



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Arch







ŒUVRES  
PHILOSOPHIQUES  
DE  
LA METTRIE.



Œ U V R E S

P H I L O S O P H I Q U E S

D E

L A M E T T R I E.

N O U V E L L E É D I T I O N ,

*Précédée de son Eloge,*

Par FRÉDÉRIC II, Roi de Prusse.

T O M E S E C O N D .

A B E R L I N ,

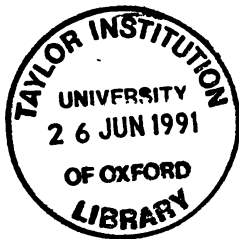
*Et se trouve à PARIS,*

CHEZ CHARLES TUTOT, Imprimeur,  
rue Favart, N<sup>o</sup>. 427.

---

1 7 9 6.





S Y S T È M E  
D ' É P I C U R E .

---

*Quam misera animalium superbissimi origo!*

PLIN.

---



# S Y S T È M E D ' É P I C U R E .

## I.

LORSQUE je lis dans Virgile , *Georg. L. 2.*

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas !*

je demande, *quis potuit ?* Non , les ailes de notre génie ne peuvent nous élever jusqu'à la connoissance des causes. Le plus ignorant des hommes est aussi éclairé à cet égard , que le plus grand philosophe. Nous voyons tous les objets , tout ce qui se passe dans l'univers , comme une belle décoration d'opéra , dont nous n'apercevons ni les cordes , ni les contre-poids. Dans tous les corps , comme dans le nôtre , les premiers ressorts nous sont cachés , & le seront vraisemblablement toujours. Il est facile de se consoler d'être privés d'une science qui ne nous rendroit , ni meilleurs , ni plus heureux.

## I I.

Je ne puis voir ces enfans , qui avec une pipe

*Tome II.*

A 2

& du savon battu dans de l'eau, s'amuse à faire ces belles vessies colorées, que le soufflé dilate si prodigieusement, sans les comparer à la nature. Il me semble qu'elle prend comme eux, sans y songer, les moyens les plus simples pour opérer. Il est vrai qu'elle ne se met pas plus en dépense, pour donner à la terre un prince qui doit la faire trembler, que pour faire éclore l'herbe qu'on foule aux pieds. Un peu de boue, une goutte de morve, forme l'homme & l'insecte; & la plus petite portion de mouvement a suffi pour faire jouer la machine du monde.

## I I I.

Les merveilles de tous les régnes, comme parlent les chimistes, toutes ces choses que nous admirons, qui nous étonnent si fort, ont été produites, pour ainsi dire, à-peu-près par le même mélange d'eau & de savon, & comme par la pipe de nos enfans.

## I V.

Comment *prendre la nature sur le fait*? Elle ne s'y est jamais prise elle-même. Dénuée de connoissance & de sentiment, elle fait de la soie, comme le *Bourgeois Gentilhomme* fait de la prose, sans le savoir: aussi aveugle, lorsqu'elle donne la vie, qu'innocente lorsqu'elle la détruit.

## V.

Les phyficiens regardent l'air comme le chaos universel de tous les corps. On peut dire qu'il n'est presque qu'une eau fine, dans laquelle ils nagent, tant qu'ils sont plus légers qu'elle. Lorsque le soutien de cette eau, ce ressort inconnu par lequel nous vivons, & qui constitue, ou est lui-même l'air proprement dit, lors, dis-je, que ce ressort n'a plus la force de porter les graines dispersées dans toute l'athmosphère, elles tombent sur la terre par leur propre poids; ou elles sont jetées çà & là par les vents sur sa surface. Delà toutes ces productions végétales, qui couvrent souvent tout-à-coup les fossés, les murailles, les marais, les eaux croupies, qui étoient, il y a peu de temps, sans herbe & sans verdure.

## V I.

Que de chenilles & autres insectes viennent aussi quelquefois manger les arbres en fleur, & fondre sur nos jardins! D'où viennent-ils, si ce n'est de l'air?

## V I I.

Il y a donc dans l'air des graines ou semences, tant animales, que végétales; il y en a eu, & il

y en aura toujours. Chaque individu attire à foi celles de son espece, ou celles qui lui sont propres, à moins qu'on n'aime mieux que ces semences aillent chercher les corps où elles peuvent mûrir, germer & se développer.

## V I I I.

Leur premiere matrice a donc été l'air, dont la chaleur commence à les préparer. Elles se vivent davantage dans leur seconde matrice, j'entends les vaisseaux spermatiques, les testicules, les vésicules séminales; & cela, par les chaleurs, les frottemens, la stagnation d'un grand nombre d'années; car on fait que ce n'est qu'à l'âge de puberté, & par conséquent après une longue digestion dans le corps du mâle, que les semences viriles deviennent propres à la génération. Leur troisieme & derniere matrice, est celle de la femelle, où l'œuf fécondé, descendu de l'ovaire par les trompes de Fallope, est en quelque sorte intérieurement couvé, & où il prend facilement racine.

## I X.

Les mêmes semences qui produisent tant de fortes d'*animalcules*, dans les fluides exposés à l'air, & qui passent aussi aisément dans le mâle,

par les organes de la respiration & de la déglutition ; que du mâle , sous une forme enfin visible , dans la femelle , par le vagin ; ces semences , dis-je , qui s'implantent & germent avec tant de facilité dans l'*uterus* , supposent-elles qu'il y eut toujours des hommes , des hommes faits , & de l'un , & de l'autre sexe ?

## X.

Si les hommes n'ont pas toujours existé , tels que nous les voyons aujourd'hui , ( eh ! le moyen de croire qu'ils soient venus au monde , grands , comme pere & mere , & fort en état de procréer leurs semblables ! ) il faut que la terre ait servi d'*uterus* à l'homme ; qu'elle ait ouvert son sein aux germes humains , déjà préparés , pour que ce superbe animal , certaines loix posées , en pût éclore. Pourquoi , je vous le demande , Anti - Epicuriens modernes , pourquoi la terre , cette commune mere & nourrice de tous les corps , auroit-elle refusé aux graines animales , ce qu'elle accorde aux végétaux les plus vils , les plus pernicieux ? Ils trouvent toujours ses entrailles fécondes ; & cette matrice n'a rien au fond de plus surprenant que celle de la femme.

## X I.

**Mais la terre n'est plus le berceau de l'humanité !**



On ne la voit point produire d'hommes ! Ne lui reprochons point sa stérilité actuelle ; elle a fait sa portée de ce côté-là. Une vieille poule ne pond plus, une vieille femme ne fait plus d'enfans ; c'est à-peu-près la réponse que Lucrece fait à cette objection.

## X I I.

Je sens tout l'embaras que produit une pareille origine, & combien il est difficile de l'é luder. Mais comme on ne peut se tirer ici d'une conjecture aussi hardie, que par d'autres, en voici que je soumets au jugement des philosophes.

## X I I I.

Les premières générations ont dû être fort imparfaites. Ici l'œsophage aura manqué ; là l'estomac, la vulve, les intestins, &c. Il est évident que les seuls animaux qui auront pu vivre, se conserver, & perpétuer leur espèce, auront été ceux qui se seront trouvés munis de toutes les pièces nécessaires à la génération, & auxquels en un mot aucune partie essentielle n'aura manqué. Réciproquement ceux qui auront été privés de quelque partie d'une nécessité absolue, seront morts, ou peu de temps après leur naissance, ou du moins sans se reproduire. La perfection n'a pas

plus été l'ouvrage d'un jour pour la nature, que pour l'art.

## XIV.

J'ai vu cette (1) femme sans sexe, animal indéfinissable, tout-à-fait châtré dans le sein maternel. Elle n'avoit ni motte, ni clitoris, ni tetons, ni vulve, ni grandes levres, ni vagin, ni matrice, ni regles; & en voici la preuve. On touchoit par l'anus la sonde introduite par l'uretre, le bistouri profondément introduit à l'endroit où est toujours la grande fente dans les femmes, ne perçoit que des graisses & des chairs peu vasculeuses, qui donnoient peu de sang : il fallut renoncer au projet de lui faire une vulve, & la démarier après dix ans de mariage avec un payfan aussi imbécille qu'elle, qui n'étant point au fait, n'avoit eu garde d'instruire sa femme de ce qui lui manquoit. Il croyoit bonnement que la voie des felles étoit celle de la génération, & il agissoit en conséquence, aimant fort sa femme qui l'aimoit aussi beaucoup, & étoit très-fâchée que son secret eût été découvert. M. le comte d'Erouville, lieutenant-général, tous les médecins & chirurgiens de Gand, ont vu cette femme manquée, & en ont dressé un procès-verbal.

---

(1) On en a déjà parlé dans *l'homme machine*.

Elle étoit absolument dépourvue de tout sentiment du plaisir vénérien ; on avoit beau chatouiller le siege du clitoris absent , il n'en résulroit aucune sensation agréable. Sa gorge ne s'enflloit en aucun temps.

## X V.

Or si aujourd'hui même la nature s'endort jusqu'à ce point ; si elle est capable d'une si étonnante erreur , combien de semblables jeux ont-ils été autrefois plus fréquens ! Une distraction aussi considérable , pour le dire ainsi , un oubli aussi singulier , aussi extraordinaire , rend , ce me semble , raison de tous ceux où la nature a dû nécessairement tomber dans ces temps reculés , dont les générations étoient incertaines , difficiles , mal établies , & plutôt des essais , que des coups de maître.

## X V I.

Par quelle infinité de combinaisons il a fallu que la matière ait passé , avant que d'arriver à celle-là seule , de laquelle pouvoit résulter un animal parfait ! Par combien d'autres , avant que les générations soient parvenues au point de perfection qu'elles ont aujourd'hui !

## X V I I.

Par une conséquence naturelle , ceux-là seuls

auront eu la faculté de voir, d'entendre, &c. à qui d'heureuses combinaisons auront enfin donné des yeux & des oreilles exactement faits & placés comme les nôtres.

## X V I I I.

Les élémens de la matiere, à force de s'agiter & de se mêler entr'eux, étant parvenus à faire des yeux, il a été aussi impossible de ne pas voir, que de ne pas se voir dans un miroir, soit naturel, soit artificiel. L'œil s'est trouvé le miroir des objets, qui souvent lui en servent à leur tour. La nature n'a pas plus songé à faire l'œil pour voir, que l'eau, pour servir de miroir à la simple bergere. L'eau s'est trouvée propre à renvoyer les images; la bergere y a vu avec plaisir son joli minois. C'est la pensée de l'auteur de *l'homme machine*.

## X I X.

N'y a-t-il pas eu un peintre, qui ne pouvant représenter à son gré un cheval écumant, réussit admirablement, fit la plus belle écume, en jetant de dépit son pinceau sur la toile ?

*Le hasard va souvent plus loin que la prudence.*

## X X.

Tout ce que les médecins & les physiciens ont écrit sur l'usage des parties des corps animés , m'a toujours paru sans fondement. Tous leurs raisonnemens sur les causes finales sont si frivoles , qu'il faut que Lucrece ait été aussi mauvais physicien , que grand poëte , pour les réfuter aussi mal.

## X X I.

Les yeux se font faits , comme la vue ou l'ouïe se perd & se recouvre ; comme tel corps réfléchit le son , ou la lumière. Il n'a pas fallu plus d'artifice dans la construction de l'œil , ou de l'oreille , que dans la fabrique d'un écho.

## X X I I.

Si l'y a un grain de poussiere dans le canal d'Eustache , on n'entend point ; si les arteres de Ridley dans la rétine , gonflées de sang , ont usurpé une partie du siege qui attend les rayons de lumière , on voit des mouches voler. Si le nerf optique est obstrué , les yeux sont clairs & ne voient point. Un rien dérange l'optique de la nature , qu'elle n'a par conséquent pas trouvée tout d'un coup.

## X X I I I.

Les tâtonnemens de l'art pour imiter la nature, font juger des siens propres.

## X X I V.

Tous les yeux, dit-on, font optiquement faits, toutes les oreilles mathématiquement ! Comment fait-on cela ? Parce qu'on a observé la nature ; on a été fort étonné de voir ses productions si égales, & même si supérieures à l'art : on n'a pu s'empêcher de lui supposer quelque but, ou des vues éclairées. La nature a donc été avant l'art, il s'est formé sur ses traces ; il en est venu, comme un fils vient de sa mere. Et un arrangement fortuit donnant les mêmes privileges qu'un arrangement fait exprès avec toute l'industrie possible, a valu à cette commune mere, un honneur que méritent les seules loix du mouvement.

## X X V.

L'homme, cet animal curieux de tout, aime mieux rendre le nœud qu'il veut délier plus indissoluble, que de ne pas accumuler questions sur questions, dont la dernière rend toujours le

problème plus difficile. Si tous les corps sont mus par le feu, qui lui donne son mouvement ? l'éther Qui le donne à l'éther ? D\*\*\* a raison ; notre philosophie ne vaut pas mieux que celle des Indiens.

## X X V I.

Prenons les choses pour ce qu'elles nous semblent ; regardons tout autour de nous ; cette circonspection n'est pas sans plaisir, le spectacle est enchanteur ; assistons - y ; en l'admirant , mais sans cette vaine démangeaison de tout concevoir, sans être tourmentés par une curiosité toujours superflue , quand les sens ne la partagent pas avec l'esprit.

## X X V I I.

Comme , certaines loix physiques posées, il n'étoit pas possible que la mer n'eût son flux & son reflux, de même , certaines loix du mouvement ayant existé, elles ont formé des yeux qui ont vu , des oreilles qui ont entendu, des nerfs qui ont senti , une langue tantôt capable & tantôt incapable de parler, suivant son organisation ; enfin elles ont fabriqué le viscere de la pensée. La nature a fait, dans la machine de l'homme , une autre machine qui s'est trouvée propre à retenir les idées & à en faire de nouvelles, comme dans la femme ,

cette matrice, qui d'une goutte de liqueur fait un enfant. Ayant fait, sans voir, des yeux qui voient, elle a fait sans penser, une machine qui pense. Quand on voit un peu de morve produire une créature vivante, pleine d'esprit & de beauté, capable de s'élever au sublime du style, des mœurs, de la volupté, peut-on être surpris qu'un peu de cervelle de plus ou de moins, constitue le génie, ou l'imbécillité ?

## X X V I I I.

La faculté de penser n'ayant pas une autre source que celle de voir, d'entendre, de parler, de se reproduire, je ne vois pas quelle absurdité il y auroit de faire venir un être intelligent d'une cause aveugle. Combien d'enfans extrêmement spirituels, dont les pere & mere sont parfaitement stupides & imbécilles !

## X X I X.

Mais, ô bon dieu ! Dans quels vils insectes n'y a-t-il pas à-peu-près autant d'esprit, que dans ceux qui passent une vie doctement puérile à les observer ! Dans quels animaux les plus inutiles, les plus vénimeux, les plus féroces, & dont on ne peut trop purger la terre, ne brille pas quelque rayon d'intelligence ? Supposons-nous une cause



eclairée, qui donne aux uns un être si facile à détruire par les autres, & qui a tellement tout confondu, qu'on ne peut qu'à force d'expériences fortuites distinguer le poison de l'antidote, ni tout ce qui est à rechercher, de ce qui est à fuir? Il me semble, dans l'extrême désordre où sont les choses, qu'il y a une sorte d'impiété à ne pas tout rejeter sur l'aveuglement de la nature. Elle seule peut en effet innocemment nuire & servir.

## X X X.

Elle se joue davantage de notre raison, en nous faisant porter plus loin une vue orgueilleuse, que ceux qui s'amusoient à presser le cerveau de ce pauvre qui demandoit à Paris l'aumône dans son crâne, ne se jouoient de la fienne.

## X X X I.

Laiſſons là

*Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit.*

Pour la détruire, il n'est pas besoin de recourir au délire, à la fièvre, à la rage, à tout miasme empoisonné, introduit dans les veines par la plus petite sorte d'inoculation ;

*Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit.*  
A force de raison, on parvient à faire peu de cas  
de

de la raison. C'est un ressort qui se détraque, comme un autre, & même plus facilement.

## X X X I I.

Tous les animaux, & l'homme par conséquent qu'aucun sage ne s'avisa jamais de soustraire à leur catégorie, seroient-ils véritablement fils de la terre, comme la fable le dit des géans? La mer couvrant peut-être originairement la surface de notre globe, n'auroit-elle point été elle-même le berceau flottant de tous les êtres éternellement enfermés dans son sein? C'est le système de l'auteur de *Telliamed*, qui revient à-peu-près à celui de Lucrece; car toujours faudroit-il que la mer, absorbée par les pores de la terre, consumée peu-à-peu par la chaleur du soleil & le laps infini des temps, eût été forcée, en se retirant, de laisser l'œuf humain, comme elle fait quelquefois le poisson, à sec sur le rivage. Moyennant quoi, sans autre incubation que celle du soleil, l'homme & tout autre animal seroient fortis de leur coque, comme certains éclosent encore aujourd'hui dans les pays chauds, & comme font aussi les poulets dans un fumier chaud par l'art des physiciens.

## X X X I I I.

Quoi qu'il en soit, il est probable que les ani-

*Tome II.*

B

maux, en tant que moins parfaits que l'homme, auront pu être formés les premiers. Imitateurs les uns des autres, l'homme l'aura été d'eux ; car tout leur *regne* n'est, à dire vrai, qu'un composé de différens singes plus ou moins adroits, à la tête desquels Pope a mis Newton. La *posteriorité* de naissance, ou du développement de la structure contenue dans le germe de l'homme, n'auroit rien de si surprenant. Par la raison qu'il faudroit plus de temps pour faire un homme, ou un animal doué de tous ses membres & de toutes ses facultés, que pour en faire un imparfait & tronqué ; il en faudroit aussi davantage pour donner l'être à un homme, que pour faire éclore un animal. On ne donne point *l'antériorité* de la production des brutes, pour expliquer la précocité de leur instinct, mais pour rendre raison de l'imperfection de leur espece.

## X X X I V.

Il ne faut pas croire qu'il ait été impossible à un fœtus humain, sorti d'un œuf enraciné dans la terre, de trouver les moyens de vivre. En quelque endroit de ce globe, & de quelque maniere que la terre ait accouché de l'homme, les premiers ont dû se nourrir de ce que la terre produisoit d'elle-même & sans culture, comme le prouve la lecture des plus anciens historiens & naturalistes.

Croyez-vous que le premier nouveau-né ait trouvé un tétou, ou un ruisseau de lait tout prêt pour sa subsistance ?

## X X X V.

L'homme nourri des sucS vigoureux de la terre, durant tout son état d'embryon, pouvoit être plus fort, plus robuste qu'à présent, qu'il est énérvé par une suite infinie de générations molles & délicates ; en conséquence il pouvoit participer à la précocité de l'instinct animal, qui ne semble venir que de ce que le corps des animaux qui ont moins de temps à vivre, est plutôt formé. D'ailleurs, pour joindre des secours étrangers aux ressources propres à l'homme, les animaux, qui, loin d'être sans pitié, en ont souvent montré dans des spectacles barbares, plus que leurs ordonnateurs, auront pu lui procurer de meilleurs abris, que ceux où le hasard l'aura fait naître ; le transporter, ainsi que leurs petits, en des lieux où il aura eu moins à souffrir des injures de l'air. Peut-être même qu'émus de compassion à l'aspect de tant d'embarras & de langueurs, ils auront bien voulu prendre soin de l'allaiter, comme plusieurs écrivains, qui paroissent dignes de foi, assurent que cela arrive quelquefois en Pologne : je parle de ces courses charitables, qui après avoir enlevé, dit-on, des enfans presque nouveaux-nés, laissés sur une

porte par une nourrice imprudente, les ont nourris & traités avec autant d'affection & de bonté que leurs propres petits. Or tous ces soins paternels des animaux envers l'homme auront vraisemblablement duré jusqu'à ce que celui-ci, devenu plus grand & plus fort, ait pu se traîner, à leur exemple, se retirer dans les bois, dans les troncs d'arbres creux, & vivre enfin d'herbes comme eux. J'ajoute que si les hommes ont jamais vécu plus qu'aujourd'hui, ce n'est qu'à cette conduite & à cette nourriture, qu'on peut raisonnablement attribuer une si étonnante *long'vité*.

## X X X V I.

Ceci jette, il est vrai, de nouvelles difficultés sur les moyens & la facilité de perpétuer l'espece; car si tant d'hommes, si tant d'animaux ont eu une vie courte, pour avoir été privés, ici d'une partie, souvent double là, combien auront péri faute de secours dont je viens d'indiquer la possibilité! Mais que deux, sur mille peut-être, se soient conservés, & aient pu procréer leur semblable, c'est tout ce que je demande, soit dans l'hypothese des générations si difficiles à se perfectionner, soit dans celle de ces enfans de la terre qu'il est difficile d'élever, si impossible même, quand on considère que ceux d'aujourd'hui, aussi-tôt abandonnés que mis au monde, périroient tous vraisemblablement, ou presque tous.

## XXXVII.

Il est cependant des faits certains qui nous apprennent qu'on peut faire par nécessité bien des choses, que nos seuls usages plus que la raison même nous font croire absolument impossibles. L'auteur du *traité de l'ame* en a fait la curieuse récolte. On voit que des enfans laissés assez jeunes dans un désert, pour avoir perdu toute mémoire, & pour croire n'avoir ni commencement ni fin, ou égarés pendant bien des années dans des forêts inhabitées, à la suite d'un naufrage, ont vécu des mêmes alimens que les bêtes, se sont traînés comme elles, au lieu de marcher droits, & ne prononçoient que des sons inarticulés, plus ou moins horribles, au lieu d'une prononciation distincte, selon ceux des animaux qu'ils avoient machinalement imités. L'homme n'apporte point sa raison en naissant; il est plus bête qu'aucun animal; mais plus heureusement organisé pour avoir de la mémoire & de la docilité, si son instinct vient plus tard, ce n'est que pour se changer assez vite en petite raison, qui, comme un corps bien nourri, se fortifie peu-à-peu par la culture. Laissez cet instinct en friche, la chenille n'aura point l'honneur de devenir papillon; l'homme ne sera qu'un animal comme un autre.



B 3

## X X X V I I I.

Celui qui a regardé l'homme comme une plante, & n'en a gueres essentiellement fait plus d'estime que d'un chou, n'a pas plus fait de tort à cette belle espece, que celui qui en a fait une pure machine. L'homme croît dans la matrice par végétation, & son corps se dérange & se rétablit, comme une montre, soit par ses propres ressorts, dont le jeu est souvent heureux, soit par l'art de ceux qui les connoissent, non en horlogers, ( les anatomistes ) mais en physiciens chymistes.

## X X X I X.

Les animaux éclos d'un germe éternel, quel qu'il ait été, venus les premiers au monde, à force de se mêler entr'eux, ont, selon quelques philosophes, produit ce beau monstre qu'on appelle homme : & celui-ci à son tour, par son mélange avec les animaux, auroit fait naître les différens peuples de l'univers. On fait venir, dit un auteur qui a tout pensé & n'a pas tout dit, les premiers rois de Danemarck du commerce d'une chienne avec un homme; les Péguins *se vantent* d'être issus d'un chien & d'une femme Chinoise, que le débris d'un vaisseau exposa dans leur pays : les premiers Chinois ont, dit-on, la même origine,

## X L.

La différence frappante des physionomies & des caractères des divers peuples, aura fait imaginer ces étranges congrès, & ces bisarres amalgames : & en voyant un homme d'esprit mis au monde par l'opération & le bon plaisir d'un sot, on aura cru que la génération de l'homme par les animaux n'avoit rien de plus impossible & de plus étonnant.

## X L I.

Tant de philosophes ont soutenu l'opinion d'Épiqueure, que j'ai osé mêler ma faible voix à la leur ; comme eux au reste, je ne fais qu'un système ; ce qui nous montre dans quel abyme on s'engage, quand voulant percer la nuit des temps, on veut porter de présomptueux regards sur ce qui ne leur offre aucune prise : car admettez la création ou la rejetez, c'est par-tout le même mystère ; par-tout la même incompréhensibilité. Comment s'est formée cette terre que j'habite ? Est-elle la seule planète habitée ? D'où viens-je ? Où suis-je ? Quelle est la nature de ce que je vois ? de tous ces brillans phantômes dont j'aime l'illusion ? Etois-je, avant que de n'être point ? Serai-je, lorsque je ne serai plus ? Quel état a précédé le sentiment de mon existence ?



Quel état suivra la perte de ce sentiment ? C'est ce que les plus grands génies ne sauront jamais ; ils battront philosophiquement la campagne , (1) comme j'ai fait , feront sonner l'alarme aux dévots , & ne nous apprendront rien.

## X L I I.

Comme la médecine n'est le plus souvent qu'une science de remèdes dont les noms sont admirables, la philosophie n'est de même qu'une science de belles paroles ; c'est un double bonheur , quand les uns guérissent , & quand les autres signifient quelque chose. Après un tel aveu , comment un tel ouvrage seroit-il dangereux ? Il ne peut qu'humilier l'orgueil des philosophes , & les inviter à se soumettre à la foi.

## X L I I I.

O ! qu'un tableau aussi varié que celui de l'univers & de ses habitans , qu'une scène aussi changeante & dont les décorations sont aussi belles , a de charmes pour un philosophe ! Quoiqu'il ignore les premières causes ( & il s'en fait gloire ), du coin du parterre où il s'est caché , voyant sans

---

(1) Voyez l'hypothèse nouvelle & ingénieuse de Mr. de Buffon.

être vu , loin du peuple & du bruit , il assiste à un spectacle , où tout l'enchanter & rien ne le surprend , pas même de s'y voir.

## X L I V.

Il lui paroît plaisant de vivre , plaisant d'être le jouet de lui-même , de faire un rôle aussi comique , & de se croire un personnage important.

## X L V.

La raison pour laquelle rien n'étonne un philosophe , c'est qu'il sait que la folie & la sagesse , l'instinct & la raison , la grandeur & la petitesse , la puérilité & le bon sens , le vice & la vertu , se touchent d'aussi près dans l'homme , que l'adolescence & l'enfance ; que *l'esprit recteur* & l'huile dans les végétaux ; enfin que le pur & l'impur dans les fossiles. L'homme dur , mais vrai , il le compare à un carrosse doublé d'une étoffe précieuse , mal suspendu ; le fat n'est à ses yeux , qu'un paon qui admire sa queue ; le foible & l'inconstant , qu'une girouette qui tourne à tout vent ; l'homme violent , qu'une fusée qui s'élève dès qu'elle a pris feu , ou un lait bouillant , qui passe par-dessus les bords de son vase , &c.

## X L V I.

Moins délicat en amitié , en amour , &c. plus aisé à satisfaire & à vivre , les défauts de confiance dans l'ami , de fidélité dans la femme & la maîtresse , ne sont que de légers défauts de l'humanité , pour qui examine tout en physicien , & le vol même , vu des mêmes yeux , est plutôt un vice qu'un crime. Savez - vous pourquoi je fais encore quelque cas des hommes ? C'est que je les crois sérieusement des *machines*. Dans l'hypothèse contraire , j'en connois peu dont la société fût estimable. Le matérialisme est l'antidote de la misanthropie.

## X L V I I.

On ne fait point de si sages réflexions , sans en tirer quelque avantage pour soi-même ; c'est pourquoi le philosophe , opposant à ses propres vices , la même égide qu'à l'adversité , n'est pas plus intérieurement déchiré par la malheureuse nécessité de ses mauvaises qualités , qu'il n'est vain & glorieux de ses bonnes. Si le hasard a voulu qu'il fût aussi bien organisé que la société peut , & que chaque homme raisonnable doit le souhaiter , le philosophe s'en félicitera , & même s'en réjouira , mais sans suffisance & sans présomption. Par la raison

contraire, comme il ne s'est pas fait lui-même, si les ressorts de sa machine jouent mal, il en est fâché, il en gémit en qualité de bon citoyen; comme philosophe, il ne s'en croit point responsable. Trop éclairé pour se trouver coupable de pensées & d'actions, qui naissent & se font malgré lui; soupirant sur la funeste condition de l'homme, il ne se laisse pas ronger par ces bourreaux de remords, fruits amers de l'éducation, que l'arbre de la nature ne porta jamais.

## X L V I I I.

Nous sommes dans ses mains, comme une pendule dans celles d'un horloger; elle nous a pétris, comme elle a voulu, ou plutôt comme elle a pu; enfin nous ne sommes pas plus criminels, en suivant l'impression des mouvemens primitifs qui nous gouvernent, que le Nil ne l'est de ses inondations, & la mer de ses ravages.

## X L I X.

Après avoir parlé de l'origine des animaux, je ferai quelques réflexions sur la mort; elles seront suivies de quelques autres sur la vie & la volupté. Les unes & les autres sont proprement un *projet de vie & de mort*, digne de couronner un système épicurien.

## L.

La transition de la vie à la mort, n'est pas plus violente, que son passage. L'intervalle qui les sépare, n'est qu'un point, soit par rapport à la nature de la vie, qui ne tient qu'à un fil, que tant de causes peuvent rompre, soit dans l'immense durée des êtres. Hélas ! puisque c'est dans ce point que l'homme s'inquiète, s'agite, & se tourmente sans-cesse, on peut bien dire que la raison n'en a fait qu'un fou.

## L I.

Quelle vie fugitive ! Les formes des corps brillent, comme les vaudevilles se chantent. L'homme & la rose paroissent le matin, & ne sont plus le soir. Tout se succède, tout disparoît, & rien ne périt.

## L I I.

Trembler aux approches de la mort, c'est ressembler aux enfans, qui ont peur des spectres & des esprits. Le pâle phantôme peut frapper à ma porte, quand il voudra, je n'en serai point épouvanté. Le philosophe seul est brave, où la plupart des braves ne le sont point.

## L I I I.

Lorsqu'une feuille d'arbre tombe, quel mal se

fait-elle ? La terre la reçoit bénignement dans son sein ; & lorsque la chaleur du soleil en a exalté les principes, ils nagent dans l'air , & font le jouet des vents.

## L I V.

Quelle différence y a-t-il entre un homme & une plante, réduits en poudre ? Les cendres animales ne ressemblent-elles pas aux végétales ?

## L V.

Ceux (1) qui ont défini le froid, *une privation du feu*, ont dit ce que le froid n'est pas, & non ce qu'il est : il n'en est pas de même de la mort. Dire ce qu'elle n'est pas ; dire qu'elle est une privation d'air, qui fait cesser tout mouvement, toute chaleur, tout sentiment ; c'est assez déclarer ce qu'elle est : rien de positif ; rien ; moins que rien, si on pouvoit le concevoir ; non, rien de réel ; rien qui nous regarde, rien qui nous appartienne, comme l'a fort bien dit Lucrece. La mort n'est dans la nature des choses, que ce qu'est le zéro dans l'arithmétique.

## L V I.

C'est cependant (qui le croiroit ?) c'est ce zéro,

---

(1) Boerh. *Elem. Chem.* T. 1. de *Igné*.

ce chiffre qui ne compte point, qui ne fait point nombre par lui même ; c'est ce chiffre, pour lequel il n'y a rien à payer, qui cause tant d'alarmes & d'inquiétudes ; qui fait flotter les uns dans une incertitude cruelle, & fait tellement trembler les autres, que certains n'y peuvent penser sans horreur. Le seul nom de la mort les fait fremir. Le passage de quelque chose à rien, de la vie à la mort, de l'être au néant, est-il donc plus inconcevable, que le passage de rien à quelque chose, du néant à l'être, ou à la vie ? Non, il n'est pas moins naturel ; & s'il est plus violent, il est aussi plus nécessaire.

## L V I I.

Accoutumons-nous à le penser, & nous ne nous affligerons pas plus de nous voir mourir, que de voir la lame user enfin le fourreau ; nous ne donnerons point de larmes puériles à ce qui doit indispensablement arriver. Faut-il donc tant de force de raison, pour faire le sacrifice de nous-mêmes, & y être toujours prêts. Quelle autre force nous retient à ce qui nous quitte ?

## L V I I I.

Pour être vraiment sage, il ne suffit pas de savoir vivre heureux dans la médiocrité, il faut savoir

tout quitter de sang froid , quand l'heure en est venue. Plus on quitte , plus l'héroïsme est grand. Le dernier moment est la principale pierre de touche de la sagesse ; c'est , pour ainsi dire , dans le creuset de la mort , qu'il la faut éprouver.

## L I X.

Si vous craignez la mort , si vous êtes trop attaché à la vie , vos derniers soupirs seront affreux ; la mort vous servira du plus cruel bourreau ; c'est un supplice , que d'en craindre.

## L X.

Pourquoi ce guerrier qui s'est acquis tant de gloire dans le champ de Mars , qui s'est tant de fois montré redoutable dans des combats singuliers , malade au lit , ne peut-il soutenir , pour ainsi dire , le duel de la mort ?

## L X I.

Au lit de mort , il n'est plus question de ce faste , ou de ce bruyant appareil de guerre , qui excitant les esprits , fait machinalement courir aux armes. Ce grand aiguillon des François , le point d'honneur n'a plus lieu ; on n'a point devant soi l'exemple de tant de camarades , qui braves les uns par les autres ,



sans doute plus que par eux-mêmes, s'animent mutuellement à la soif du carnage. Plus de spectateurs, plus de fortune, plus de distinction à espérer. Où l'on ne voit que le néant pour récompense de son courage, quel motif soutiendrait l'amour-propre ?

## L X I I.

Je ne suis point surpris de voir mourir lâchement au lit, & courageusement dans une action. Le duc de \*\*\* affrontoit intrépidement le canon sur le revers de la tranchée, & pleuroit à la garde-robe. Là héros, ici poltron, tantôt Achille, tantôt Therfite; tel est l'homme ! Qu'y a-t-il de plus digne de l'inconséquence d'un esprit aussi bizarre ?

## L X I I I.

Voilà, dieu merci, tant de fortes épreuves par lesquelles j'ai passé sans trembler, que j'ai lieu de croire que je mourrai de même, en philosophe. Dans ces violentes crises, où je me suis vu prêt de passer de la vie à la mort, dans ces momens de foiblesse, où l'ame s'anéantit avec le corps, momens terribles pour tant de grands hommes, comment moi, frêle & délicate machine, ai-je la force de plaisanter, de badiner, de rire ?

## LXIV.

## L X I V.

Je n'ai ni craintes, ni espérances. Nulle empreinte de ma première éducation ; cette foule de préjugés, sucés, pour ainsi dire, avec le lait, a heureusement disparu de bonne heure à la divine clarté de la philosophie. Cette substance molle & tendre, sur laquelle le cachet de l'erreur s'étoit si bien imprimé, rate aujourd'hui, n'a conservé aucuns vestiges, ni de mes collègues, ni de mes pédans. J'ai eu le courage d'oublier ce que j'avois eu la foiblesse d'apprendre ; tout est rayé ; ( quel bonheur ! ) tout est effacé, tout est extirpé jusqu'à la racine ; & c'est le grand ouvrage de la réflexion & de la philosophie ; elles seules pouvoient arracher l'yvraie, & semer le bon grain dans les sillons que la mauvaise herbe occupoit.

## L X V.

Laissons-là cette épée fatale qui pend sur nos têtes. Si nous ne pouvons l'envisager sans trouble, oublions que ce n'est qu'à un fil qu'elle est suspendue. Vivons tranquilles, pour mourir de même.

## L X V I.

Épictète, Antonin, Sénèque, Pétrone, Anacréon, Chaulieu, &c. soyez mes évangélistes & mes directeurs dans les derniers momens de ma

*Tome II.*

C.

vie . . . Mais non ; vous me ferez inutiles ; je n'aurai besoin ni de m'aguerrir , ni de me dissiper , ni de m'étourdir. Les yeux voilés , je me précipiterai dans ce fleuve de l'éternel oubli , qui engloutit tout sans retour. La faux de la Parque ne sera pas plutôt levée , que déboutonnant moi-même mon cou , je serai prêt à recevoir le coup.

## L X V I I.

La faux ! Chimere poétique ! La mort n'est point armée d'un instrument tranchant. On diroit ( autant que j'en ai pu juger par ses plus intimes approches ) qu'elle ne fait que passer au cou des mourans un nœud coulant , qui serre moins , qu'il n'agit avec une douceur narcotique : c'est l'opium de la mort ; tout le sang en est enivré , les sens s'émeuvent : on se sent mourir , comme on se sent dormir , ou tomber en foiblesse , non sans quelque volupté.

## L X V I I I.

Combien tranquille en effet , combien douce est une mort qui vient comme pas à pas , qui ne surprend , ni ne blesse ! Une mort prévue , où l'on n'a que le sentiment qu'il faut avoir , pour en jouir ! Je ne suis point étonné que ces mots-là séduisent par leur flatteuse amorce. Rien de douloureux , rien de violent ne les accompagne ; les vaisseaux

ne se bouchent que l'un après l'autre, la vie s'en va peu-à-peu, avec une certaine nonchalance molle : on se sent si doucement tiré d'un côté, qu'à peine daigne-t-on se retourner de l'autre. Il en coûte, il est violent à la nature, de ne pas succomber à la tentation de mourir, quand le dégoût de la vie fait le plaisir de la mort.

## L X I X.

La mort & l'amour se consomment par les mêmes moyens, l'expiration. On se reproduit, quand c'est d'amour qu'on meurt : on s'anéantit, quand c'est par le ciseau d'Atropos. Remercions la nature, qui ayant consacré les plaisirs les plus vifs à la production de notre espèce, nous en a encore réservés d'assez doux, le plus souvent, pour ces momens où elle ne peut plus nous conserver vivans.

## L X X.

J'ai vu mourir, triste spectacle ! des milliers de soldats, dans ces grands hôpitaux militaires, qui m'ont été confiés en Flandres durant la dernière guerre. Les morts agréables, telles que je viens de les peindre, m'ont paru beaucoup moins rares, que les morts douloureuses. Les plus communes sont insensibles. On sort de ce monde, comme on y vient, sans le savoir.

## L X X I.

Que risque-t-on à mourir ? Et que ne risque-t-on à vivre ?

## L X X I I.

La mort est la fin de tout ; après elle , je le répète , un abyme , un néant éternel ; tout est dit , tout est fait ; la somme des biens , & la somme des maux est égale : plus de soins , plus d'embarras , plus de personnage à représenter ; *la farce est jouée.* (1)

## L X X I I I.

« Pourquoi n'ai-je pas profité de mes maladies ,  
 » ou plutôt d'une d'entr'elles , pour finir cette  
 » comédie du monde ! Les frais de ma mort étoient  
 » faits ; voilà un ouvrage manqué , auquel il faudra  
 » toujours revenir. Semblables à une montre dont  
 » les mouvemens retardés , parcourant toujours  
 » le même cercle , quoique avec plus de lenteur ,  
 » remettent cependant l'aiguille au point où elle  
 » étoit , quand elle a commencé de tourner , nous  
 » parviendrons tous de même au point que nous  
 » fuyons : la médecine la plus éclairée , ou la plus  
 » heureuse , ne peut que retarder les mouvemens  
 » de l'aiguille. A quoi bon tant de peines & tant

---

(1) Rabelais.

» d'efforts ! Après avoir courageusement monté sur  
 » l'échaffaud, est aussi dupe que lâche qui en des-  
 » cend, pour passer de nouveau par les verges & les  
 » étrivières de la vie. » Langage bien digne d'un  
 homme dévoré d'ambition, rongé d'envie, en  
 proie à un amour malheureux, ou poursuivi par  
 d'autres furies !

## L X X I V.

Non, je ne ferai point le corrupteur du goût  
 inné qu'on a pour la vie ; je ne répandrai point le  
 dangereux poison du Stoïcisme sur les beaux jours,  
 & jusques sur la prospérité de nos Lucilius. Je  
 tâcherai au contraire d'émousser la pointe des épines  
 de la vie, si je n'en puis diminuer le nombre, afin  
 d'augmenter le plaisir, d'en cueillir les roses : &  
 ceux qui par un malheur d'organisation déplorable,  
 s'ennuyent au beau spectacle de l'univers, je  
 les prierai d'y rester, par religion, s'ils n'ont pas  
 d'humanité ; ou, ce qui est plus grand, par huma-  
 nité, s'ils n'ont pas de religion. Je ferai envisager  
 aux simples les grands biens que la religion promet  
 à qui aura la patience de supporter ce qu'un  
 grand homme a nommé *le mal de vivre* ; & les  
 tourmens éternels dont elle menace ceux qui ne  
 veulent point rester en proie à la douleur, ou à  
 l'ennui. Les autres, ceux pour qui la religion n'est  
 que ce qu'elle est, une fable, ne pouvant les retenir

par des liens rompus , je tâcherai de les séduire par des sentimens généreux , de leur inspirer cette grandeur d'ame , à qui tout cede ; enfin faisant valoir les droits de l'humanité , qui vont devant tout , je montrerai ces relations cheres & sacrées , plus patétiques que les plus éloquens discours. Je ferai paroître une épouse , une maîtresse en pleurs ; des enfans désolés , que la mort d'un pere va laisser sans éducation sur la face de la terre. Qui n'entendrait des cris si touchans du bord du tombeau ? Qui ne r'ouvreroit une paupiere mourante ? Quel est le lâche qui refuse de porter un fardeau utile à plusieurs ? Quel est le monstre , qui par une douleur d'un moment , s'arrachant à sa famille , à ses amis , à sa patrie , n'a pour but que de se délivrer des devoirs les plus sacrés !

## L X X V.

Que pourroient contre de tels argumens , tous ceux d'une secte , qui , quoiqu'on (1) en dise , n'a fait de grands hommes qu'aux dépens de l'humanité ?

## L X X V I.

Il est assez indifférent par quel aiguillon on excite les hommes à la vertu. La religion n'est nécessaire que pour qui n'est pas capable de sentir l'humanité.

---

(1) *Esprit des loix*, T. I.

Il est certain ( qui n'en fait pas tous les jours l'observation ou l'expérience ? ) qu'elle est inutile au commerce des honnêtes gens. Mais il n'appartient qu'aux âmes élevées de sentir cette grande vérité. Pour qui donc est fait ce merveilleux ouvrage de la politique ? Pour des esprits, qui n'auroient peut-être point eu assez des autres freins ; espece , qui malheureusement constitue le plus grand nombre ; espece imbécille, basse , rampante, dont la société a cru ne pouvoir tirer parti, qu'en la captivant par le mobile de tous les esprits, l'intérêt ; celui d'un bonheur chimérique.

## L X X V I I.

J'ai entrepris de me peindre dans mes écrits , comme Montagne a fait dans ses *Essais*. Pourquoi ne pourroit-on pas se traiter soi-même ? Ce sujet en vaut bien un autre, où l'on voit moins clair : & lorsqu'on a dit une fois que c'est de soi qu'on a voulu parler, l'excuse est faite, ou plutôt on n'en doit point.

## L X X V I I I.

Je ne suis point de ces misanthropes , tels que le Vayer , qui ne voudroient point recommencer leur carrière, l'ennui hypocondriaque est trop loin de moi ; mais je ne voudrois pas repasser par cette stupide enfance , qui commence & finit notre course. J'attache déjà volontiers , comme parle



Montagne , *la queue d'un philosophe* au plus bel âge de ma vie ; mais , pour remplir par l'esprit , autant qu'il est possible , les vuides du cœur , & non pour me repentir de les avoir autrefois comblés d'amour. Je ne voudrois revivre , que comme j'ai vécu , dans la bonne chere , dans la bonne compagnie , la joie , le cabinet , la galanterie ; toujours partageant mon temps entre les femmes , cette charmante école des graces , Hyppocrate , & les muses , toujours aussi ennemi de la debauche , qu'ami de la volupté ; enfin tout entier à ce charmant mélange de sagesse & de folie , qui s'aiguissant l'une par l'autre , rendent la vie plus agréable , & en quelque sorte plus piquante.

## L X X I X.

Gémissez , pauvres mortels ! Qui vous en empêche ? Mais que ce soit de la brieveté de vos égaremens ; leur délire est d'un prix fort au-dessus d'une raison froide qui déconcerte , glace l'imagination & effarouche les plaisirs.

## L X X X.

Au lieu de ces bourreaux de remords qui nous tourmentent , ne donnons à ce charmant & irréparable temps passé , que les mêmes regrets , qu'il est juste que nous donnions un jour (modérément) à nous-mêmes , quand il nous faudra , pour ainsi

dire , nous quitter. Regrets raisonnables, je vous adoucirai encore, en jettant des fleurs sur mes derniers pas , & presque sur mon tombeau ! Ces fleurs feront la gaieté , le souvenir de mes plaisirs, ceux des jeunes gens qui me rappelleront les miens, la conversation des personnes aimables, la vue de jolies femmes, dont je veux mourir entouré, pour sortir de ce monde, comme d'un spectacle enchanteur ; enfin cette douce amitié, qui ne fait pas tout-à-fait oublier le tendre amour. Délicieuse réminiscence, lectures agréables, vers charmans, philosophes, goût des arts, aimables amis, vous qui faites parler à la raison même le langage de ces graces, ne me quittez jamais !

## L X X X I.

Jouïssons du présent ; nous ne sommes que ce qu'il est. Morts d'autant d'années que nous en avons, l'avenir qui n'est point encore, n'est pas plus en notre pouvoir, que le passé qui n'est plus. Si nous ne profitons pas des plaisirs qui se présentent, si nous fuyons ceux qui semblent aujourd'hui nous chercher, un jour viendra que nous les chercherons en vain ; ils nous fuiront bien plus à leur tour.

## L X X X I I.

Différer de se réjouir jusqu'à l'hiver de ses ans,

c'est attendre dans un festin pour manger, qu'on ait d'esservi. Nulle autre saison ne succede à celle-là. Les froids aquilons soufflent jusqu'à la fin, & la joie même alors fera plus glacée dans nos cœurs, que nos liquides dans leurs tuyaux.

## L X X X I I I.

Je ne donnerai point au couchant de mes jours, la préférence sur leur midi : si je compare cette dernière partie, où l'on végete, c'est à celle où l'on végetoit. Loin de maudire le passé, m'acquittant envers lui du tribut d'éloges qu'il mérite, je le bénirai dans le bel âge de mes enfans, qui, rassurés par ma douceur contre une sévérité apparente, aimeront & chercheront la compagnie d'un bon pere, au lieu de la craindre & de la fuir.

## L X X X I V.

Voyez la terre couverte de neige & de frimats ! Des crystaux de glace font tout l'ornement des arbres dépouillés ; d'épais brouillards éclipsent tellement l'astre du jour, que les mortels incertains voient à peine à se conduire. Tout languit, tout est engourdi ; les fleuves sont changés en marbre, le feu des corps est éteint, le froid semble avoir enchaîné la nature. Déplorable image de la vieillesse ! La sève de l'homme manque aux lieux qu'elle

arrosoit. Impitoyablement flétrie, reconnoissez vous cette beauté, à qui votre cœur amoureux dressoit autrefois des autels? Triste, à l'aspect d'un sang glacé dans ses veines, comme les poètes peignent les Naiades dans le cours arrêté de leurs eaux, combien d'autres raisons de gémir, pour qui la beauté est le plus grand présent des dieux! La bouche est dépouillée de son plus bel ornement; une tête chauve succede à ces cheveux blonds naturellement bouclés, qui flottoient, en se jouant, sur une belle gorge qui n'est plus. Changée en espece de tombeau, les plus séduisants appas du sexe semblent s'y être écroulés, & comme ensevelis. Cette peau si douce, si unie, si blanche, n'est plus qu'une foule d'écailles, de plis & de replis hideusement tortueux: la stupide imbécillité habite ces rides jaunes & raboteuses, où l'on croit la sagesse. Le cerveau affaibli, tombant chaque jour sur lui-même, laisse à peine passer un rayon d'intelligence; enfin l'ame abrutie s'éveille, comme elle s'endort, sans idées. Telle est la dernière enfance de l'homme. Peut-elle mieux ressembler à la première, & venir d'une cause plus différente.

## L X X V.

Comment cet âge si vanté l'emporterait-il sur celui d'Hébé? Seroit-ce sous le spécieux prétexte



d'une longue expérience, qu'une raison chancelante & mal assurée ne peut ordinairement que mal saisir ? Il y a de l'ingratitude à mettre la plus dégoûtante partie de notre être, je ne dis pas au-dessus, mais au niveau de la plus belle & de la plus florissante. Si l'âge avancé mérite des égards, la jeunesse, la beauté, le génie, la vigueur, méritent des hommages & des autels. Heureux temps, où vivant sans nulle inquiétude, je ne connoissois d'autres devoirs, que ceux des plaisirs : faisons de l'amour et du cœur, âge aimable, âge d'or, qu'êtes-vous devenus !

## L X X X V I.

Préférer la vieillesse à la jeunesse, c'est commencer à compter le mérite des saisons par l'hiver. C'est moins estimer les présens de Flore, de Cérès, de Pomone, que la neige, la glace & les noirs frimats, les bleds, les raisins, les fruits, & toutes ces fleurs odoriférantes, dont l'air est si délicieusement parfumé, que des champs stériles, où il ne croît pas une seule rose, parmi une infinité de chardons : c'est moins estimer une belle & riante campagne, que des landes tristes et désertes, où le chant des oiseaux qui ont fui, ne se fait plus entendre, & où enfin, au lieu de l'alégresse & des chansons de moissonneurs & de vendangeurs, regnent la désolation & le silence.

## L X X X V I I.

A mesure que le sein glacé de la terre s'ouvre aux douces halcines du zéphire, les grains semés germent ; la terre se couvre de fleurs & de verdure. Agréable livrée du printemps, tout prend une autre face à ton aspect ; toute la nature se renouvelle, tout est plus gai, plus riant dans l'univers ! L'homme seul, hélas ! ne se renouvelle point : il n'y a pour lui ni fontaine de Jouvence, ni de Jupiter qui vcuille rajeunir nos Titons, ni peut-être d'Aurore qui daigne généreusement l'implorer pour le sien.

## L X X X V I I I.

La plus longue carrière ne doit point alarmer les gens aimables. Les graces ne vieillissent point ; elles se trouvent quelquefois parmi les rides & les cheveux blancs ; elles font en tout temps badiner la raison ; en tout temps elles empêchent l'esprit d'y croupir. Ainsi par elles on plaît à tout âge ; à tout âge, on fait même sentir l'amour, comme l'abbé Gédoin l'éprouva avec la charmante octogénaire Ninon de Lenclos, qui le lui avoit prédit.

## L X X X I X.

Lorsque je ne pourrai plus faire qu'un repas par jour avec Comus, j'en ferai encore un par semaine, si je peux, avec Vénus, pour conserver cette humeur.

douce & liante, sinon plus agreable, du moins plus nécessaire à la société que l'esprit. On reconnoît ceux qui fréquentent la déesse, à l'urbanité, à la politesse, à l'agrément de leur commerce. Quand je lui aurai dit, hélas! un éternel adieu dans le culte, je la célébrerai encore dans ces jolies chansons & ces joyeux propos, qui applanissent les rides & attirent encore la brillante jeunesse autour des vieillards rajeunis.

## X C.

Lorsque nous ne pouvons plus goûter les plaisirs, nous les décrions. Pourquoi déconcerter la jeunesse? N'est-ce pas son tour de s'ébattre & de sentir l'amour? Ne les défendons que comme on faisoit à Sparte, pour en augmenter le charme & la fécondité. Alors vieillards raisonnables, quoique vieux avant la vieillesse, nous serons supportables, & peut-être aimables encore après.

## X C I.

Je quitterai l'amour, peut-être plutôt que je ne pense; mais je ne quitterai jamais Thémire. Je n'en ferois pas le sacrifice aux dieux. Je veux que ses belles mains, qui tant de fois ont amusé mon réveil, me ferment les yeux. Je veux qu'il soit difficile de dire, laquelle aura eu plus de part à ma fin, ou de la Parque, ou de la Volupté. Puissé-je véritablement

mourir dans ses beaux bras, où je me suis tant de fois oublié ! Et, ( pour tenir un langage qui rit à l'imagination, & peint si bien la nature, ) puisse mon ame errante dans les champs élysées, & comme cherchant des yeux sa moitié, la demander à toutes les ombres ; aussi étonnée de ne plus voir le tendre objet qui la tenoit, il n'y a qu'un moment, dans des embrassemens si doux ; que Thémire, de sentir un froid mortel dans un cœur, qui, par la force dont il battoit, promettoit de battre encore longtemps pour elle. Tels sont mes *projets de vie & de mort* ; dans le cours de l'une & jusqu'au dernier soupir, Epicurien voluptueux ; Stoïcien ferme, aux approches de l'autre.

## X C I I.

Voilà deux sortes de réflexions bien différentes les unes des autres, que j'ai voulu faire entrer dans ce système Epicurien. Voulez-vous savoir ce que j'en pense moi-même ? Les secondes m'ont laissé dans l'ame un sentiment de volupté qui ne m'empêche pas de rire des premières. Quelle folie de mettre en prose, peut-être médiocre, ce qui est à peine supportable en beaux vers ? Et qu'on est dupe, de perdre en de vaines recherches, un temps, hélas ! si court, & bien mieux employé à jouir, qu'à connoître !

## X C I I I.

Je vous salue, heureux climats, où tout homme



qui vit comme les autres, peut penser autrement que les autres; où les théologiens ne sont pas plus juges des philosophes qu'ils ne sont faits pour l'être; où la liberté de l'esprit, le plus bel apanage de l'humanité, n'est point enchaînée par les préjugés: où l'on n'a point honte de dire ce qu'on ne rougit point de penser: où l'on ne court point risque d'être le martyr de la doctrine dont on est apôtre. Je vous salue, patrie déjà célébrée par les philosophes, où tous ceux que la tyrannie persécute, trouvent ( s'ils ont du mérite & de la probité ) non un asyle assuré, mais un port glorieux; où l'on sent combien les conquêtes de l'esprit sont au-dessus de toutes les autres; où le philosophe enfin comblé d'honneurs & de bienfaits, ne passe pour un monstre que dans l'esprit de ceux qui n'en ont point. Puissiez-vous, heureuse terre, fleurir de plus en plus! Puissiez-vous sentir tout votre bonheur, & vous rendre en tout, s'il se peut, digne du grand homme que vous avez pour roi! Muses, graces, amours, & vous, sage Minerve, en couronnant des plus beaux lauriers l'auguste front du *Julien moderne*, aussi digne de gouverner que l'ancien, aussi savant, aussi bel esprit, aussi philosophe, vous ne couronnez que votre ouvrage.

---

L'HOMME

L' H O M M E  
P L A N T E.

*Tome II.*

D

## P R É F A C E.

*L'HOMME est ici métarmophosé en plante, mais ne croyez pas que ce soit une fiction dans le goût de celle d'Ovide. La seule analogie du regne végétal & du regne animal m'a fait découvrir dans l'un, les principales parties qui se trouvent dans l'autre. Si mon imagination joue ici quelquefois, c'est, pour ainsi dire, sur la table de la vérité; mon champ de bataille est celui de la nature, dont il n'a tenu qu'à moi d'être assez peu singulier, pour en dissimuler les variétés.*

---

# L' H O M M E

## P L A N T E.

### CH A P I T R E P R E M I E R.

**N** O U S commençons à entrevoir l'uniformité de la nature : ces rayons de lumière encore foibles sont dûs à l'étude de l'histoire naturelle ; mais jusqu'à quel point va cette uniformité ?

Prenons garde d'outrer la nature , elle n'est pas si uniforme, qu'elle ne s'écarte souvent de ses loix les plus favorites : tâchons de ne voir que ce qui est, sans nous flatter de tout voir : tout est piège ou écueil, pour un esprit vain & peu circonspect.

Pour juger de l'analogie qui se trouve entre les deux principaux regnes, il faut comparer les parties des plantes avec celles de l'homme, & ce que je dis de l'homme, l'appliquer aux animaux.

Il y a dans notre espece, comme dans les végétaux, une racine principale & des racines capillaires. Le réservoir des lombes & le canal thorachique, forment l'une, & les veines lactées sont les autres. Mêmes usages, mêmes fonctions

par-tout. Par ces racines, la nourriture est portée dans toute l'étendue du corps organisé.

L'homme n'est donc point un arbre renversé, dont le cerveau seroit la racine, puisqu'elle résulte du seul concours des vaisseaux abdominaux qui sont les premiers formés; du moins le sont-ils avant les tégumens qui les couvrent, & forment l'écorce de l'homme. Dans le germe de la plante, une des premières choses qu'on apperçoit, c'est sa petite racine, ensuite sa tige; l'une descend, l'autre monte.

Les poumons sont nos feuilles. Elles suppléent à ce viscere dans les végétaux, comme il remplace chez nous les feuilles qui nous manquent. Si ces poumons des plantes ont des branches, c'est pour multiplier leur étendue, & qu'en conséquence il y entre plus d'air: ce qui fait que les végétaux, & sur-tout les arbres en respirent en quelque sorte plus à l'aise. Qu'avions-nous besoin de feuilles & de rameaux? La quantité de nos vaisseaux & de nos vésicules pulmonaires, est si bien proportionnée à la masse de notre corps, à l'étroite circonférence qu'elle occupe, qu'elle nous suffit. C'est un grand plaisir d'observer ces vaisseaux & la circulation qui s'y fait principalement dans les amphibies.

Mais quoi de plus ressemblant que ceux qui ont été découverts & décrits par les Harvées de la botanique! *Ruisch, Boerhaave, &c.* ont trouvé

dans l'homme la même nombreuse suite de vaisseaux que *Malpighi*, *Leuvenhæk*, *van Royen*, dans les plantes ? Le cœur bat-il dans tous les animaux ? enfle-t-il leurs veines de ces ruisseaux de sang, qui portent dans toute la machine le sentiment & la vie ? La chaleur, cet autre cœur de la nature, ce feu de la terre & du soleil, qui semble avoir passé dans l'imagination des poètes, qui l'ont peint ; ce feu, dis-je, fait également circuler les suc dans les tuyaux des plantes, qui transpirent comme nous. Quelle autre cause en effet pourroit faire tout germer, croître, fleurir & multiplier dans l'univers ?

L'air paroît produire dans les végétaux les mêmes effets qu'on attribue avec raison dans l'homme, à cette subtile liqueur des nerfs, dont l'existence est prouvée par mille expériences.

C'est cet élément, qui par son irritation & son ressort fait quelquefois élever les plantes au-dessus de la surface des eaux, s'ouvrir & se fermer, comme on ouvre & ferme la main : phénomène dont la considération a peut-être donné lieu à l'occasion de ceux qui ont fait entrer l'éther dans les esprits animaux, auxquels il seroit mêlé dans les nerfs.

Si les fleurs ont leurs feuilles, ou *pétales*, nous pouvons regarder nos bras & nos jambes comme de parcelles parties. Le *nectarium*, qui est le réservoir du miel dans certaines fleurs telles que la tulippe,

la rose ; &c. est celui du lait dans la plante femelle de notre espece , lorsque la mâle le fait venir. Il est double , & a son siege à la base latérale de chaque *pétale* , immédiatement sur un muscle considérable , le grand pectoral.

On peut regarder la matrice vierge , ou plutôt non grosse , ou , si l'on veut , l'ovaire , comme un germe qui n'est point encore fécondé. Le *stylus* de la femme est le vagin ; la vulve , le mont de Vénus avec l'odeur qu'exhalent les glandes de ces parties , répondent au *Stigma* : & ces choses , la matrice , le vagin & la vulve forment le *Pistille* ; nom que les botanistes modernes donnent à toutes les parties femelles des plantes.

Je compare le *péricarpe* à la matrice dans l'état de grossesse , parce qu'elle sert à envelopper le fœtus. Nous avons notre *graine* comme les plantes , & elle est quelquefois fort abondante.

Le *nectarium* sert à distinguer les sexes dans notre espece , quand on veut se contenter du premier coup d'œil , mais les recherches les plus faciles ne sont pas les plus sûres ; il faut joindre le *pistille* au *nectarium* , pour avoir l'essence de la femme ; car le premier peut bien se trouver sans le second , mais jamais le second sans le premier , si ce n'est dans des hommes d'un embonpoint considérable , & dont les mamelles imitent d'ailleurs celles de la femme , jusqu'à

donner du lait, comme Morgagni & tant d'autres en rapportent l'observation. Toute femme imperforée, si on peut appeler femme, un être qui n'a aucun sexe, telle que celle dont je fais plus d'une fois mention, n'a point de gorge, c'est le bourgeon de la vigne, sur-tout cultivée.

Je ne parle point du *calice*, ou plutôt du *corolle*, parce qu'il est étranger chez nous, comme je le dirai.

C'en est assez, car je ne veux point aller sur les brisées de Corneille Agrippa. J'ai décrit botaniquement la plus belle plante de notre espèce, je veux dire la femme; si elle est sage, quoique métarmorphosée en fleur, elle n'en fera pas plus facile à cueillir.

Pour nous autres hommes, sur lesquels un coup d'œil suffit, fils de Priape, animaux spermatiques, notre *étamine* est comme roulée en tube cylindrique, c'est la *verge*, & le sperme est notre *poudre fécondante*. Semblables à ces plantes, qui n'ont qu'un mâle, nous sommes des *Monandria*: les femmes sont des *Monagynia*, parce qu'elles n'ont qu'un vagin. Enfin le genre humain, dont le mâle est séparé de la femelle, augmentera la classe des *Diœcia*: je me fers des mots dérivés du grec, & imaginés par Linnæus.

J'ai cru devoir exposer d'abord l'analogie qui regne entre la plante & l'homme déjà formés,



parce qu'elle est plus sensible & plus facile à faire. En voici une plus subtile, & que je vais puiser dans la génération des deux regnes.

Les plantes sont mâles & femelles, & se fecouent comme l'homme, dans le congrès. Mais en quoi consiste cette importante action qui renouvelle toute la nature ? Les globules infiniment petits, qui sortent des grains de cette poussiere, dont sont couvertes les étamines des fleurs, sont enveloppés dans la coque de ces grains, à-peu-près comme certains œufs, selon Needham & la vérité. Il me semble que nos gouttes de semence ne répondent pas mal à ces grains, & nos vermicelles à leurs globules. Les animalcules de l'homme sont véritablement enfermés dans deux liqueurs, dont la plus commune, qui est le suc des prostates, enveloppe la plus précieuse, qui est la semence proprement dite ; & à l'exemple de chaque globule de poudre végétale, ils contiennent vraisemblablement la plante humaine en miniature. Je ne fais pourquoi Needham s'est avisé de nier ce qu'il est si facile de voir. Comment un physicien scrupuleux, un de ces prétendus sectateurs de la seule expérience, sur des observations faites dans une espece, ose-t-il conclure que les mêmes phénomènes doivent se rencontrer dans une autre, qu'il n'a cependant point observée, de son propre aveu ? De telles conclusions

tirées pour l'honneur d'une hypothèse , dont on ne hait que le nom , fâché que la chose n'ait pas lieu , de telles conclusions , dis-je , en font peu à leur auteur. Un homme du mérite de Needham avoit encore moins besoin d'exténuer celui de M. Geoffroy , qui , autant que j'en puis juger par son mémoire sur la structure & les principaux usages des fleurs , a plus que conjecturé que les plantes étoient fécondées par la poussière de leurs étamines. Ceci soit dit en passant.

Le liquide de la plante dissout mieux qu'aucun autre , la matière qui doit la féconder ; de sorte qu'il n'y a que la partie la plus subtile de cette matière qui aille frapper le but.

Le plus subtil de la semence de l'homme ne porte-t-il pas de même son ver , ou son petit poisson , jusques dans l'ovaire de la femme ?

Needham ( 1 ) compare l'action des globules fécondans à celle d'un éolipille violemment échauffé. Elle paroît aussi semblable à une espèce de petite bilevesée , tant dans la nature même , ou dans l'observation ; que dans la figure que ce jeune & illustre naturaliste Anglois nous a donnée de l'éjaculation des plantes.

Si le suc propre à chaque végétal produit cette

---

(1) *Nouvelles découvertes faites avec le microscope.*  
Leyde , 1747 , in-12.

action d'une maniere incompréhensible, en agissant sur les grains de poussiere, comme l'eau simple fait d'ailleurs, comprenons-nous mieux comment l'imagination d'un homme qui dort, produit des pollutions, en agissant sur les muscles érecteurs & ejaculateurs, qui, même seuls & sans le secours de l'imagination, occasionnent quelquefois les mêmes accidens ? A moins que les phénomènes qui s'offrent de part & d'autre, ne vinssent d'une même cause, je veux dire d'un principe d'irritation, qui après avoir tendu les ressorts, les feroit se débânder. Ainsi l'eau pure, & principalement le liquide de la plante, n'agiroit pas autrement sur les grains de poussiere, que le sang & les esprits sur les muscles & les réservoirs de la semence.

L'éjaculation des plantes ne dure qu'une seconde ou deux ; la nôtre dure-t-elle beaucoup plus ? Je ne le crois pas : quoique la continence offre ici des variétés qui dépendent du plus ou moins de sperme amassé dans les vésicules féminales. Comme elle se fait dans l'expiration, il falloit qu'elle fût courte : des plaisirs trop longs eussent été notre tombeau. Faute d'air ou d'inspiration, chaque animal n'eût donné la vie qu'aux dépens de la sienne propre, & fût véritablement mort de plaisir.

Mêmes ovaires, mêmes œufs & même faculté fécondante. La plus petite goutte de sperme, contenant un grand nombre de vermisses, peut,

comme on l'a vu, porter la vie dans un grand nombre d'œufs.

Même stérilité encore , même impuissance des deux côtés ; s'il y a peu de grains qui frappent le but, & soient vraiment féconds, peu d'animalcules percent l'œuf féminin. Mais dès qu'une fois il s'y est implanté, il y est nourri, comme le globe de poudre, & l'un & l'autre forment avec le temps l'être de son espece, un homme & une plante.

Les œufs, ou les graines de la plante, mal-à-propos appellés *germes*, ne deviennent jamais fœtus, s'ils ne sont fécondés par la poussiere dont il s'agit; de même une femme ne fait point d'enfans, à moins que l'homme ne lui lance, pour ainsi dire, l'abrégé de lui-même au fond des entrailles.

Faut-il que cette poussiere ait acquis un certain degré de maturité pour être féconde ? La semence de l'homme n'est pas plus propre à la génération dans le jeune âge, peut-être parce que notre petit ver seroit encore alors dans un état de nymphe, comme le traducteur de Needham l'a conjecturé. La même chose arrive, lorsqu'on est extrêmement épuisé, sans doute parce que les animalcules mal nourris meurent, ou du moins sont trop foibles. On sème en vain de telles graines, soit animales,

soit végétales; elles sont stériles & ne produisent rien. La sagesse est la mere de la fécondité.

L'amnios, le chorion, le cordon ombilical, la matrice, &c. se trouvent dans les deux regnes. Le fœtus humain sort-il enfin par ses propres efforts de sa prison maternelle? Celui des plantes, ou, pour le dire néologiquement, la plante *embrionnée*, tombe au moindre mouvement, dès qu'elle est mûre: c'est l'accouchement, végétal.

Si l'homme n'est pas une production végétale, comme l'*arbre de Diane*, & autres, c'est du moins un insecte qui pousse ses racines dans la matrice, comme le germe fécondé des plantes dans la leur. Il n'y auroit cependant rien de surprenant dans cette idée, puisque Needham observe que les polypes, les bernacles & autres animaux se multiplient par végétation. Ne taille-t-on pas encore, pour ainsi dire, un homme comme un arbre? Un auteur universellement savant l'a dit avant moi. Cette forêt de beaux hommes qui couvre la Prusse, est due aux soins & aux recherches du feu roi. La générosité réussit encore mieux sur l'esprit; elle en est l'aiguillon, elle seule peut le tailler, pour ainsi dire, en arbres des jardins de Marli, & qui plus est, en arbres qui, de stériles qu'ils eussent été, porteront les plus beaux fruits. Est-il donc surprenant que les beaux arts prennent aujourd'hui la Prusse pour leur pays natal? Et l'esprit

n'avoit-il pas droit de s'attendre aux avantages les plus flatteurs , de la part d'un prince qui en a tant ?

Il y a encore parmi les plantes des noirs , des mulâtres , des taches où l'imagination n'a point de part, si ce n'est peut-être dans celle de Mr. Colonne. Il y a des panaches singuliers , des monstres , des loupes , des goêtres , des quicues de singes & d'oiseaux ; & enfin , ce qui forme la plus grande & la plus merveilleuse analogie , c'est que les fœtus des plantes se nourrissent , comme Mr. Monroo l'a prouvé , suivant un mélange du mécanisme des ovipares & des vivipares. C'en est assez sur l'analogie des deux regnes.

---

## C H A P I T R E S E C O N D.

**J**E passe à la seconde partie de cet ouvrage, ou à la différence des deux regnes.

La plante est enracinée dans la terre qui la nourrit, elle n'a aucuns besoins, elle se féconde elle-même, elle n'a point la faculté de se mouvoir; enfin on l'a regardée comme un animal immobile, qui cependant manque d'intelligence, & même de sentiment.

Quoique l'animal soit une plante mobile, on peut le considérer comme un être d'une espece bien différente : car non-seulement il a la puissance de se mouvoir, & le mouvement lui coûte si peu, qu'il influe sur la *saineté* des organes dont il dépend; mais il sent, il pense, il peut satisfaire cette foule de besoins dont il est assiégré.

Les raisons de ces variétés se trouvent dans ces variétés même, avec les loix que je vais dire.

Plus un corps organisé a de besoins, plus la nature lui a donné de moyens pour les satisfaire. Ces moyens sont les divers degrés de cette sagacité, connue sous le nom d'instinct dans les animaux, & d'ame dans l'homme.

Moins un corps organisé a de nécessités, moins il est difficile à nourrir & à élever, plus son partage d'intelligence est mince.

Les êtres sans besoins , sont aussi sans esprit : dernière loi qui s'ensuit des deux autres.

L'enfant collé au tétou de sa nourrice qu'il tète sans-cessé , donne une juste idée de la plante. Nourrison de la terre , elle n'en quitte le sein qu'à la mort. Tant que la vie dure , la plante est identifiée avec la terre ; leurs viscères se confondent , & ne se séparent que par force. De là point d'embarras , point d'inquiétude pour avoir de quoi vivre ; par conséquent point de besoins de ce côté.

Les plantes sont encore l'amour sans peine ; car ou elles portent en soi le double instrument de la génération , & sont les seuls hermaphrodites qui puissent s'engrosser eux-mêmes ; ou si dans chaque fleur les sexes sont séparés , il suffit que les fleurs ne soient pas trop éloignées les unes des autres , pour qu'elles puissent se mêler ensemble. Quelquefois même le congrès se fait , quoique de loin , & même de fort loin. Le palmier de Pontanus n'est pas le seul exemple d'arbres fécondés à une grande distance. On fait depuis long-temps que ce sont les vents , ces messagers de l'amour végétal , qui portent aux plantes femelles le sperme des mâles. Ce n'est point en plein vent que les nôtres courent ordinairement de pareils risques.

La terre n'est pas seulement la nourrice des



plantes, elle en est en quelque sorte l'ouvrière ; non contente de les allaiter, elle les habille. Des mêmes sucres qui les nourrissent, elle fait filer des habits qui les enveloppent. C'est le *corolle*, dont j'ai parlé, & qui est orné des plus belles couleurs. L'homme, & sur-tout la femme, ont le leur en habits, & en divers ornemens, durant le jour ; car la nuit ce sont des fleurs presque sans enveloppe.

Quelle différence des plantes de notre espèce, à celles qui couvrent la surface de la terre ! Rivaless des astres, elles forment le brillant émail des prairies : mais elles n'ont ni peines, ni plaisirs. Que tout est bien composé ! Elles meurent comme elles vivent, sans le sentir. Il n'étoit pas juste que qui vit sans plaisir, mourût avec peine.

Non-seulement les plantes n'ont point d'âme, mais cette substance leur étoit inutile. N'ayant aucune des nécessités de la vie animale, aucune sorte d'inquiétude, nuls soins, nuls pas à faire, nuls desirs, toute ombre d'intelligence leur eût été aussi superflue, que la lumière à un aveugle. Au défaut de preuves philosophiques, cette raison jointe à nos sens, dépose donc contre l'âme des végétaux.

L'instinct a été encore plus légitimement refusé à tous les corps fixement attachés aux rochers,  
aux

aux vaisseaux , ou qui se forment dans les entrailles de la terre.

Peut-être la formation des minéraux se fait-elle suivant les loix de l'attraction ; en forte que le fer n'attire jamais l'or , ni l'or le fer , que toutes les parties hétérogènes se repoussent , & que les seules homogènes s'unissent , ou font un corps entr'elles. Mais sans rien décider dans une obscurité commune à toutes les générations , parce que j'ignore comment se fabriquent les fossiles , faudra-t-il invoquer , ou plutôt supposer une ame , pour expliquer la formation de ces corps ? Il seroit beau , ( sur-tout après en avoir dépouillé des êtres organisés , où se trouvent autant de vaisseaux que dans l'homme ) il seroit donc beau , dis-je , d'en vouloir revêtir des corps d'une structure simple , grossière & compacte !

Imaginations , chimères antiques , que toutes ces ames prodiguées à tous les regnes ! Et fortifies aux modernes qui ont essayé de les rallumer d'un souffle subtil ! Laissons leurs noms & leurs mânes en paix ; le Galien des Allemands , Sennert , seroit trop maltraité.

Je regarde tout ce qu'ils ont dit comme des jeux philosophiques & des bagatelles qui n'ont de mérite que la difficulté , *difficiles nugæ*. Faut-il avoir recours à une ame pour expliquer la croissance des plantes , infiniment plus prompte que celle des

pierres ? Et dans la végétation de tous les corps , depuis le mou jusqu'au plus dur , tout ne dépend-il pas des sucs nourriciers plus ou moins terrestres , & appliqués avec divers degrés de force à des masses plus ou moins dures ? Par-là en effet je vois qu'un rocher doit moins croître en cent ans , qu'une plante en huit jours.

Au reste , il faut pardonner aux anciens leurs ames générales & particulieres. Ils n'étoient point versés dans la structure & l'organisation des corps , faute de physique expérimentale & d'anatomie. Tout devoit être aussi incompréhensible pour eux , que pour ces enfans , ou ces sauvages , qui voyant pour la première fois une montre , dont ils ne connoissent pas les ressorts , la croient animée , ou douée d'une ame comme eux , tandis qu'il suffit de jeter les yeux sur l'artifice de cette machine , artifice simple , qui suppose véritablement , non une ame qui lui appartienne en propre , mais celle d'un ouvrier intelligent , sans lequel jamais le hasard n'eût marqué les heures & le cours du soleil.

Nous beaucoup plus éclairés par la physique , qui nous montre qu'il n'y a point d'autre ame du monde que dieu & le mouvement ; d'autre ame des plantes , que la chaleur ; plus éclairés par l'anatomie , dont le scapel s'est aussi heureusement exercé sur elles , que sur nous & les animaux ;

enfin plus instruits par les observations microscopiques qui nous ont découvert la génération des plantes, nos yeux ne peuvent s'ouvrir au grand jour de tant de découvertes, sans voir, malgré la grande analogie exposée ci-devant, que l'homme & la plante différent peut-être encore plus entr'eux, qu'ils ne se ressemblent. En effet, l'homme est celui de tous les êtres connus jusqu'à présent, qui a le plus d'ame, comme il étoit nécessaire que cela fût; & la plante celui de tous aussi, si ce n'est les minéraux, qui en a & en doit avoir le moins. La belle ame après tout, qui ne s'occupant d'aucuns objets, d'aucuns desirs, sans passions, sans vices, sans vertus, sur-tout sans besoins, ne seroit pas même chargée du soin de pourvoir à la nourriture de son corps.

Après les végétaux & les minéraux, corps sans ame, viennent les êtres qui commencent à s'animer, tels sont le polype, & toutes les plantes animales inconnues jusqu'à ce jour, & que d'autres heureux Trembleys découvriront avec le temps.

Plus les corps dont je parle tiendront de la nature végétale, moins ils auront d'instinct, moins leurs opérations supposeront de discernement.

Plus ils participeront de l'animalité, ou feront des fonctions semblables aux nôtres, plus ils seront généreusement pourvus de ce don précieux. Ces êtres mitoyens ou mixtes, que j'appelle ainsi, parce

qu'ils font enfans des deux regnes, auront en un mot d'autant plus d'intelligence, qu'ils seront obligés de se donner de plus grands mouvemens pour trouver leur subsistance.

Le dernier, ou le plus vil des animaux, succede ici à la plus spirituelle des plantes animales; j'entends celui qui de tous les véritables êtres de cette espece, se donne le moins de mouvement, ou de peine, pour trouver ses alimens & sa femelle, mais toujours un peu plus que la premiere plante animale. Cet animal aura plus d'instinct qu'elle, quand ce surplus de mouvement ne seroit que de l'épaisseur d'un cheveu. Il en est de même de tous les autres; à proportion des inquiétudes qui les tourmentent: car sans cette intelligence relative aux besoins, celui-ci ne pourroit alonger le cou, celui-là ramper, l'autre baïsser ou lever la tête, voler, nager, marcher, & cela visiblement exprès pour trouver sa nourriture. Ainsi, faute d'aptitude à réparer les pertes que font sans-cesse les bêtes qui transpirent le moins, chaque individu ne pourroit continuer de vivre: il périroit à mesure qu'il seroit produit, & par conséquent les corps le seroient vainement, si dieu ne leur eût donné à tous, pour ainsi dire, cette portion de lui-même, que Virgile exalte si magnifiquement dans les abeilles.

## C H A P I T R E T R O I S I E M E :

**R**IEN de plus charmant que cette contemplation , elle a pour objet cette échelle imperceptiblement graduée , qu'on voit la nature exactement passer par tous ses degrés , sans jamais sauter en quelque sorte un seul échelon dans toutes ses productions diverses. Quel tableau nous offre le spectacle de l'univers ! Tout y est parfaitement assorti , rien n'y tranche ; si l'on passe du blanc au noir , c'est par une infinité de nuances , ou de degrés , qui rendent ce passage infiniment agréable.

L'homme & la plante forment le blanc & le noir ; les quadrupèdes , les oiseaux , les poissons , les insectes , les amphibies , nous montrent les couleurs intermédiaires qui adoucissent ce frappant contraste. Sans ces couleurs , sans les opérations animales , toutes différentes entr'elles , que je veux désigner sous ce nom ; l'homme , ce superbe animal , fait de boue comme les autres , eût cru être un dieu sur la terre , & n'eût adoré que lui.

Il n'y a point d'animal si chétif & si vil en apparence , dont la vue ne diminue l'amour-propre d'un philosophe. Si le hasard nous a placés au haut de l'échelle , songeons qu'un rien de plus ou de moins dans le cerveau , où est l'ame de tous les hommes , ( excepté des Leibnitiens ) peut sur le champ nous

précipiter au bas , & ne méprisons point des êtres qui ont la même origine que nous. Ils ne sont à la vérité qu'au second rang , mais ils y sont plus stables & plus fermes.

Descendons de l'homme le plus spirituel, au plus vil des végétaux , & même des fossiles : remontons du dernier de ces corps au premier des génies, embrassant ainsi tout le cercle des regnes , nous admirerons par-tout cette uniforme variété de la nature. L'esprit finit-il ici ? Là on le voit prêt à s'éteindre , c'est un feu qui manque d'alimens : ailleurs il se rallume, il brille chez nous , il est le guide des animaux.

Il y auroit à placer ici un curieux morceau d'histoire naturelle, pour démontrer que l'intelligence a été donnée à tous les animaux en raison de leurs besoins : mais à quoi bon tant d'exemples & de faits ? Ils nous surchargeroient sans augmenter nos lumieres, & ces faits d'ailleurs se trouvent dans les livres de ces observateurs infatigables, que j'ose appeler le plus souvent les manœuvres des philosophes.

S'amuse qui voudra à nous ennuyer de toutes les merveilles de la nature : que l'un passe sa vie à observer les insectes ; l'autre à compter les petits osselets de la membrane de l'ouïe de certains poissons ; à mesurer même , si l'on veut, à quelle distance

peut fauter une puce , pour passer sous silence tant d'autres misérables objets ; pour moi qui ne suis curieux que de philosophie , qui ne suis fâché que de ne pouvoir en étendre les bornes , la nature active fera toujours mon seul point de vue. J'aime à la voir au loin , en grand comme en général , & non en particulier , ou en petits détails , qui quoique nécessaires jusqu'à un certain point dans toutes les sciences , communément sont la marque du peu de génie de ceux qui s'y livrent. C'est par cette seule maniere d'envisager les choses , qu'on peut s'affurer que l'homme non-seulement n'est point entierement une plante , mais n'est pas même un animal comme un autre. Faut-il en répéter la raison ? C'est qu'ayant infiniment plus de besoins , il falloit qu'il eût infiniment plus d'esprit.

Qui eût cru qu'une si triste cause eût produit de si grands effets ? Qui eût cru qu'un aussi fâcheux assujettissement à toutes ces importunes nécessités de la vie , qui nous rappellent à chaque instant la misere de notre origine & de notre condition , qui eût cru , dis-je , qu'un tel principe eût été la source de notre bonheur , & de notre dignité ; disons plus , de la volupté même de l'esprit , si supérieure à celle du corps ? Certainement si nos besoins , comme on n'en peut douter , sont une suite nécessaire de la structure de nos organes , il n'est pas moins évident que notre ame dépend



immédiatement de nos besoins, qu'elle est si alerte à satisfaire & à prévenir, que rien ne va devant eux. Il faut que la volonté même leur obéisse. On peut donc dire que notre ame prend de la force & de la sagacité, à proportion de leur multitude; semblable à un général d'armée qui se montre d'autant plus habile & d'autant plus vaillant, qu'il a plus d'ennemis à combattre.

Je fais que le singe ressemble à l'homme par bien d'autres choses que les dents : l'anatomie comparée en fait foi : quoiqu'elles aient suffi à Linnæus pour mettre l'homme au rang des quadrupèdes (à la tête à la vérité). Mais quelle que soit la docilité de cet animal, le plus spirituel d'entr'eux, l'homme montre beaucoup plus de facilité à s'instruire. On a raison de vanter l'excellence des opérations des animaux, elles méritoient d'être rapprochées de celles de l'homme : Descartes leur avoit fait tort, & il avoit ses raisons pour cela; mais quoiqu'on en dise, & quelques prodiges qu'on en raconte, ils ne portent point d'atteinte à la prééminence de notre ame; elle est bien certainement de la même pâte & de la même fabrique; mais non, ni à beaucoup près, de la même qualité. C'est par cette qualité si supérieure de l'ame humaine, par ce surplus de lumières, qui résulte visiblement de l'organisation, que l'homme est le roi des animaux, qu'il est le seul propre à la société,

dont son industrie a inventé les langues , & sa sagesse les loix & les mœurs.

Il me reste à prévenir une objection qu'on pourroit me faire. Si votre principe, me dira-t-on , étoit généralement vrai , si les besoins des corps étoient la mesure de leur esprit , pourquoi jusqu'à un certain âge , où l'homme a plus de besoins que jamais , parce qu'il croît d'autant plus , qu'il est plus près de son origine , pourquoi a-t-il alors si peu d'instinct , que sans mille soins continuels , il périroit infailliblement , tandis que les animaux à peine éclos , montrent tant de sagacité , eux qui , dans l'hypothèse , & même dans la variété , ont si peu de besoins.

On fera peu de cas de cet argument , si l'on considère que les animaux venant au monde ont déjà passé dans la matrice un long temps de leur courte vie , & de là vient qu'ils sont si fornués , qu'un agneau d'un jour , par exemple , court dans les prairies , & broute l'herbe , comme pere & mere.

L'état de l'homme fœtus est proportionnellement moins long ; il ne passe dans la matrice qu'un vingt-cinquieme possible de sa longue vie ; or n'étant pas assez formé , il ne peut penser , il faut que les organes aient eu le temps de se durcir , d'acquérir cette force qui doit produire la lumière de l'instinct ,

par la même raison qu'il ne sort point d'étincelle d'un caillou, s'il n'est dur. L'homme né de parens plus nus ; plus nu, plus délicat lui-même que l'animal, il ne peut avoir si vite son intelligence ; tardive dans l'un, il est juste qu'elle soit précoce dans l'autre ; il n'y perd rien pour attendre ; la nature l'en dédommage avec usure, en lui donnant des organes plus mobiles & plus déliés.

Pour former un discernement, tel que le nôtre, il falloit donc plus de temps que la nature n'en emploie à la fabrique de celui des animaux ; il falloit passer par l'enfance, pour arriver à la raison ; il falloit avoir les désagrémens & les peines de l'animalité, pour en retirer les avantages qui caractérisent l'homme.

L'instinct des bêtes donné à l'homme naissant n'eût point suffi à toutes les infirmités qui affiégent son berceau. Toutes leurs ruses succomberoient ici. Donnez réciproquement à l'enfant le seul instinct des animaux qui en ont le plus, il ne pourra seulement pas lier son cordon ombilical, encore moins chercher le teton de sa nourrice. Donnez aux animaux nos premières incommodités, ils y périront tous.

J'ai envisagé l'ame, comme faisant partie de l'histoire naturelle des corps animés, mais je n'ai garde de donner la différence graduée de l'une

à l'autre, pour aussi nouvelle que les raisons de cette gradation. Car combien de philosophes & de théologiens même, ont donné une ame aux animaux ? de sorte que l'ame de l'homme, selon un de ces derniers, est à l'ame des bêtes, ce que celle des anges est à celle de l'homme, & apparemment toujours en remontant, celle de dieu à celle des anges.

F I N.





LES ANIMAUX  
PLUS QUE  
MACHINES.

---

*Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.*

MOLIERE.

---



## LES ANIMAUX

PLUS QUE

## MACHINES.

AVANT Descartes , aucun philosophe n'avoit regardé les animaux comme des machines. Depuis cet homme célèbre , un seul moderne des plus hardis s'est avisé de réveiller une opinion , qui sembloit condamnée à un oubli , & meme à un mépris perpétuel , non pour venger son compatriote , mais portant la témérité au plus haut point , pour appliquer à l'homme sans nul détour ce qui avoit été dit des animaux , pour le dégrader , l'abaisser à ce qu'il y a de plus vil , & confondre ainsi le maître & le roi avec ses sujets.

Il est bon d'humilier de temps en temps la fierté & l'orgueil de l'homme ; mais il ne faut pas que ce soit au préjudice de la vérité.

Ceux qui veulent que les animaux n'aient point d'ame , de peur que l'homme ne puisse se dispenser de se mettre dans leur classe , & de n'être que le premier entre égaux , ont beau entasser forces sur forces , augumens sur argumens , les traits que



lancent ces téméraires retombent sur eux, & n'atteignent point cette sublime substance.

Je fais que la figure des animaux n'est pas tout-à-fait humaine ; mais ne faut-il pas être borné, bien peuple, bien peu philosophe, pour déférer ainsi aux apparences, & ne juger de l'arbre que sur son écorce ? Que fait la forme plus ou moins belle, où se trouvent les mêmes traits sensiblement gravés de la même main ? L'anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions ; c'est partout le même jeu, le même spectacle. Les sens internes ne manquent pas plus aux animaux, que les externes : par conséquent, ils sont doués comme nous de toutes les facultés spirituelles qui en dépendent, je veux dire de la perception, de la mémoire, de l'imagination, du jugement, du raisonnement ; toutes choses que Boerhaave a prouvé appartenir à ces sens. D'où il s'en suit que nous savons par théorie, comme par la pratique de leurs opérations, que les animaux ont une ame produite par les mêmes combinaisons que la nôtre : & cependant, comme on le verra dans la suite, tout-à-fait distincte de la matière. Rien de plus vrai que ce paradoxe.

Laissons-là des considérations triviales. Les rêves des animaux, à haute & à basse voix, comme les nôtres ; leur réveil en sursaut, leur mémoire, qui les sert si bien ; ces craintes, ces inquiétudes, leur air embarrassé en tant d'occasions ; leur joie, à la  
vue

vue d'un maître & d'un mets chéri; leur choix des moyens les plus propres à se tirer d'affaire; tant de signes si frappans ne suffiroient-ils pas pour prouver que notre vanité, en leur assignant l'instinct, pour nous décorer de cet être bizarre, inconstant & volage, nommé la raison, nous a plus distingués de nom, que d'effet? Mais, dit-on, la parole manque aux animaux? admirable objection! dites aussi qu'ils marchent à quatre pattes, & ne voient le ciel, que couchés sur le dos; reprochez enfin à l'auteur de la nature l'innocent plaisir qu'il a pris à varier ses ouvrages.

Qui prive les animaux du don de la parole? *Un rien* peut-être; ce *rien* de Fontenelle, qui le distingue autant lui-même de presque tous les autres hommes, que ceux-ci le sont des brutes. Peut-être encore que ce foible obstacle sera un jour levé; la chose n'est pas impossible, selon l'auteur de *l'homme machine*. Le séduisant exemple que celui de son grand singe! & les beaux projets qui lui ont passé par la tête!

Si les hommes parlent, ils doivent songer qu'ils n'ont pas toujours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'école de la nature, des sons inarticulés, tels que ceux des animaux, ont été leur premier langage. Antérieur à l'art & à la parole, c'est celui de la machine, il n'appartient qu'à elle. Par combien d'ailleurs de gestes & de signes, le langage le plus

muet peut-il se faire entendre ! quelle expression naïve & ingénue ! quelle énergie dont tout le monde est frappé , que tout le monde comprend , mises en regard de sons arbitraires , qui battent l'air , & n'expriment rien pour l'étranger qui les entend ! quoi faut-il donc parler pour paroître sentir & réfléchir ? Parle assez , qui montre du sentiment. Première preuve de l'ame des animaux. La parfaite analogie qui est entr'eux & nous , fournit la seconde , & la démontre ; c'est la conscience intime qu'ils ont , comme nous , de leurs propres sensations.

Si on pouvoit être auteur , sans faire , comme le pieux Rollin , un étalage de ce qu'on fait , & de ce qu'on ne fait pas , en faudroit-il davantage pour être en droit de conclure qu'il y a autant d'injustice à refuser une ame aux animaux , qu'il y en auroit à eux , à ne pas reconnoître la nôtre , avec toute sa supériorité ?

Poursuivons donc , puisqu'il est écrit qu'il y aura toujours des auteurs , c'est-à-dire , des gens dont la profession est de s'amuser à retourner le nez de cire , & comme l'habit des sciences , pour faire de la même matiere sans cesse remaniée & remâchée , un livre d'une forme , non-seulement présentable aux lecteurs , mais aux libraires , qui comme (1) le

---

(1) Temple du Goût.

*monseigneur* de Voltaire, mesurent communément l'ouvrage à la toise.

Rassurez-vous cependant, je ne ferai point un volume pour prouver ma thèse. Je me contenterai de faire voir que c'est l'ame & non le corps, qui voit, entend, veut, sent; & qu'enfin tout ce que certains attribuent au mécanisme des corps animés, dans leur système Epicuro-Cartésien retourné & mal cousu, ne dépend absolument que de l'ame, & que tout s'opère par la puissance de cet être immortel.

Telle est la carrière que j'ai à parcourir; je n'y ai encore jeté que le premier coup-d'œil. Commençons par prouver que c'est l'ame qui voit, & comment.

Vous croyez sans doute avec tous les physiciens & métaphysiciens, que l'ame ne pourroit voir sans la propagation de l'image tracée sur la rétine, ou du moins sans quelque impression de cette image qui produise une sensation dans le cerveau. Vous êtes dans l'erreur. Cela pouvoit bien être autrefois; mais depuis le grand théoricien Tralles, on peut dire de la vue, ce que Moliere fait dire du foie à un de ses personnages: « les choses ont bien changé ».

Pour que l'ame voie, il n'est pas nécessaire que les images passent jusqu'au cerveau, il suffit que les objets s'y représentent, ou plutôt y soient aperçus:

il suffit que le dessein reste tracé sur cette tunique, jusqu'à ce qu'il soit effacé par un nouveau coloris. Tant que les peintures sont sur cette membrane, l'ame les voit sans autre intercession; lorsqu'elles n'y sont plus, elle s'en souvient. Voilà tout le mystère.

Remarquez, s'il vous plaît, que pour bien juger des objets, il ne faut en être, ni trop loin, ni trop près. Voulez-vous que les mêmes images peintes sur la rétine, le soient aussi dans le cerveau? Vous risquez d'éblouir l'ame par la force de la réverbération. Plus sensible qu'aucun thermometre, elle monteroit, s'agiteroit, et sortiroit de cette assiette tranquille qui fait son sang-froid. Il n'y auroit plus de philosophes: tous les hommes seroient enthousiastes, espece d'épileptiques faciles à connoître à l'écume qui leur vient à la bouche, à la moindre opinion hardie; toujours sûre de leur déplaire, dès qu'elle les contredit & blesse leur amour-propre.

Comme l'œil ne se voit point dans un miroir trop proche de lui, l'ame ne pourroit voir des images qui le toucheroient. C'est pourquoi le prudent médecin de Breslau a jugé à propos de reculer le foyer de la vision. C'est bien fait, grand docteur! L'ame est si distincte du corps, qu'on peut bien l'isoler & la détacher des pieces nécessaires à l'ouvrage de sa mission; outre qu'il est dangereux qu'un corps

puisse immédiatement l'affecter , de crainte qu'elle ne fit partie réelle du viscere dont elle n'est que partie idéale ou métaphysique.

Cela posé, l'ame, semblable à un chasseur à l'affût, du haut de son observatoire , n'attend que le débrouillement des humeurs de l'œil, pour appercevoir & saisir tout ce qui passe devant sa fenêtre. Elle a une lunette toute prête & dressée exprès , c'est le nerf optique. La fenêtre , ou plutôt la guérite, est à peine ouverte, que la longue vue a déjà servi ; & pourvu seulement que l'instrument soit bien conditionné , que le verre ne soit ni humide , ni opaque , l'ame pourra clairement voir tous les objets qui s'offriront à ses regards, sans que cet énorme paquet de moëlle, où sont ensevelies nos ames toutes vivantes, puisse l'en empêcher.

Si les figures pouvoient passer au cerveau par les yeux , elles y passeroient aussi par la porte du goût. Il y a si peu de différence , ou plutôt une si parfaite ressemblance entre les corps *supides* , & visibles , que nous ne serions point obligés de recourir à la chymie , pour connoître la forme des molécules , qui agissent sur les papilles nerveuses de la langue & du palais. Une réflexion aussi sensée enleve les suffrages , & m'a paru sans réplique. Courage , courage , docteur ; vous ouvrez-là une brillante carrière.

Portraits de la nature , recevez donc les même

ordres que les flots de la mer : vos limites sont marquées ; vous pénétrerez jusqu'à la rétine ; mais vous y resterez , y voltigeant sans cesse tour-à-tour , sans jamais aller plus loin ! Un Hercule moderne a fierement planté au fond de l'œil les colonnes inébranlables de son système , & ces colonnes sont votre *non plus ultra*.

Mais le moyen de ne pas admirer Tralles , surtout lorsqu'enchanté à juste titre des surprenantes merveilles dont le globe de l'œil contient un monde , il ne peut se refuser à son aspect à une sorte d'enthousiasme ! Disons avec lui : « oui , sans doute , » ce bel organe contient quelque chose de plus » de tout ce qu'on nomme corps & matière , quelque » chose de surnaturel & de divin ». On n'ose pas en faire le siège de l'ame , cela seroit trop nouveau ; mais peut-être n'aura-t-elle pas dédaigné de mettre la dernière main à ce merveilleux ouvrage. Il se peut du moins que , comme une salamandre qui se métamorphoseroit en sylphe , elle ait volontiers quitté le feu du cerveau , pour venir de temps en temps prendre le frais dans l'air de l'œil , où si elle n'a pas tout purifié , comme un autre Socrate , elle a du moins en sortant laissé des traces éternelles de la divinité dont elle fait portion. *Et vera incessu patuit deo.*

L'ouïe répond à la vision , & se fait de même. Le nerf acoustique , ou auditif , ayant pénétré dans

l'oreille, s'y dilate en une étoile ou membrane également fine, suivant en cela cette constante uniformité que la nature montre par-tout. Cette toile qui revêt & tapisse les canaux demi-circulaires, est le siege de l'ouïe, ainsi que la rétine est celui de la vue. Tel est le centre où vont aboutir tous les rayons sonores. L'air mis en mouvement par quelque cause que ce soit, communique un léger frémissement au tympan; celui-ci aux petits osselets de l'ouïe, qui mettent en branle l'air interne, lequel enfin frappe l'expansion infiniment molle & délicate dont j'ai parlé. Cette tunique a à peine foiblement tremblé, que l'ame a déjà entendu. C'est elle qui voit, qui entend dans l'oiseau comme dans le géometre & le métaphysicien. Il n'y a que les poissons, qui ne soient pas soumis au même mécanisme: ils entendent fort bien sans secours d'un organe pareil à celui des autres animaux. L'eau ébranlée par le son, porte par la communication du mouvement qui se propage d'ondes en ondes, porte, dis-je, la même sensation à leur *sensorium commune*, peut-être par le seul toucher. Comme les sourds ont leurs oreilles en quelque sorte dans leurs yeux, qui en semblent meilleurs, & les aveugles, leurs yeux dans leur tact, qui n'est cependant pas toujours aussi exquis chez les uns, que chez les autres; (car quelle différence que celui de Saunderson, au toucher de nos quinze-vingts!) la nature n'a pas



voulu sans doute priver les poissons de ce même dédommagement de l'organe de l'ouïe, quoique ce qui le remplace, ce qui précisément constitue leur ouïe, ne soit pas connu.

Le spectacle & la considération des corps animés nous offrent à chaque pas tant de prodiges, que la seule fabrique de l'ame pouvoit les expliquer.

I. Une aussi petite masse que celle du cerveau, fut-elle conçue étendue en une surface cent fois plus mince que la plus légère feuille d'or, ne peut être, selon Tralles; le rendez-vous de cette multitude innombrable d'images & de sons, que l'on veut y être propagée & mise en dépôt. C'est une galerie qui ne peut contenir tant de tableaux.

II. Quel seroit le langage des animaux, muets ou non, s'exprimant par des paroles, ou par des gestes! Quelle confusion! Quand je pense au seul catalogue des connoissances d'un homme, tel que Boerhaave, & au nombre des pages qu'il occupe dans Tralles, qui a pris la peine de le faire, j'aime à conclure avec lui que, comme tant de peintures ne peuvent former qu'un chaos ou un *amphigouri* d'images dans les meilleures têtes, tant de sons entrés dans le cerveau, n'en peuvent fortir que pêle-mêle, avec la confusion des langues de la tour de Babel, & comme en une espece de déroute.

Si l'ame n'eût eu la puissance de voir & d'entendre

au loin par elle-même , pour se rappeler ensuite les sons & les images au premier acte de sa volonté : si elle n'eût pris sur elle de juger des corps indépendamment des sens soumis à leur action , & sans aucun rapport de ces vils *commis* ; plus de clarté , plus de triage , plus de distinction d'idées : impossibilité de donner à l'une la préférence sur l'autre. Comment les contempler , les séparer , les rapprocher , les combiner ? Où sont , s'écrie merveilleusement notre docte commentateur , où sont les tiroirs & la commode assez vaste , pour mettre l'idée ou la représentation de chaque chose en un tel ordre , si bien en son lieu & sa vraie place , qu'elle soit facile à trouver ? Le cerveau , magasin , arsenal ou répertoire de toutes nos idées ! eh ! si ; si donc encore une fois ! Il ne manque plus que de définir ainsi la mémoire , pour donner dans tous les travers du matérialisme. Mais je veux que l'impression des objets externes passe jusqu'au cerveau , qu'on me dise donc quelle place un son , quelle place une image occupe dans ce viscere ; comment une simple machine peut s'accoutumer à distinguer les voix entr'elles , celles des animaux , de l'homme , de la femme , ( & par elles , leurs différens âges , ) & de cet amphibie sans barbe qui n'est ni homme ni femme , qui n'a de sexe que l'ombre du sien , & de talens que celui de chanter. Que tous nos savans *machinistes* nous disent par quelle mécanique

je ne fais quel ressort sentant qu'on met dans la substance, qui elle-même le compose, se souvient d'une voix qu'on n'a entendue qu'une seule fois, il y a vingt ans ! Enfin qu'on réponde à S. Augustin, (j'ai droit de l'exiger) lorsqu'il objecte avec Tralles & autres, plus solidement peut-être que ceux qui ont lu Locke & Condillac ne se l'imaginent :

« Par quel sens des idées toutes spirituelles, celle  
 » de la pensée, par exemple, & celle de l'être,  
 » seroient-elles entrées dans l'entendement ? Sont-  
 » elles lumineuses ou colorées, pour être entrées  
 » par la vue ? D'un son grave ou aigu, pour être  
 » entrées par l'ouïe ? D'une bonne ou mauvaise  
 » odeur, pour être entrées par l'odorat ? D'un  
 » bon ou d'un mauvais goût, pour être entrées  
 » par le goût ? Froides ou chaudes, pour être  
 » entrées par l'attouchement ? Que si on ne peut  
 » rien répondre qui ne soit déraisonnable, il  
 » faut avouer que toutes nos idées spirituelles  
 » ne tirent en aucune sorte leur origine des sens ;  
 » mais que notre ame a la faculté de les former  
 » de soi-même ».

Demandons moins : qu'on nous dise seulement quelle est la couleur ou l'image d'un son ? quelle est cette peinture, qui de la rétine, se propage au cerveau ; quelle est enfin cette trace des esprits animaux, par laquelle tout s'explique si commodément ? Et si on ne peut satisfaire une juste cu-

riofité, nous ferons en droit d'admettre un être dans le corps, distinct essentiellement du corps; être qui du moins donne des raisons *spirituelles* de tous les phénomènes du regne pensant.

Chimeres donc à jamais répudiées, à jamais reléguées chez les philosophes non chrétiens, toutes ces traces, ces vestiges, ces impressions des corps dans le cerveau! Car comme tout ce que j'ai dit des sens nobles s'applique très-bien aux *roturiers*, parmi lesquels rien de si ignoble, rien de si bourgeois, ce me semble, que le tact; il s'ensuit que l'odorat, à plus forte raison, n'aura pas plus de privilege que l'ouïe & la vue. Ainsi l'impression des odeurs aura ordre de ne point pénétrer au-delà de ce nerf des narines, tenu frais par la fine membrane de Schneider, qui le couvre, pour le mettre à l'abri des injures de l'air, & l'empêcher de se racornir. En effet, l'ame, qui entend sans oreilles, tandis que le corps n'entend point avec deux, n'a pas besoin de nez, pour sentir de loin ces corpuscules volatils, qui se font un jeu de la rappeler de la foiblesse à la force, & de la mort à la vie.

Mais où s'arrêtent ces *effluvia* de Boyle? Quel nouveau Tralles marquera leurs limites? Qui nous dira jusqu'où s'exhale l'évaporation des corps odoriférans? Qui osera décider, si la *quintessence* des anciens, ou l'*esprit recteur* des modernés s'arrête à la première, ou a la force de monter jusqu'à la

*seconde région* du cerveau, semblable à ces rayons qui s'éteignent en entrant par la cornée, avant que d'avoir passé à *la chambre postérieure de l'œil*; à moins cependant que le plus fin tabac d'Espagne, qui ne peut se faire jour au travers des petits trous de l'os ethmoïde exactement remplis par les filamens du nerf olfactif, ne résolut ce grand problème ?

Que d'embarras ! que d'incertitude par-tout ! Qui fixera encore le point où s'arrête la progression du mouvement imprimé par le toucher ? Qui dira jusqu'où le tact fait monter les esprits animaux dans le thermometre des nerfs ? Se dépouilleroient-ils de leur sensation ? Perdroient-ils la nouvelle modification qu'ils ont reçue, avant que de percer le crâne, comme les arteres vertébrales & carotides quittent une partie de leur tunique musculeuse, ceux-là, pour faire honneur à l'ame, qui du bout du doigt peut juger des corps, comme on le voit dans les aveugles ; celles-ci, pour ne pas troubler la raison par une élasticité insupportable, qui nous eût peut-être tous rendus fous ?

Cela accordé au docteur Tralles, c'est sans fondement qu'on s'est imaginé que les sensations se portoient jusqu'au cerveau, où elles ne faisoient que passer, plus vite que l'éclair, au travers du crible des organes des sens ; & même que le principe sensitif, où l'ame ne recevoit aucune

ensation, si elle ne pénétrait jusqu'au cerveau, qui est prouvé, par tant d'expériences & d'observations incontestables, être le siege de cette divine substance.

Ne dissimulons cependant rien ; il est des hypothèses favorables à la propagation ultérieure des sens des images, en un mot des sensations. Je vais les les exposer.

Les objets sont représentés au fond de l'œil sur la rétine ; cette membrane est l'expansion du nerf optique ; ce nerf part de la moëlle du cerveau ; il est composé de fibres circulairement arrangées, qui forment une cavité imperceptible, dans laquelle coulent des esprits animaux, aussi invisibles que cette cavité. Or on conçoit aisément, dans ce tube nerveux, auant de petites fibres qu'il y a de points dans l'image de l'objet, de sorte que chacune étant ébranlée par l'action des rayons qui forment cette image, semble pouvoir porter au cerveau, qui doit le rendre à l'ame, un ébranlement toujours diminutivement proportionnel, à mesure qu'il se propage, au point coloré ou à l'impression qu'elle a reçue.

Tel est le premier système, qui n'est peut-être *solide*, que du nom des parties qu'on met en jeu, pour expliquer ce phénomène.

Voici le second. Ce n'est plus l'ondulation des fibres nerveuses, qui produit les sensations dans

le cerveau ; c'est le reflux des esprits , comme effarouchés. Globuleux , ils roulent en tous sens avec facilité ; ils peuvent reculer & avancer ; tous à la file , dans une seule fibrille , comme les carrosses du cours dans une allée , ( je ne trouve point de comparaison plus sensible ) les premiers sont à peine mis en branle , qu'ils rétrogradent , pressent les seconds , ceux-ci les troisiemes ; & ainsi toujours de suite , comme à la mer retirante , dont ils sont la très-subtile image , jusqu'à ce qu'enfin toutes les files ou séries d'esprits parviennent à cette partie du cerveau , que personne n'a jamais vue , si ce n'est feu M. de la Peyronie ; ou qu'on a vue , sans la connoître , & que les médecins nomment *sensorium commune* ; lequel *sensorium* a été placé presque dans les parties du cerveau , mais principalement ( depuis qu'il a été détrôné de la glande pinéale ) dans le corps calleux , & dans ce point où l'on a faussement conjecturé que se rassembloient tous les nerfs.

A présent sera-ce le choc du liquide , si étonnamment mobile & délié , qui produira la sensation proprement dite ? Sera - ce le retour des esprits refoulés , comme le Jourdain , contre leur origine ? Ou sera-ce le mouvement continué le long de la corde optique solide ?

A dieu ne plaise que nous admettions aucun de ces systèmes ! Nous marchons avec trop de zele

sur les pas du *Pluche* de la faculté de Breslau. *Quelle idée aurions-nous de notre ame*, si les sensations qui la déterminent, dépendoient d'un changement proportionnel à ce point presque mathématique dont j'ai parlé; dépendoient d'une vision à l'infini de la matiere sensitive, laquelle n'est elle-même que le mouvement imprimé au nerf, mouvement que certains, à cause de sa subtilité, ont cru lui-même immatériel? La belle sensation, qui seroit produite par un seul point coloré, sonore, &c. dont l'effet se partageroit à toute une immense suite de globules nerveux! La belle ame, qui ne sentiroit & ne penseroit, qu'en conséquence d'une impression qui iroit toujours s'affoiblissant, pour mourir enfin à sa dernière retraite! La nature peut bien reconnoître une si grande simplicité; mais ce qui lui fait honneur, n'en fait point à un être incompréhensible, qui est autant au-dessus d'elle, que le ciel l'est de la terre. *Longo jam proximus intervallo.*

Je ne veux point fermer les yeux sur tout ce qu'on allegue, ou peut alléguer, en faveur de l'une ou de l'autre hypothese. Je conviens que le fardeau d'une image si infiniment divisée, ne seroit pas plus difficile à porter d'un côté, qu'à recevoir de l'autre, soit dans la supposition du reflux des esprits, soit dans celle de la marche du mouvement, ou de la propagation du changement des organes



sensitifs. Je fais qu'il y a une parfaite analogie , qu'on n'a point encore assez fait valoir , entre la rétine & le cerveau ; que ces deux substances nous offrent le même spectacle ; même blancheur , même mollesse , même délicatesse par-tout , tant vasculaire que nerveuse. La branche ressemble au tronc , & le pavillon , ou l'anti-chambre , à l'appartement du maître. J'ajouterai une chose qui ne s'est présentée à aucun auteur que je sache ; c'est que la parfaite homogénéité , ou similitude que je viens de remarquer , ne paroît pas être la raison probable pour laquelle la vision se fait toujours sur la rétine , excepté chez ceux qui , pour mieux voir , ont apparemment cru qu'il étoit à propos de couvrir d'un voile noir le verre de la lanterne magique , je veux dire , d'absorber les rayons dans la noirceur de la choroïde.

Que vous dirai-je de plus ? que le nerf optique ne paroît s'insinuer dans l'orbite , & percer l'œil , que pour y venir chercher l'impression des corps , au-devant desquels ce tube nerveux paroît s'avancer ; qu'il ne semble embrasser les humeurs de l'œil ainsi nommées , quoiqu'improprement ou assez mal , que pour réunir plus de rayons rassemblés dans la vaste & mince étendue de sa surface déployée ; pour ne rien laisser échapper , ne rien perdre , & tout mieux sentir par sa finesse exquisite. Quoi encore ? Que les maladies du nerf optique arrêtent  
en

en chemin la matiere, ou le mouvement qui alloit faire sentir le cerveau, & l'ame dans ce viscere, comme la pression arrête ou étouffe le son, au lieu même où elle se fait, d'autant plus qu'elle est plus forte.

Mais voyez, je vous prie, combien dangereuses sont les conséquences de telles hypotheses ! Elles ne vont rien moins qu'à prouver, 1<sup>o</sup>. que les impressions des corps vont, malgré Tralles, frapper le cerveau dans la santé, puisqu'il n'y a que les maladies, ou les obstacles qu'elles font intervenir au commerce interrompu des deux substances, qui puissent s'opposer à cette propagation. 2<sup>o</sup>. Les mêmes conclusions, si elles n'étoient pas *forcées*, sembleroient donner gain de cause au *pitoyable* auteur de *l'homme machine*, en faisant du cerveau une espece de nape blanche, tendue exprès au dedans du crâne pour recevoir l'image des objets, du fond de l'œil, comme la serviette appliquée au mur la reçoit, du fond de la lanterne magique. Or cela ne crie-t-il pas vengeance, de rappeler aussi hardiment le système d'Epicure dans un temps aussi éclairé par la religion que le nôtre ? système, qui dans celui de Cicéron, brillant philosophe, étoit déjà fort décrié & tourné en ridicule.

Ce n'est pas tout ; bien d'autres calamités coulent de la même source empoisonnée. Le *sensorium* est dans le cerveau, & l'ame dans ce *sensorium*,

non comme ces boîtes de Nuremberg, mais comme un timbre dans une montre. Ce timbre ne sonne pas toujours; il est seulement toujours prêt à sonner, à *interroger l'heure* au premier coup de marteau, comme parle le triomphant rival de Lucrece, dans un poëme moderne qu'on ne peut comparer à l'ancien. Mais qui donne ce coup ? Faut-il le répéter ? Le choc des fluides rétrogradans, ou des solides, qui ne peuvent être ébranlés, sans ébranler l'ame, laquelle est, pour ainsi dire, à l'extrémité du bâton, où, comme on fait, la force du mouvement portée de fibres en fibres, se fait principalement sentir. Quelle hypothese plus malheureuse & plus impie !

Loin d'ici tous ces agens corporels & grossiers, qui déshonorent les ames animales par des comparaisons mécaniques & triviales, bien dignes des vils ouvriers qui les font. Qui voit, qui entend, qui sent par soi-même & de loin, n'a que faire qu'on ait la complaisance d'aller au-devant d'elle, pour obvier à une foiblesse de myope, qui ne peut avoir une vue aussi forte que celle de notre ame. Loin d'ici, encore une fois, toute doctrine qui fait du cerveau une table originairement rase & polie, sur laquelle rien ne viendrait se dessiner, sans cette ouverture des sens où passe toute la nature ; mais qui ainsi vitrée, pour être magnifiquement ornée, & former un jour la plus belle galerie de tableaux, n'attend que les couleurs de

la nature & le ciseau de l'éducation. Une telle doctrine en effet, comme tout ce qui conduit au matérialisme, devrait être despotiquement bannie, ou plutôt punie.

Mais que j'aime la contradiction, ou du moins l'irrésolution dans laquelle, dirai-je le disciple, ou le rival de Boerhaave, & après lui l'admirateur de Haller, fait tomber ce grand homme, lorsqu'au lieu de lui faire simplement exposer les systèmes, comme il a vraisemblablement fait dans tous les temps, on lui fait expliquer en vacillant la révision, tantôt par une hypothèse, & tantôt par une autre ! Ce qui fait bien voir, dit-on, quel labyrinthe sans issue est la vision, puisqu'un tel homme ne fait quel parti prendre & enseigner. *O commentatores, doctum pecus ! Savantes mâchoires !*

Quoi de plus propre à dégoûter des systèmes ! Et que Tralles montre de jugement, en rejetant ceux mêmes qui semblent nous forcer d'en choisir un d'entr'eux !

Concluons donc, avec ce judicieux auteur, que le cerveau a beau attendre & paroître fait exprès, pour recevoir une nouvelle modification, avec celles des organes qui la lui transmettent, il ne lui vient pas le moindre lambeau d'image ; pas le moindre rayon sonore ; pas la moindre réflexion de lumière. Le jour est dans l'œil & la nuit dans la

tête. En conséquence de ce jour-là, l'ame voit cependant. O prodige ! O mystère ! C'est tout ce qu'on fait. Newton, le grand Newton, qui semble avoir passé les bornes de l'esprit humain, monté, l'optique à la main, sur les épaules quarrées de tous ces animaux qu'on appelle anatomistes, n'en favoit pas davantage. Au fait de la chose, il ignoroit le *quomodo*. Et celui qui a été tout ensemble l'architecte & le réformateur d'un art, dont les manœuvres que je viens de dénommer lui ont fourni, n'en déplaît à Tralles, presque tous les matériaux, portant cependant devant soi le flambeau d'une toute autre théorie que l'immortel Anglois n'en a pas vu plus loin. « A l'occasion de la peinture des objets sur la rétine, » disoit-il, l'ame voit. Je ne fais rien de plus » ( si ce n'est des systêmes ) sur tous les sens, » dont je me fais gloire d'ignorer l'action ultérieure & immédiate ».

Si telle est la pénétration de l'esprit humain dans ceux qui l'ont portée plus loin, ô que l'homme a bien sujet de s'enorgueillir !

Enfin peu m'importent tous les systêmes ; il est facile de se consoler d'une ignorance que les seuls ignorans n'avouent point. Je plaide pour l'ame de mes freres ; & pourvu que ce soit elle qui voie, & non le corps, c'est tout ce que je demande ; car ce qui se dit d'un sens, est aussi applicable à tous les

autres, que ce qui se dit des animaux, l'est mutuellement à l'homme. Or Aristote m'accorde cette grande vérité, lui qui n'est pas accusé de favoriser le spiritualisme. Tant mieux ! Plus de dispute ; j'ai trouvé le point fixe, d'où je vais partir pour dépouiller des organes injustement élevés sur les débris du principe qui les anime, & détrôner pour jamais le tyran usurpateur de l'empire de l'ame ; c'est la *matiere*, à laquelle il est temps de faire succéder *l'esprit*.

Tout le domaine de notre vaste entendement vient d'être réduit à un seul principe par un jeune philosophe que je mets autant au-dessus de Locke, que celui-ci au-dessus de Descartes, de Mallebranche, de Leibnitz, de Wolf, &c. Ce principe s'appelle perception, & il naît de la sensation qui se fait dans le cerveau.

C'est une chose assez singulière, qu'après avoir nié la propagation de l'impression des sens jusqu'au cerveau, j'admets cependant ce qui la suppose ; mais Tralles vous l'avouera ; nous autres auteurs ; gens distraits, nous perdons de vue nos principes : nous accordons ce que nous avons nié, nous nions ce que nous avons accordé ; & comme les astronomes ne s'étonnent pas d'une erreur de quelques milliers de lieues dans leurs calculs de la distance des planetes, suivant M. de Fontenelle, une dou-

zaine de contradictions nous semble, une bagatelle, tant l'art est difficile !

Au fond ne vaut-il pas mieux rendre enfin justice à la vérité, que de s'opiniâtrer, comme un sot, contr'elle ? Oui, le changement que l'action des corps externes occasionne dans les nerfs des organes sensitifs, est porté par ces tuyaux au cerveau, qui éprouve, en conséquence du nouveau mouvement qu'il reçoit, une modification nouvelle ; & par elle, une nouvelle façon de sentir, à laquelle on a donné le nom de *sensation*. Ce que portent les nerfs ébranlés, n'en est que la matière, ou la cause matérielle. Otez cette sensation, comme dans tous les cas, où ce qui alloit la produire, est arrêté en chemin, comme par d'insurmontables *ganglions* ; vous n'aurez point de perception, l'âme n'apercevra pas plus, que ne sentira le cerveau.

Ainsi en faisant l'exposition de cette nouvelle doctrine, demandons grace pour tant de paroles perdues : à condition cependant qu'il nous sera permis de ne pas dire des choses à l'avenir. Car qui en dit ? Dans cette idée nous suivrons le célèbre commentateur de Leibnitz.

Les sensations forment ce que Wolf appelle les *idées matérielles* ; les perceptions forment les *idées sensitives*. Les idées matérielles font naître les idées

fenfitives, & réciproquement celles-ci donnent lieu à la génération de celles-là.

Tel fentiment, telle perception, répond donc toujours à telle fenfation, & telle fenfation à tel fentiment; de forte que la même difpofition physique du cerveau produit toujours les mêmes idées, ou la même difpofition métaphyfique dans l'ame. Vous croirez peut-être que cette perpétuelle coexiftence & identité entre ces deux fabriques d'idées corporelles & incorporelles, eft un vrai matérialifme ? Point du tout. Wolf vous affurera que cela n'empêche pas leur diftinction effentielle; que les premières font enfans de la chair & du fang; tandis que les fécondes, plus sublimes, s'élevent à l'être auquel elles appartiennent, l'esprit pur. D'où il s'enfuit que les unes ne font que des caufes accidentelles ou occafionnelles, mais nullement effentielles ou abfolues des autres.

Mais pour former ces idées matérielles, Wolf a dû admettre cette propagation jufqu'au cerveau, des impreffions produites par les corps externes fur les organes fenfitifs; auffi ne s'y eft-il pas refusé. Il confent que les nerfs foient ébranlés jufqu'à leur origine; & c'eft la nouvelle modification produite par cet ébranlement, qu'il a jugé à propos d'appeller *idées matérielles*, mais il ne veut pas qu'elles demeurent plus long-temps tracées dans le vilcère de l'ame, que Tralles ne veut les images des



objets représentés sur la rétine. Il veut encore que les idées sensitives aient le même sort, qu'elles s'éclipsent, quand l'attention cesse d'être appliquée à ces perceptions; que l'ame les perde de vue, & ne puisse enfin se les rappeler que par la mémoire, par l'imagination, ou par une cause ou disposition interne corporelle, tout-à-fait semblable à celle qui avoit originairement occasionné ces perceptions. Voici comment cela peut mieux, dit-on, se concevoir. Quoique ces deux genres si différens d'idées ne soient point *actu*, ni dans le cerveau, ni dans l'ame, elles sont cependant *potentiellement*, comme parle notre docteur, dans ces deux substances; de maniere que, *positis ponendis*, elles pourront s'exciter & s'engendrer tour-à-tour. Telle cause externe, je le suppose, aura fait naître telle sensation; telle cause interne corporelle aura ensuite la même vertu: mais la même idée matérielle, comme on l'a dit, réveille toujours le même sentiment de l'ame, qu'elle a une fois produit, comme ce sentiment donne lieu à la sensation dont il est émané. Ce qui est toujours vrai, soit que l'idée sensitive naisse de l'idée matérielle, ou des causes incorporelles dont j'ai fait mention.

Tel est ce flux & reflux continuel de mouvemens, de sensations & de pensées, qui se répondent si parfaitement, qu'un géometre ne manqueroit pas de dire qu'il est clair que l'ame est au corps, ce

que le corps est à l'ame, & réciproquement, dans la plus grande exactitude. Mais les idées raisonnables, spirituelles, réfléchies, sont sans doute aussi intimément liées aux sensitives, que celles-ci le sont aux matérielles. On observe par-tout la même chaîne & les mêmes dépendances. Le cerveau reçoit-il une nouvelle impression ? Nouvelle idée dans l'ame. Celle-ci s'affecte-t-elle d'une nouvelle idée ? Non-seulement il en résulte les mêmes mouvemens & les mêmes sensations dans le corps : mais si cette affection est profonde, l'attention s'en mêle ; c'est elle qui la considère, l'examine, la retourne. Alors elle prend le nom de réflexion, faculté de l'ame qui sert à combiner un sentiment & tous ses rapports, avec une infinité d'autres qui se représentent par les causes spirituelles, ou corporelles, dont on a parlé. C'est ainsi que l'ame n'a qu'à se replier en quelque sorte sur elle-même pour exercer ses plus brillantes facultés, les étendre, montrer du génie, de la force, de la sagacité ; semblable à un rayon qui ne se réfléchit point, sans devenir plus actif ; ou, si l'on veut, à une draperie qu'un heureux pli du peintre ou du graveur embellit.

Laissons l'hypothèse des perceptions Wolfiennes, déjà donnée dans tant d'ouvrages, & particulièrement en peu de mots dans *l'histoire naturelle de l'ame*. Quelque plaisante qu'elle soit, il sera encore plus agréable, de contempler le merveilleux concert

du corps & de l'ame dans la mutuelle génération de leurs goûts & de leurs idées ; & c'est un apologue original , de je ne fais quel auteur badin , qui va nous donner ce petit divertissement philosophique. Le cerveau parle le premier , & l'ame répond.

D. » Comment trouvez-vous le sucre ?

R. » Comme vous , doux.

D. » Le jus de citron ?

R. » Acide.

D. » L'esprit de vitriol ?

R. » Beaucoup plus acide.

D. » Le quinquina ?

R. » Amer.

D. » Le sel marin , &c.

R. » Sottes questions ! Comme vous , encore une  
 » fois , & toujours comme vous. Depuis que  
 » j'ai perdu les *idées innées* , & les belles pré-  
 » rogatives dont Descartes & Staal m'avoient  
 » si généreusement gratifiée , êtes-vous à favoit  
 » que je ne reçois rien que de vous , & que  
 » vous ne recevez rien que de moi ; que je ne  
 » me gouverne que par vos volontés , comme  
 » vous ne vous réglez que sur les miennes.  
 » Ainsi donc point de dispute & grand silence ,  
 » nous sommes faits pour être toujours d'accord.  
 » Les préjugés seuls pouvoient mettre le di-  
 » vorce , où sont naturellement la complai-  
 » sance & les mêmes penchans ».

Rien de plus juste, rien de plus sensé, rien de plus conforme au vrai, que ces réponses de l'ame. Il étoit difficile de mieux *peindre*, quoiqu'en riant, le commerce intime des deux substances, & la génération réciproque des idées de l'ame par celles du corps : *Ridendo dicere verum, quid vetat?* En effet chacun n'a qu'à rentrer en soi, pour sentir que l'ame n'est pas plus contredite par le cerveau, tout grossier qu'il paroît, que lui-même ne l'est par l'ame, beaucoup plus polie. Mêmes sensations, toutes choses égales, mêmes goûts des deux parts, mêmes opinions, même façon de sentir & de penser. Si l'ame en change avec le corps, le corps en change avec l'ame. Enfin l'imitation est si parfaite, qu'on peut dire que c'est une vraie fingerie, ou vraie comédie qui se joue dans le cerveau, soit qu'on rêve, soit qu'on veille, sans qu'on puisse décider lequel du corps & de l'ame a été le premier acteur, ou, si l'on veut, le premier finge, parce qu'on ne fait lequel des deux a commencé le premier. Et c'est apparemment ce qui aura jeté dans le matérialisme, tous ces petits philosophes qui ne jugent que sur l'écorce des choses.

N'outrons rien ; quelqu'unis & intimement liés que soient entr'eux l'ame & le cerveau, leur bonne intelligence ne dure pas toujours. C'est comme en mariage, le ménage va mal quand les cœurs sont mal assortis. Deux chiens pris ensemble, ne

tirent pas plus chacun de son côté, qu'une pauvre ame timorée par le scrupule, & des nerfs, qui, si on les laissoit faire, imaginent qu'ils auroient bien du plaisir à le braver. De là, de cette source empoisonnée, toutes ces contrariétés qui ont fait imaginer plusieurs ames aux philosophes embarrassés de deviner l'énigme de l'homme; de-là ces peines & ces combats, si flatteurs pour la raison & pour la vertu, quand elles peuvent par hasard faire pencher la balance de leur côté, & remporter la victoire.

Plus l'éducation est contraire à la nature, plus il en résulte dans le courant de la vie d'incompatibilité entre les deux substances. La vaincre, cette contrariété, c'est le triomphe de l'homme, qui seul a ce pouvoir, comme je le dirai plus au long, lorsque j'aurai occasion de faire sentir combien l'homme, tout animal qu'il est, est cependant au-dessus de tous les animaux. Je ne négligerai pas de dire en passant qu'il y a eu des philosophes, qui ont singulièrement expliqué cette bizarre contradiction de l'homme avec lui-même; c'est par la méprise des ames, qui se trompant de porte, entrent dans les corps qui ne leur conviennent pas, & laissent là ceux qui leur étoient destinés. Ce sont ces étourdies, dit-on, qui font les gens distraits, ceux qui prennent la femme d'autrui pour la leur, ceux qui siflent, chantent, dansent, ou tournent le dos, au moment même qu'on répond aux ques-

tions qu'ils viennent de faire. Si cela étoit, l'ame d'un poëte pourroit bien ne pas s'accommoder de ces méprifes ; elle ne se trouveroit pas à l'aise, ni tranquille, dans un sang bouillant & courageux. Toujours inquiète & en proie aux plus grandes anxiétés, elle n'auroit d'autre ressource que celle des plantes transplantées ; car alors dégénérer, c'est acquérir. Mais le sang auroit-il tant d'influence sur l'ame ? il n'y a qu'un médecin qui puisse soutenir ce paradoxe. *Tres medici, duo athei.* Wolf n'a pas été la dupe de leur matérialisme le mieux masqué.

Mettons un vernis sérieux sur ce badinage ; & puisque nous en sommes à l'entrée de l'ame dans les corps animés, & que cela nous conduit naturellement au mystère de l'union des substances, faisons ici quelques questions à ce sujet avec toute la modestie qui nous convient.

L'ame seroit-elle attirée dans les corps des animaux du sein de la divinité, dont Platon, enchanté de la beauté de la sienne, a voulu qu'elle fit portion ? Y seroit-elle attirée, comme une planète l'est par une autre planète ? Seroit-ce par sa propre impulsion, plutôt que par attraction ? Seroit-ce par un mouvement machinal, qu'elle seroit portée vers nous, ou par ce mouvement de pitié, de compassion ou d'humanité, qui nous engage à

montrer le chemin à un malheureux qui s'égaré ? Auroit-elle descendu du ciel sur la terre, pour nous éclairer dans les ténèbres & les préjugés de la vie ? Hélas ! pour un préjugé , dont elle secoue le joug , elle reçoit les entraves de cent. N'auroit-elle pas plus de goût , plus de sympathie à s'unir à telle machine , qu'à telle autre, afin de compenser des ressorts d'une trop grande vivacité, par le phlegme de la raison & du bon sens ; & réciproquement la lenteur des roues du corps , par son action & par son feu ? La sympathie que nous éprouvons tous les jours dans les cercles , & auprès des tapis verts , rend cette conjecture plausible.

Mais tout ceci ne touche point encore le but que je me suis proposé. Par quelle sorte d'emboîtement , d'articulation , de charnière , de contact enfin , l'ame seroit-elle agencée avec le cerveau ? Surnageroit-elle sur la superficie , comme l'huile sur l'eau ; beaucoup plus active sur le corps , quoique moins nubile à ses particules les plus mobiles & les plus déliées ? Cette union vous paroît étrange ! Mais le plus précieux des métaux , l'or ne s'amalgame-t-il pas sans peine avec un vil sémi-métal ? Ainsi le pur esprit qui nous anime se fondroit avec quelque point cortical ou médullaire du cerveau. Ainsi le *mercure* de nos ames , pour emprunter cette autre comparaison de la chymie , s'amalga-

meroit ici avec le fer de nos organes, sans qu'aucunes *crudités* pussent l'en empêcher.

Mais non, questions frivoles & puériles, toutes celles qu'on peut faire à ce sujet ! Songeons que ce qui est corps, se lie étroitement à ce qui ne l'est pas; ce qu'on conçoit, à ce dont on n'a aucune ombre d'idée; ce qui n'a point de parties, à ce qui en a; ce qui ne peut être ni vu, ni touché, ni soumis en aucune manière à nos sens, à ce qu'il y a de plus sensible, de plus grossier, de plus palpable. Songeons que le visible se joint à l'invisible, le matériel au spirituel, l'indivisible au divisible à l'infini. Comment une aussi foible intelligence que la nôtre, pourroit-elle comprendre l'ouvrage d'un dieu, qui pour se jouer de fieres marionnettes, a voulu par sa toute-puissance unir deux choses aussi contraires que le feu & l'eau, & ferrer d'étroits liens ce qui n'offre aucune prise l'un à l'autre ? Hélas ! comme dit plaisamment Voltaire, « nous ignorons comment on fait des » enfans, & nous voulons savoir comment on » fait des idées. » L'union de la cause est aussi incompréhensible, que la génération de ses effets.

Mais que dis-je ! Pardon, Leibnitiens; vous avez appris à l'Europe étonnée que ce n'est que métaphysiquement que sont liées les deux substances qui composent l'homme, & que, quoique l'ame n'habitât point dans le corps, elle n'en exerçoit



pas moins sur lui un empire harmonique & corrélatif. Ainsi voilà un grand mystère dévoilé ! Quelle sagacité d'avoir senti les inconvéniens de placer l'ame dans un lieu où il n'y a que du mouvement, & où elle ne pouvoit agir que par ce mouvement mécanique !

Quoiqu'il en soit, comme c'est par la volonté que l'ame agit, & que c'est elle qui fait sa gloire & son triomphe, nous allons un peu moins légèrement que nous n'avons fait, exposer sa force & son despotisme sur le corps.

Non-seulement il est certain ( & personne n'en peut disconvenir, sans avoir perdu le bon sens, ) que le corps est soumis à la volonté dans les animaux, mais on voit qu'elle se fait obéir plus vite que l'éclair ne parcourt, tant elle semble tenir en souveraine les rênes des organes qui lui sont subordonnés. Figurez-vous la volonté, pour en avoir une belle image, lançant du haut de la glande pinéale, ou d'ailleurs, ( puisqu'elle en est déchuë, malgré l'autorité de Descartes ) lançant, dis-je, ses esprits, comme Jupiter lance sa foudre du haut des nues. Voilà ses ministres : la volonté dit, les esprits volent, & les muscles obéissent. Or voici comment tout cela se fait.

La moëlle épiniere n'est que la moëlle alongée plus rassemblée, plus compacte ; on peut dire que c'est le cerveau même qui descend, s'accommode,

&

& se moule au canal des vertebres ; combien de nerfs partent de la substance médullaire de ce canal ! Et que sont-ils eux-mêmes ? Une prolongation en forme de petits cordons, de cette moëlle de l'épine : de cordons creux, dans la cavité desquels se fait une vraie circulation des esprits animaux, comme de sang dans les vaisseaux sanguins, & de lymphe dans les vaisseaux lymphatiques, quoique les yeux armés des plus excellens microscopes n'aient jamais pu voir, ni toute l'industrie anatomique découvrir, ni ce subtil fluide, ni le dedans des tuyaux qu'il parcourt avec la vivacité de la lumiere. Ces esprits qu'on admet, quoiqu'invisibles, tandis que tant de *libertins* ne croient point à l'ame, parce qu'elle ne tombe pas sous les sens : ces esprits, dis-je, sont originairement une production du plus pur sang de l'animal, de celui qui lui monte au cerveau, tandis qu'il est nécessaire que le plus épais descende ; c'est ce sang vif & mobile qui les donne à filtrer ; ils passent de la substance corticale dans la médullaire, ensuite dans la moëlle allongée, dans celle de l'épine, & enfin dans les nerfs qui en partent, pour aller, invisiblement gros d'esprits, porter avec eux le sentiment & la vie dans toutes les parties du corps.

Arrivés aux muscles, ces nerfs s'insinuent dans leur masse, s'y distribuent par-tout, & s'y rami-

fient, jusqu'à s'y perdre enfin. On ne peut plus les suivre, ils se dérobent aux meilleures loupes, aux plus subtiles injections; il n'y a point d'art connu pour les débrouiller & les découvrir; on ne fait, & vraisemblablement on ignorera toujours ce qu'ils deviennent. Mais comme tout ce qui prend vie dans les animaux sent la moindre piquure, il est probable que ces organes du mouvement & du sentiment, ou se changent en fibres grêles musculuses, ( qui alors seroient conséquemment une vraie prolongation des nerfs, comme les poils, ) ou pénètrent tellement ces fibres, & s'entrelacent si bien avec elles, qu'il n'est pas possible de trouver un seul point dans un muscle, dont le sentiment ne manifeste pas la présence ou le mélange du nerf; & c'est aussi à-peu-près ce que pensent les anatomistes les plus sceptiques. Je n'en connois point qui le soient plus que le célèbre auteur de ces planches immortelles, qui ont rejeté dans l'oubli celles-là même qu'il en avoit si sagement tirées.

Telle est la force qui contracte les muscles, & le chemin que la volonté, & souvent à la vérité la machine même, lui fait faire. On juge aisément que ce chemin étant libre & ouvert depuis le commencement jusqu'à la fin, on juge, dis-je, que le suc nerveux peut sans nul délai, & même sans aucun intervalle de temps sensible, se rendre,

dès que l'ame commande, aux parties qu'on veut remuer.

Cette force, comme on voit, ne peut être soupçonnée d'être inhérente au corps des muscles; elle leur est tout-à-fait étrangère, & n'a rien de commun avec celle qui leur est propre; mais l'une sert à exciter l'autre, il ne lui faut qu'un instant pour aller à elle, & voler à son secours.

Telle est la facilité que les deux puissances du corps ont de se joindre & de se réunir, pour faire, suivant le langage de l'école, un *agrégat* de forces composées de celle qui est infiniment mobile, & de celle qui est absolument immobile par rapport aux parties où elle réside.

Rien n'étoit plus nécessaire que cette prompte réunion, pour favoriser ce grand agent des corps animés, cet archée, (*archæus faber*) à qui le sentiment doit son existence, comme au sentiment la pensée, je veux dire le mouvement. Certainement l'une sans l'autre n'eût pu produire tant d'effet, sur-tout celle du *parenchyme*, qui est la plus foible. Effectivement, qu'est-ce que la contraction spontanée, sans les secours vitaux? Et ceux-ci à leur tour remueroient-ils si puissamment de telles machines, s'ils ne les trouvoient toujours prêtes à être mises en branle par cette force motrice, par ce ressort inné, si universellement répandu par-tout, qu'il est difficile de dire où il n'est pas, & même



où il ne se manifeste pas par des effets sensibles ; même après la mort , même en des parties détachées du corps , & coupées par morceaux. Le feu qui fait durer plus long-temps la contraction du cœur de la grenouille , mis sur une assiette chauffée , feroit-il le principe moteur dont nous parlons ? L'électricité ne rendroit-elle point plausible cette nouvelle conjecture ?

Quoiqu'il en soit , pour revenir aux esprits animaux , ce fluide imperceptible qui semble émaner de la volonté , comme de la source , pour être transmis par tant de ruisseaux aux organes du mouvement , est prouvé par la nécessité de l'intégrité des nerfs pour l'usage ou l'exécution des mouvemens volontaires ; car si les autres canaux , j'entends ceux qui se rendent aux muscles qu'on veut faire agir , sont liés , coupés , ou bouchés , l'ame desire & commande vainement ; ces parties sont immobiles , jusqu'à ce que ces tuyaux & leurs sucsoient remis en liberté : mais alors le mouvement , ou le sentiment , ou l'un ou l'autre , renaissent sur le champ dans la partie qui en étoit privée.

Puisqu'il est vraisemblable que chaque dernier filet nerveux s'abouche avec chacune des premières fibres musculées , dans lesquelles peut-être chaque filet dégénère , on pourroit conclure que les esprits animaux , passant de cette extrémité du nerf qui les porte , dans toutes les fibres du muscle , sont

eux-mêmes cette force générale de la vie, dont je parle, & qu'en se joignant à celle de chaque partie solide, elle en augmente, comme je l'ai dit, les ressorts : ressorts d'autant plus foibles, que la vie est moins forte, puisqu'ils diminuent & semblent se retirer avec elle.

Vous seriez curieux de savoir par quelle mécanique un fluide aussi fin, aussi délié, peut venir à bout de rapprocher les élémens des fibres, de gonfler de si gros muscles, & de contraster vigoureusement de si puissans corps. J'avoue que mon ame se perd, où mes yeux ne voyent goutte ; mais vous avez Bernouilli, Bellini, tant d'autres, & sur-tout Borelli, qui vous diront, si vous aimez les romans philosophiques, ce qu'ils ont ingénieusement révé a ce sujet.

Pour moi je me contenterai d'observer que la cause physique de la contraction des muscles n'est d'elle-même que le premier effet d'une cause métaphysique, qui est la volonté. Le moyen de faire au cerveau l'honneur de le regarder comme le premier moteur des esprits ! C'est l'élever sur les débris de l'ame, & lui faire usurper ses droits. Il y a long-temps que le cœur de *Baglivi* ne bat plus, si ce n'est dans sa tête. Il faudroit que la dure mere fût capable de bien autre chose que de coups de piston. Il n'y a pas jusqu'aux artères du cerveau, qui ne soient très-peu musculeuses :

ce qui fait, comme on l'a infinué, qu'elles ont peu d'élasticité. Et quand elles en auroient davantage, en conscience a-t-on jamais mis l'ame dans les muscles ? Le cerveau doit tout jusqu'à la sécrétion de ses esprits, à l'action du cœur. Voulez-vous que ce soit ce viscere qui les envoie dans les muscles au gré d'une volonté qu'il n'a pas ; car il est décidé par des fillogismes en forme, malgré Locke & tous ses partisans, que la matiere ne peut vouloir. Tous les mouvemens répondront à la fois à la systole du cœur ; il n'y aura plus de distinction entre les volontaires & les involontaires, ils se feront tous ensemble avec la même parfaite égalité, ou plutôt il n'y en aura point de la première espece ; ils seront tous *spontanés*, comme ceux d'une vraie machine à ressorts. Or quoi de plus humiliant ? Nous ne serions tous que des machines à figure humaine. Fort bien, Tralles ! *optime arguisti.*

Reconnoissons dans la volonté un empire que ne peut avoir le cerveau. Celui-ci ne nous offre que boue, fange & matiere. Celle-là remue à son gré une infinité de muscles : elle ouvre, ferme les sphincters, suspend, accélere, peut-être étouffe la respiration dans ceux qui n'ont point d'autres armes pour se soustraire au trop pésant fardeau de la vie ; elle donne des défaillances, des extases, des convulsions, & enfante en un mot tous

tes miracles qu'une imagination vive & *Follarde* rend plus faciles qu'on ne croit.

La volonté seroit-elle donc matérielle , parce qu'elle agit ainsi sur une matiere aussi déliée que celle des esprits.

De tels prodiges pourroient-ils être rejetés sur l'activité d'éléments aussi grossiers que le sont les plus subtiles molécules de nos corps ? la volonté , d'un autre côté , seroit-elle dans le cerveau , sans lui appartenir , sans en faire partie ? Quoiqu'il en soit , elle est tout-à-fait distincte du viscere qu'elle habite ; c'est un illustre étranger dans une vilaine prison.

Mais voici une preuve nouvelle de la spiritualité de la moitié de notre être : je la crois tellement sans réplique , que je défie tous les matérialistes d'y répondre. Vive dieu ! quel dilemme !

Il n'y a dans tous les corps animés que solides & fluides ; les uns se ratissent par des frottemens continuels qui les usent & les consomment. Les autres laissent sans cesse évaporer leurs particules aqueuses , leurs principes les plus mobiles & les plus volatils , avec ceux que la circulation a détachés des vaisseaux. Tout transpire ensemble , & tout se répare de même , ( avec usure ou surcroit jusqu'à un certain âge , ) par le merveilleux ouvrage de la nutrition.

A présent , dites-moi , je vous prie , où vous



voulez mettre la volonté. Sera-ce dans ce qui se ratisse, ou dans ce qui s'évapore? La ferez-vous galopper dans nos veines & courir comme une folle avec nos liqueurs? Direz-vous que tranquillement assise sur son trône médullaire, sans participer en rien à ce qui arrive au corps, elle voit du haut de sa grandeur les orages se former dans les vaisseaux, comme on entend gronder le tonnerre sous ses pieds du haut des Pyrénées? Vous n'osez soutenir une si étrange opinion! Donc l'ame est distincte du corps. Donc elle habite quelque part hors du corps. Oh! dieu le fait, & les Leibnitiens. C'est ainsi que nous autres spiritualistes, quoique assez fermes & même opiniâtres, chantons quelquefois la palinodie.

Non, encore une fois, non, la volonté ne peut être corporelle. Concevez-vous que le corps, ou quelque partie privilégiée de ce corps, ( que vous connoissez si bien ) puisse tantôt vouloir & tantôt ne pas vouloir? Concevez-vous matériel, ce qui envoie, tantôt plus, & tantôt moins d'esprits, & tantôt point du tout; ce qui les suspend, les fait marcher, courir, voler ou s'arrêter, au gré de ses desirs? Rendez-vous donc au *spiritualisme*, à la vue de l'absurdité du système contraire. Quelle simplicité, pour ne pas dire quelle folie, de croire avec Lucrece, que rien ne peut agir sur un corps que ce qui est corps? La volonté étant une partie

de l'ame, est incontestablement spirituelle, comme son tout; & cependant elle agit visiblement sur ces corpuscules déliés qui ont la mobilité, non du vis argent, non de la *matiere subtile*, mais de l'éther & du feu. Et il faut bien que cela soit, puisque c'est elle qui les détermine, qui les met en marche & leur enseigne jusqu'au chemin par où ils doivent passer. . . . Mais écoutons nos adversaires.

« Comment la volonté peut-elle agir sur le  
 » corps ? Quelle prise a-t-elle sur les esprits ani-  
 » maux ? Quels sont les moyens dont l'ame se sert  
 » pour faire exécuter ses volontés ?

» Pourquoi le chagrin resserrant le diametre des  
 » vaisseaux, y fait-il croupir la lie des fluides  
 » desséchés ; d'où naissent les obstructions de l'ima-  
 » gination, le délire sans fièvre sur un certain  
 » objet ; les ris, les pleurs qui se succedent tour-  
 » à-tour, & enfin la plus nombreuse & la plus  
 » bizarre cohorte d'accidens hypocondriaques ;  
 » tandis que la joie fouette le sang, comme le libre  
 » cours de tous les fluides fait circuler la joie,  
 » non-seulement dans les veines de l'homme gai ;  
 » mais la fait passer par communication dans le  
 » cercle le plus féricieux ? Pourquoi les passions si  
 » foibles dans les uns, si violentes dans les autres,  
 » laissent-elles ici le corps & l'ame en paix, pour  
 » les tourmenter là ? Pourquoi l'irritation de la

» *paire vague & du nerf intercostal*, communs  
 » aux intestins & au cœur, allumant la fièvre,  
 » met-elle en si grand désordre le corps & l'ame ?  
 » Quel est l'empire des vésicules séminales trop  
 » pleines ? Toute l'économie des deux substances  
 » en est bouleversée. Un coup violent sur la tête  
 » jette l'ame la plus ferme en apoplexie. Elle ne  
 » peut pas plus s'empêcher de voir jaune dans  
 » l'ictère, que le soleil rouge, au travers du verre  
 » ainsi coloré, fait exprès pour pouvoir impuné-  
 » ment regarder ce bel astre. Enfin si telle est  
 » l'absolue nécessité des sens, du cerveau, de  
 » telle ou telle autre disposition physique, pour  
 » produire les idées liées à cet arrangement d'or-  
 » ganes; si ce qui bouleverse la circulation & le  
 » cerveau, bouleverse l'ame *quant & quant*,  
 » comme dit Montaigne; pourquoi recourir à un  
 » être, qui paroît *de raison*, pour expliquer ce qui  
 » est inexplicable hors du matérialisme ? &c. »

Rien de plus aisé que de répondre, s'il ne l'étoit  
 encore plus d'interroger. Que voulez-vous que je  
 vous dise ? Vous savez déjà tout le mystère. Telle  
 est l'union de l'ame & du corps, & nous sommes  
 ainsi faits. Voilà toutes les difficultés tranchées d'un  
 seul mot.

Mais le moyen de ne pas s'écrier avec S. Paul,  
*ô altitudo !* à la vue de tant d'incompréhensibles  
 merveilles ! l'ame ne participe en rien de la nature

du corps, ni le corps de l'essence de l'ame; ils ne se touchent en aucun point; ils ne se pouffent & ne s'affectent par aucun mouvement, & cependant la tristesse de l'ame flétrit les charmes du corps & l'ulcere au poumon ôte la gaieté de l'esprit. Compagnons invisibles & inséparables, ils sont toujours ensemble, ou sains ou malades. Mais peut-on être sain dans un lieu pestiféré? Peut-on être fort dans les langueurs? N'est-il pas naturel que l'ame, qui ne fait rien que par le ministère des sens, se ressent de leurs plaisirs, & partage leurs calamités?

Mais l'ame que la volupté paroît avoir absorbée, ne lui cede, ne disparoît que pour un temps; elle ne s'étoit éclipsée, en quelque sorte, que pour reparoître, plus ou moins brillante, selon la modération avec laquelle on s'est livré à l'amour. La même chose s'observe dans l'apoplexie, où tantôt l'ame, qu'un coup de foudre sembloit avoir frappée, reparoît, comme le soleil sur l'horison, dans toute sa splendeur, & tantôt dépourvue de mémoire & de sagacité, souvent imbécille. Mais alors qu'est ce autre chose qu'un foible pinçon, qui a pensé être écrasé dans sa cage, ou qui pressé dans un passage étroit, y a laissé ses plus belles plumes?

Les bornes de l'empire de la volonté étant en raison de l'état du corps, est-il surprenant que les organes n'entendent plus, pour ainsi dire, la voix

de leur souveraine, lorsque les chemins de communication sont rompus ? Si vous exigez de mon ame qu'elle leve mon bras, lorsque le *Deltοide* ne reçoit plus le sang artériel ou le suc nerveux, exigez donc aussi qu'elle fasse marcher droit un boiteux.

Quoique les organes les plus soumis à la volonté, lui deviennent nécessairement rebelles, quand les conditions de l'obéissance viennent à manquer, l'ame s'accoutume cependant peu-à-peu à cette résistance & à cette immobilité des parties ; & si elle est sage, elle se console aisément de la perte d'un sceptre qu'elle n'avoit que conditionnellement.

Rien ne relève tant la dignité & la noblesse de l'ame, que de voir sa force & sa puissance dans un corps impuissant & perclus. La volonté, la présence d'esprit, le sang-froid, la liberté même ne se soutiennent & ne brillent-elles pas, avec plus ou moins d'éclat ; au travers de tous ces nuages que forment les maladies, les passions ou l'adversité ? Quelle gaieté dans Scarron ! Quel courage dans ces ames sublimes, dont la force, loin de s'énerver, redouble par les obstacles ! Au lieu de succomber au chagrin qui tue les autres, chezelles la raison a bientôt fait l'ouvrage du temps.

Si la volonté est esclave, c'est moins du corps que de la raison ; mais elle ne subit ce joug que

pour faire honneur à notre histoire & relever la grandeur & la majesté de l'homme.

La volonté qui commande à tant d'organes, est en effet quelquefois soumise elle-même à la raison, qui lui fait haïr, en mere sage, ce qu'elle desireroit en fille indiscrete.

Quoi de plus beau, que de voir cette puissante maîtresse, qui semble tenir l'homme & tous les animaux par la bride, en reconnoître une à son tour, plus despotique encore & bien plus sage; car c'est elle qui, comme un autre Mentor, lui montre le précipice à côté des fleurs; les regrets & les remords à la suite de la volupté, & lui fait sentir comme d'un seul regard tout le danger, le vice ou le crime qu'il y a de vouloir ce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

O animaux! quoique je sois ici votre apologiste; que je vous trouve inférieurs & subordonnés à l'espece humaine! Soumis à une fatalité stoïque, votre instinct n'a point été redressé, comme le notre, changé en raison, comme une terre s'améliore, à force de culture. Vous voulez toujours ce qu'une fois vous avez voulu. Fideles & constans, vous avez toujours posé les mêmes circonstances, les mêmes goûts pour les objets qui vous plaisent. C'est qu'un vil plaisir détermine tous vos sentimens, votre ame n'ayant point été élevée à la connoissance de ces heureux principes, qui font rougir

les gens bien nés, non-seulement d'une volupté, mais d'un desir ou même du moindre appétit qui les flatte : c'est que vous n'avez pas la plus légère idée de cette vertu, qui *tiroit* si joliment *l'oreille* de Sénèque. Semblable à l'enfant courageux qui donne, sans le savoir, des coups de pied à la mere qui le porte & le nourrit, notre ame ne regimbe pas moins dans sa matrice, avec une agréable *conscience* contre ce qui la délecte le plus.

D'où vient cette différence entre l'instinct des animaux & la raison humaine ? C'est que nous pouvons juger des choses en elles-mêmes ; leur essence & leur mérite nous sont trop connus, pour être, dans tous les âges de la vie, esclaves & dupes de leurs illusions, au lieu que les bêtes n'ont la faculté de juger que sur un rapport, que le pere Mallebranche a décidé toujours trompeur. Comment seroient-elles capables de sentir ce singulier prurit de l'amour-propre, ce noble aiguillon de la vertu, qui nous élève au faite de l'art sur les débris de la nature ? Ce sont de vraies machines, bornées à suivre pas à pas cette nature, dont le torrent les entraîne irrésistiblement, semblables à de légères chaloupes sans pilote & sans avirons, abandonnées au gré des vents & des flots. Enfin faute d'une brillante éducation, dont elles ne sont point susceptibles, elles sont dépourvues de ce

raffinement d'esprit & de raison , qui nous fait orgueilleusement fuir & haïr ce que notre volonté eût naturellement cherché & désiré ; qui nous fait siffler & dédaigner ce qu'applaudit & appete toute la nature.

Je me suis livré d'autant plus volontiers à ces réflexions , que je n'ai prétendu à aucuns égards mettre les animaux au niveau de l'homme. Si je leur ai donné la même échelle , c'est avec moins de degrés , enforte que je n'accorde volontiers que les animaux montent avec plus de sûreté & d'un pas plus ferme , que pour nier qu'ils s'élevent aussi haut que nous. Telle est aussi l'opinion de l'auteur de *l'homme plante* , que Tralles propose si plaisamment comme un modèle de sagesse & de jugement à l'auteur de *l'homme machine* : *tout esprit* , selon lui , *mais souvent sans jugement & sans raisonnement* , *battant métaphoriquement la campagne* , *sans rien dire* , *ni rien prouver*.

Il ne vous suffit pas que j'admette en mille endroits de cet ouvrage la supériorité de l'homme ; vous voulez que je vous dise ce que c'est que cette ame qui nageoit jadis avec les petites anguilles spermatisques ; que je vous marque exactement la différence qu'il y a entre la vôtre & celle des animaux. Ah ! si je connoissois aussi bien leur essence que celle de la plupart des docteurs qui en traitent , je ne vous la définirois pas , je vous la dessinerois d'après



nature ; mais , hélas ! mon ame ne se connoît pas plus elle-même , qu'elle ne connoîtroit l'organe qui lui procure le plaisir du spectacle enchanteur de l'univers , s'il n'y avoit aucun miroir naturel ou artificiel. Car quelle idée se forger de ce qu'on ne peut représenter , faute d'image sensible ? Pour imaginer , il faut colorer un fond & détacher de ce fond , par abstraction , des points d'une couleur qui en soit différente ; ce qui se fait avec d'autant moins de fatigue , qu'elle est plus tranchante , comme lorsque j'imagine des cartes sur un tapis verd. Delà vient que les aveugles n'imaginent point , ils n'ont pas , comme nous , besoin d'imagination , pour combiner. Delà vient que nous prononçons sans-cesse , tous philosophes que nous sommes , tant de noms dont nous n'avons aucune idée ; tels sont ceux de substance , de suppôt , de sujet , (*substratum* ,) & autres sur lesquels on s'accorde si peu , que les uns prennent pour substance , pour nature , être ou essence , ce que les autres ne prennent que pour attribut ou mode. *Non semper calamo ludimus*. Voilà de quoi mettre Tralles en fureur.

Quoi qu'il en soit , pour revenir à nos moutons , plus j'examine ce qui se passe dans les animaux , plus je me persuade qu'ils pourroient bien avoir deux ames : l'une , par laquelle ils sentent , l'autre , par laquelle ils pensent. Ce seroit trop simplifier les

les choses, que d'en rien rabattre. Je fais que Willis, qui les a si adroitement fabriquées ou mises en œuvre, s'est très-bien passé dans la dernière, (de la plus belle trempe cependant) pour expliquer non-seulement toutes les opérations animales, mais la génération même de nos idées. La raison en est que ces deux âmes, si distinctes de nom, n'en constituent qu'une seule en effet, de manière qu'il n'est pas surprenant qu'elles se ressemblent plus parfaitement que les deux *Sofies* de Molière ou les *Menèches* de Regnard.

Mais ici tout est plein de prodiges; on ne peut s'empêcher d'admirer, de quelque côté qu'on regarde. Quoique l'âme sensitive & l'âme raisonnable ne fassent qu'une seule & même substance plus ou moins éclairée, plus ou moins intelligente selon les corps qu'elle habite, cependant la sensation qui appartient à la première, & la raison qui est le fruit de la seconde, sont, à ce que dit Tralles, absolument différentes l'une de l'autre. *Risum tenentis, amici.*

Prouvons plus que jamais que l'âme des animaux est éloignée de celle de l'homme *toto cælo*. L'une ne semble occupée que de ce qui peut nourrir son corps, l'autre peut s'élever au sublime du style & des mœurs. Celle-là brille à peine comme l'anneau de Saturne, ou comme des étoiles de la dernière grandeur : celle-ci est un vrai soleil, éclairant

l'univers, sans se consumer ; soleil de justice & d'équité, dont la vérité & la vertu sont l'éternel aliment. L'ame humaine se montre parmi les animales, comme un chêne parmi de foibles arbrisseaux, ou plutôt comme un homme qui pense, toujours neuf, toujours créateur, parmi ces gens à mémoire, vils copistes, éternels échos du Parnasse, qui n'ont plus rien à dire, quand ils ont raconté tout ce qu'ils ont lu ou vu : ou parmi ces pédans, dont la fade & stérile érudition se perd dans un fumier de citations.

Quelle merveilleuse docilité n'avons-nous pas ? Quelle étonnante aptitude aux sciences ! Il ne nous faut pas plus de dix ou douze ans, pour apprendre à lire & à écrire ; & dix ans encore suffisent au développement de la raison. Il n'y a que le dépouillement des préjugés de l'enfance qui trouve ordinairement trop court le reste de la vie.

Quelle différence de l'homme aux animaux ! Leur instinct est trop précoce, c'est un fruit qui ne peut jamais mûrir ; ils ont en venant au monde presque tout l'esprit qu'ils ont dans la force de l'âge : enfin ils n'ont point les organes de la parole : & quand ils les auroient, quel parti pourroient-ils en tirer, puisque les plus spirituels & les mieux élevés d'entre eux, ne prononcent que des sons qu'ils ne comprennent en aucune manière, & parlent toujours, comme nous parlons souvent,

sans s'entendre , à moins que vous ne vouliez excepter le perroquet du chevalier Temple, que je ne puis voir sans rire, agrégé à l'humanité par un métaphysicien qui croyoit à peine en dieu ?

Mais soyons justes & impartiaux, & jugeons des animaux, comme des hommes. Quand j'en vois qui ne parlent point, on ne me persuadera pas qu'une telle taciturnité soit de l'esprit, mais aussi je ne pourrois être sûr qu'ils en manquent. Les animaux ne seroient-ils point de même que des gens spéculatifs, plus raisonnables que raisonneurs, & aimant beaucoup mieux se taire, que de dire une sottise ? Songeons que le plaisir, le bien-être, leur propre conservation, est le but constant où tendent tous les ressorts de leur machine. Peut-être pour obtenir ce but naturel, n'ont-ils pas trop de toutes leurs facultés intellectuelles & de toute la circonspection dont ils sont capables. Je ne fais donc s'ils ne garderoient point intérieurement, comme un trésor dont il n'y a rien à perdre, rien à évaporer, toutes les pensées qui leur passent par la tête. Ce qu'il y a seulement de sûr, c'est que si le langage des animaux est sans idées, plus heureux en cela, non que les fots, mais que bien des gens d'esprit, leur conduite ne lui ressemble pas. Nous faisons le matin pour ainsi dire, une *toilette d'esprit*, pour briller dans les festins & dans les cercles, & le soir nous faisons une démarche,

dont nous nous repentons souvent toute notre vie. L'homme, animal *imaginatif*, feroit - il donc plus fait pour avoir de l'esprit que de la raison !

Passons maintenant à la diversité des âmes dans chaque genre, dans chaque espèce, dans chaque individu : par-tout là, cette diversité se manifeste clairement, tant chez les brutes que chez nous. En effet, les âmes n'ont pas toutes la même extraction, ni les mêmes talents : peu de noblesse, beaucoup de roture ; beaucoup de bassesses, peu de dignité & de grandeur ; voilà ce qui se remarque communément.

Vous croyez détruire la différence individuelle des âmes dans chaque espèce, parce que l'anatomie n'en découvre aucune dans les corps qu'elles habitent, à ce que vous dites ! mais par la raison même qu'on n'observeroit aucune variété ( ce qui n'est pas ) dans les cerveaux du singe, du bœuf, de l'âne, du chien, du chat, &c. plus les animaux diffèrent par leurs facultés, & plus il s'en suit qu'elles ne sont point de la même trempe, ou de la même pâte. Du moins, si la même farine a été employée, elle n'a point été pétrie de la même façon, la dose ou la qualité du levain n'a point été par-tout précisément la même. Pardon, Tralles, si je parle métaphoriquement, je vois que c'est

une lumiere qui ne se réfléchit point jusqu'aux commentateurs.

Prenez parmi tous les animaux ceux qui doivent avoir le plus d'esprit, selon M. Ariet, médecin de Montpellier, qui a poussé plus loin que personne l'anatomie comparée du cerveau, & je doute que sur mille, vous en trouviez deux qui jouent mieux aux échecs que le finge dont parle Pline, ou aussi bien de la guittare, que celui dont la Motte le Vayer fait mention, pour l'avoir vu dans Paris. On n'exige pas qu'ils en jouent aussi long-temps que Tralles : les plus beaux talens ennuient enfin.

Nous n'avons pas tous la même industrie, la même docilité, ni la même pénétration. De-là, la rareté du génie & la diversité des talens dans toute l'étendue du même regne. Mais si deux animaux aussi bien instruits & aussi propres à l'être l'un que l'autre, ne font pas exactement les mêmes progrès, il est évident qu'il y a dans les ames, comme dans les corps, une variété essentielle. Leur docilité auroit véritablement les mêmes succès, si leurs ames étoient précisément les mêmes. Certes nous serions témoins de bien d'autres prodiges, si l'excellence de la construction & de l'éducation suffisoit pour les opérer : & ceux qui sont chargés de la dernière, n'auroient pas si souvent à se plaindre de la première. Les esprits les mieux cultivés souvent restent loin en arriere,

tandis que ceux qu'on néglige, marchent à pas de géant, se distinguent, & font, comme en jouant, l'admiration des connoisseurs. Le maître retire alors un honneur dû tout entier à la nature.

En général les esprits vifs ont beau jeu : ils font bien du chemin en peu de temps, & cela est vrai par-tout.

Pouffons plus loin la considération de la diversité des ames, & ne restraignons point aux bêtes par orgueil, les richesses & la magnificence du créateur.

Quand on considère tout le manège de certains végétaux, comme ils se placent, se présentent, s'entortillent aux plantes voisines pour la conservation & la multiplication réciproque, on n'ose blâmer les anciens d'avoir libéralement accordé aux végétaux une sorte d'instinct, qui leur suggere les moyens les plus propres pour se conserver & perpétuer leur espèce. C'est aussi ce que n'ont osé faire quelques savans botanistes. Pourquoi donc refuser à ces pauvres plantes ce qui leur est donné par des gens qui doivent les connoître, puisque ordinairement ils ne connoissent qu'elles ?

Non-seulement les plantes ont une ame, & une ame de leur fabrique, comme tous les corps dont les opérations régulières nous étonnent ; mais il y a une vraie différence dans les ames végétales, ainsi que dans la double classe des ames animales.

Celui qui nie l'existence des ames végétales , n'a qu'à nier aussi celle des léthargiques.

Les différences essentielles dont il s'agit ici , s'observent & sont plus ou moins grandes dans les individus de chaque espece. Relatives aussi dans chaque genre & d'une espece à l'autre , elles sont si exactement graduées , qu'un auteur dont l'autorité ne peut être suspecte , car c'est un ministre du St. évangile , ne fait pas difficulté de nous révéler que l'ame humaine est à celle des bêtes , ce que l'ame des anges est à la nôtre. Ainsi , pour laisser l'ame du monde , dieu , du haut de ce trône de feu , où l'ont placé les alchymistes & les anciens Hébreux , regardant toutes les substances célestes qui l'entourent , comme l'impertinent Bouhours regarde un Allemand , rit de voir qu'un ange se croit de l'esprit , tout ange qu'il est ; comme Voltaire , en lisant les jugemens de l'abbé Deffontaines & les vers de la Motte Houdart , de voir l'un s'ériger en Aristarque , & l'autre en poète.

Qui pourroit nombrer la multitude immense des ames intermédiaires , qui se trouvent entre celles des plus simples végétaux , & l'homme de génie. Il brille à l'autre extrémité. Apprécions cette étonnante variété , sur celle des corps ; & je ne crois pas qu'à ce compte nous risquions de nous tromper beaucoup.



S'il y a de l'imbécillité dans l'espece humaine, & de l'esprit parmi les animaux ; si dans le regne végétal le bon grain n'est point sans ivraie, le regne minéral n'est pas moins mêlé, pas moins bigarré, que les deux autres. Comme il n'y a pas une feuille d'arbre, pas un grain de sable qui se ressemble, & que chaque corps a, pour ainsi dire, sa physionomie, il n'est point de minéral qui n'ait la sienne, & ne se distingue par quelque chose de celui qui a le plus d'affinité avec lui. Rien n'est pur dans l'univers, ni le feu, ni l'air, ni l'eau, ni la terre ; comment n'y auroit-il pas beaucoup d'alliage, beaucoup d'ordures & de crudités dans les plus précieux métaux ?

Mais que dirons-nous de cette action par laquelle certains fossiles se cherchent & s'attirent pour former, en s'unissant à leurs semblables, les masses les plus homogènes qu'il est possible ; & certains se repoussent, & semblent ne pouvoir se souffrir. Qu'on se moque tant qu'on voudra des *qualités occultes*, de la *sympathie* & de l'*antipathie*, elles sont ici fortement marquées ; les principes similaires & hétérogènes semblent les faire naître à chaque instant. Enfin n'y auroit-il point de minéraux parasites ? L'analogie seroit-elle concluante ? Cette espece n'est pas rare parmi nous.

Le moyen de n'être pas disposé, après cela, à accorder une ame, quoique du dernier ordre,

à des corps qui croissent & décroissent , suivant les mêmes loix physiques que ceux des autres regnes.

Tout est donc plein d'âmes dans l'univers. Il n'y a pas jusqu'aux huitres qui ne soient attachés aux rochers pour mieux passer leur vie, selon M. de Réaumur , à la contemplation des plus importantes vérités. Mais quelle fourmilliere dans chaque corps animé, si chacun étoit composé d'autant de petits animaux qu'il en faudroit pour former une chaîne, étendue depuis le bout des doigts jusqu'à l'ame, que leur mouvement successif avertiroit en rétrogradant de ce qui se passeroit au dehors. Ceux qui sont fort éloignés de croire qu'il soit démontré que la sensation se fasse par les nerfs , préféreroient-ils cette dernière hypothese ?

Mais , dit-on , les pierres , les rochers , les métaux, &c. ne paroissent point sentir ; donc ces corps ne sentent point. Belle conséquence ! dans l'apoplexie parfaite , le cerveau & tous les nerfs brûlés, déchirés, sont aussi insensibles que le diamant & le caillou : l'ame y est encore cependant ; ce *bel oiseau* ne s'envole qu'à la mort. N'y auroit-il pas par hasard dans les corps les plus simples un état qui seroit absolument & constamment semblable à celui d'un apoplectique ? Les *monades* ont des *perceptions secretes*, dont la nature a fait confidence aux Leibnitiens.

Je n'ai rien négligé, me semble, pour prouver ma these, si ce n'est l'histoire tant de fois répétée de ces opérations animales, qui font crier au prodige tous ces pénétrants scrutateurs de la nature dont la terre est couverte.... Mais je me trompe, le plus solide arc-boutant manque à mon petit édifice; j'ai oublié les sillogismes & les argumens, dont les *spiritualistes* se servent pour prouver que la matiere est incapable de penser. J'en demande pardon aux gens d'esprit & de goût. Si cependant vous trouvez que vos freres ne sont pas mal rétablis dans les droits dont on les avoit injustement dépouillés, je croirai avoir rempli ma principale condition. Mon but n'étoit-il pas de faire voir que les animaux avoient une ame, & une ame immatérielle? Or c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. J'avoue que cette frappante analogie qui se montre de toutes parts entre les animaux & nous, m'avoit fait trembler. Sans cette consolante vérité que j'ai découverte enfin, & pour laquelle j'éleve ici la voix, où en étions-nous, hélas! nous autres bonnes gens, qui en naissant, voulons bien naître, mais qui en mourant, ne voulons point mourir?

*Ridiculum acri*

*Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque fecat res.*

---

ANTI-SENEQUE,  
O U  
DISCOURS  
S U R  
LE BONHEUR.

---

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,  
Atque metus omnes & inexorabile fatum  
Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis avari !*

Virg. Georg. L. IV.

---



## DISCOURS

SUR

## LE BONHEUR.

LES philosophes s'accordent sur le bonheur, comme sur tout le reste. Les uns le mettent en ce qu'il y a de plus sale et de plus impudent; on les reconnoît à ce front cinique qui ne rougit jamais. Les autres le font consister dans la volupté, prise en divers sens; tantôt c'est la volupté raffinée de l'amour: tantôt la même volupté, mais modérée, raisonnable, assujettie, non aux luxurieux caprices d'une imagination irritée, mais aux seuls besoins de la nature: ici, c'est la volupté de l'esprit attaché à la recherche, ou enchanté de la possession de la vérité; là enfin c'est le contentement de l'esprit, le motif & la fin de toutes nos actions, auquel Epicure a donné encore le nom de volupté, nom dangereusement équivoque, qui est cause que ses disciples ont retiré de son école un fruit bien différent de celui que ce grand personnage avoit lieu d'en attendre. Quelques-uns ont mis le souverain bien dans toutes les perfections de l'esprit & du corps. L'honneur & la vertu le constituoient chez

Zénon. Sénèque, le plus illustre des Stoïciens, y a ajouté la connoissance de la vérité, sans dire expressément quelle vérité.

Vivre tranquille, sans ambition, sans desir ; user des richesses, & non en jouir ; les conserver sans inquiétudes, les perdre sans regret, les gouverner, au lieu d'en être esclave ; n'être troublé, ni ému par aucune passion, ou plutôt n'en point avoir ; être content dans la misère, comme dans l'opulence : dans la douleur, comme dans le plaisir ; avoir une ame forte & saine, dans un corps foible & malade ; n'avoir ni crainte, ni frayeurs ; se dépouiller de toute inquiétude, dédaigner le plaisir & la volupté ; consentir d'avoir du plaisir comme d'être riche, sans rechercher ces agrémens ; mépriser la vie même : enfin arriver à la vertu, par la connoissance de la vérité ; voilà ce qui forme le souverain bien de Sénèque & des Stoïciens en général, & la parfaite béatitude qui le suit.

Que nous serons Anti-Stoïciens ! Ces philosophes sont sévères, tristes, durs ; nous serons doux, gais, complaisans. Toutes ames, ils font abstraction de leur corps ; tout corps, nous ferons abstraction de notre ame. Ils se montrent inacessibles au plaisir & à la douleur, nous nous ferons gloire de sentir l'un & l'autre. S'évertuant au sublime, ils s'élevent au-dessus de tous les événemens, & ne se croient vraiment hommes, qu'au-

tant qu'ils cessent de l'être. Nous, nous ne disposerons point de ce qui nous gouverne; nous ne commanderons point à nos sensations; avouant leur empire & notre esclavage, nous tâcherons de nous les rendre agréables, persuadés que c'est-là où gît le bonheur de la vie: & enfin nous nous croirons d'autant plus heureux, que nous serons plus hommes, ou plus dignes de l'être; que nous sentirons la nature, l'humanité, & toutes les vertus sociales; nous n'en admettrons point d'autres, ni d'autre vie que celle-ci. D'où l'on voit que la chaîne des vérités nécessaires au bonheur sera plus courte que celle d'Hégésias, de Descartes, & de tant d'autres philosophes; que pour expliquer le mécanisme du bonheur, nous ne consulterons que la nature & la raison, les seuls astres capables de nous éclairer & de nous conduire, si nous ouvrons si bien notre ame à leurs rayons, qu'elle soit absolument fermée à tous ces miasmes empoisonnés, qui forment comme l'atmosphère du fanatisme & du préjugé. Entrons en matière.

Nos organes sont susceptibles d'un sentiment ou d'une modification qui nous plaît & nous fait aimer la vie. Si l'impression de ce sentiment est courte, c'est le plaisir; plus longue, c'est la volupté: permanente, on a le bonheur; c'est toujours la même sensation, qui ne diffère que par sa durée & sa vivacité; j'ajoute ce mot, parce qu'il



n'y a point de souverain bien si exquis, que le grand plaisir de l'amour.

Plus ce sentiment est durable, délicieux, flatteur, & nullement interrompu ou troublé, plus on est heureux.

Plus il est court & vif, plus il tient de la nature & du plaisir.

Plus il est long & tranquille, plus il s'en éloigne & s'approche du bonheur.

Plus l'ame est inquiète, agitée, tourmentée, plus la félicité la fuit.

N'avoir ni craintes, ni desirs, comme dit Sénèque, c'est le bonheur privatif, en ce que l'ame est exempte de ce qui altere sa tranquillité. Descartes veut qu'on sache pourquoi on ne doit rien désirer, ni craindre. Ces raisons, que notre Stoïcien a sous-entendues, rendent sans doute l'esprit plus ferme, plus inébranlable; mais pourvu qu'on ne craigne rien, qu'importe que ce soit par vertu de machine ou de philosophie.

Avoir tout à souhait, heureuse organisation, beauté, esprit, graces, talens, honneurs, richesses, santé, plaisirs, gloire, tel est le bonheur réel & parfait.

Il fuit de tous ces aphorismes, que tout ce qui produit, entretient, nourrit, ou excite le sentiment inné du bien-être, devient par conséquent cause du bonheur; & par cette raison, pour en ouvrir la  
carrière,

carrière, il suffit, ce me semble, d'exposer toutes les causes qui nous donnent une agréable circulation, et par elle, d'heureuses perceptions. Elles sont internes & externes, ou intrinsèques & accessoires.

Les causes internes ou intrinsèques, qui passent pour dépendre de nous, n'en dépendent point. Elles appartiennent à l'organisation & à l'éducation, qui a, pour ainsi dire, plié notre ame, ou mortifié nos organes. Les autres viennent de la volupté, des richesses, des sciences, des dignités, de la réputation, &c.

Le bonheur qui dépend de l'organisation est le plus constant & le plus difficile à ébranler; il a besoin de peu d'alimens, c'est le plus beau présent de la nature. Le malheur qui vient de la même source est sans remède, si ce n'est quelques palliatifs fort incertains.

Le bonheur de l'éducation consiste à suivre les sentimens qu'elle nous a inspirés, & qui s'effacent à peine. L'ame s'y laisse entraîner avec plaisir; la pente est douce, & le chemin bien frayé; il lui est violent d'y résister; cependant son chef-d'œuvre est de vaincre cette pente, de dissiper les préjugés de l'enfance, & d'épurer l'ame au flambeau de la raison. Tel est le bonheur réservé aux philosophes.

On peut être heureux , j'en conviens, en ne faisant point ce qui donne des remords ; mais par-là on s'abstient souvent de ce qui fait plaisir, de ce que demande la nature, de ce qui la fait souffrir, si on est sourd à sa voix ; on s'abstient de mille choses qu'on ne peut s'empêcher de désirer & d'aimer. Ce n'est ici qu'un bonheur d'enfant, fruit d'une éducation mal entendue, & d'une imagination préoccupée : au lieu qu'en ne se privant point de mille agrémens & de mille douceurs, qui, sans faire tort à personne, font grand bien à ceux qui les goûtent ; sachant que c'est pure puérité de se repentir du plaisir qu'on a eu, on aura le bonheur réel ou positif, félicité raisonnable, qui ne sera corrompue par aucuns remords.

Pour proscrire ces perturbateurs du genre humain, il suffira de les expliquer. On verra qu'il est aussi avantageux que facile de soulager la société d'un fardeau qui l'opprime : que les vertus de son institution suffisent à son entretien, à sa sûreté & à son bonheur : qu'il n'y a qu'une vérité qu'il importe aux hommes de savoir ; vérité vis-à-vis de laquelle toutes les autres ne sont que frivolités ou jeux d'esprit plus ou moins difficiles. Dans ce système fondé sur la nature & la raison, le bonheur sera pour les ignorans & pour les pauvres, comme pour les savans & les riches : il y en aura pour tous les états ; & qui plus est, ce qui va révolter les

esprits prévenus, pour les méchans comme pour les bons.

Les causes internes du bonheur sont propres & individuelles à l'homme ; c'est pourquoi elles doivent avoir le pas sur les causes externes qui lui sont étrangères, & qui pour cette raison occuperont la plus courte & la dernière place de cet ouvrage. Il est naturel à l'homme de sentir, parce que c'est un corps animé ; mais il ne lui est pas plus naturel d'être savant & vertueux, que richement vêtu. La vérité, la vertu, la science, tout ce qui s'apprend & vient du dehors, supposant donc le sentiment déjà formé dans l'homme qu'on instruit, je ne dois parler de ces brillans avantages, qu'après avoir examiné si ce sentiment nu & sans aucun ornement ne pourroit pas faire la félicité de l'homme : ensuite viendront après tous ceux de la gloire, de la fortune & de la volupté.

Ce qui me persuade de la vérité de ce que je viens de mettre en question, c'est que je vois tant d'ignorans heureux, par leur ignorance même & leurs préjugés. S'ils n'ont point les plaisirs que donne à l'amour-propre la découverte de la plus stérile vérité, tout est compensé ; ils n'ont point les peines & les chagrins que donnent les plus importantes. Que ce soit la terre qui tourne, ou le soleil, ils ne s'en inquietent point ; loin de s'embarasser du cours de la nature, ils la laissent aller au

hasard, & vont eux-mêmes rondement & gaiement leur petit train avec le bâton d'aveugle qui les conduit. Ils mangent, boivent, dorment, végètent avec plaisir. Trompés à leur profit, loin d'avoir des frayeurs, s'ils vivent en honnêtes gens, ils se repaissent l'imagination d'agréables idées qui les consolent de mourir. Le gain qu'on leur promet, quoique chimérique, fait que la perte n'a pour eux presque rien de réel. Est assez habile qui est assez heureux.

Pour approfondir ce sujet, on me permettra de me livrer à quelques réflexions. Toutes choses égales, les uns sont plus sujets à la joie, à la vanité, à la colere, à la mélancolie, & aux remords même, que les autres. D'où cela vient-il, si ce n'est de cette disposition particulière des organes, qui produit la manie, l'imbécillité, la vivacité, la lenteur, la tranquillité, la pénétration, &c.? Or, c'est parmi tous ces effets de la structure du corps humain, que j'ose ranger le bonheur organique. Il a été donné à ces heureux mortels, qui, pour l'être, n'ont besoin que de sentir; à ces heureux tempéramens, ces béats, dont on parle tous les jours, dont telle est la constitution, que le chagrin, l'infortune, la maladie, les douleurs médiocres, la perte de ce qu'on a de plus cher, tout ce qui afflige les autres enfin, glisse sur leur ame qui se laisse à peine effleurier. Le même concours fortuit, la même circu-

lacion, le même jeu des solides & des fluides, qui fait l'heureux génie & l'esprit borné, fait aussi le sentiment qui nous rend heureux ou malheureux. Le bonheur n'a point d'autre source, comme nous l'enseigne l'uniformité de la nature. Que la prédilection est ici remarquable ! celui qu'elle a favorisé jusqu'à ce point, content du plus petit nécessaire, ne se souvient pas plus qu'il a nagé ; que dis-je ? qu'il s'est noyé dans le superflu ; & si la fortune revient, prodigue par tempérament, quand le tempérament suffit au bonheur, il regardera encore l'argent comme les feuilles que le vent fait tomber ; le sable ne coulera pas plus aisément de ses mains : tandis que l'avare croit qu'on en aura plus de deux pour le voler, & gémit lorsque son coffre-fort n'est qu'à moitié plein. Rien ne trouble un homme aussi-bien construit. Patient & tranquille ; autant qu'il est possible dans la douleur, elle a peine à le déranger de son assiette. Jugez s'il est ferme dans l'adversité ! Il rit de voir combien la fortune est dupe d'avoir cru le chagriner ! Il se joue d'elle comme Pyrrhonien de la vérité. J'en ai vus de ces heureux caractères, qui étoient même quelquefois de meilleure humeur, malades que sains, pauvres que riches ; & ces changemens de sensations doivent encore être rejetés sur ceux des organes, dont ils dépendent visiblement. La maladie produit tous les jours aux yeux des médecins de bien plus

surprenantes métamorphoses ; elle change l'homme d'esprit en sot qui n'en relève jamais, & élève le sot à la qualité d'immortel génie. Rien n'est bizarre pour la nature ; c'est nous qui le sommes de l'en accuser.

Rien ne prouve mieux qu'il est un bonheur de tempérament, que tous ces heureux imbécilles que chacun connoît, tandis que tant de gens d'esprit sont malheureux. Il semble que l'esprit donne la torture au sentiment. De plus, les animaux viennent à l'appui de ce système. Lorsqu'ils sont en bonne fanté, & que leurs appétits sont satisfaits, ils goûtent le sentiment agréable attaché à cette satisfaction, & par conséquent cette espèce est heureuse à sa manière. Sénèque le nie en vain. Il se fonde sur ce qu'ils n'ont pas la connoissance intellectuelle du bonheur, comme si les idées métaphysiques influoient sur le bien-être, & que la réflexion lui fût nécessaire. Combien d'hommes stupides, qu'on soupçonne moins de réfléchir qu'un animal, parfaitement heureux ! La réflexion augmente le sentiment, mais elle ne le donne pas plus que la volupté ne fait naître le plaisir. Hélas ! doit-on s'applaudir de cette faculté ? Elle vient tous les jours, & s'exerce pour ainsi dire si à contre-sens, qu'elle écrase le sentiment & déchire tout. Je fais que, lorsqu'on est heureux par elle, & qu'elle se trouve, comme dans le droit de fil des sensations, on l'est

davantage ; le sentiment est excité par cette sorte d'aiguillon : mais en fait de *malheur*, pris dans mon sens ordinaire, quel droit plus cruel & plus funeste ! C'est le poison de la vie. La réflexion est souvent presque un remord. Au contraire, un homme que son instinct rend content, l'est toujours, sans savoir ni comment, ni pourquoi, & il l'est à peu de frais. Il n'en a pas plus coûté pour faire cette machine, que celle d'un animal : tandis qu'il y en a une infinité d'autres, pour la félicité desquelles la fortune, la renommée, l'amour & la nature se font en vain épuisées ; malheureuses à grands frais, parce qu'elles sont inquietes, impatientes, avares, jalouses, orgueilleuses, esclaves de mille passions : on diroit, ou que le sentiment ne leur a été donné que pour les vexer, ou que leur génie ne leur est venu que pour tourmenter & dépraver leur sentiment. Confirmons notre idée par de nouvelles preuves.

Certains remèdes ne font-ils pas encore une preuve de ce bonheur que j'appelle organique, automatique ou naturel, parce que l'âme n'y entre pour rien, & qu'elle n'en tire aucun mérite, en ce qu'il est indépendant de sa volonté. Je veux parler de ces états doux & tranquilles que donne l'opium, dans lesquels on voudroit demeurer toute une éternité, vrai paradis de l'âme, s'ils étoient permanens : états bienheureux, qui n'ont cependant



d'autre origine que la paisible égalité de la circulation, & une détente douce & à moitié paralytique des fibres solides. Quelle merveille opere un seul grain de suc narcotique, ajouté au sang, & coulant avec lui dans les vaisseaux ! Par quelle magie nous communique-t-il plus de bonheur que tous les traités des philosophes ? Et quel seroit le sort d'un homme qui seroit organisé toute sa vie, comme il l'est, tant que ce divin remède agit ! qu'il seroit heureux !

Les rêves, qui n'ont pas besoin d'opium pour être souvent fort agréables, confirment la même chose. Comme un objet aimé se peint mieux absent que présent, parce que la réalité offre à l'imagination des bornes qu'elle ne connoît plus, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, pour la même raison les peintures sont plus vives, quand on dort, que quand on veille. L'ame que rien ne distrait alors, toute livrée au tumulte interne des sens, goûte mieux, & à plus longs traits, des plaisirs qui la pénètrent. Réciproquement elle est aussi plus alarmée & plus effrayée par les spectres qui se forment la nuit dans le cerveau, & qui ne sont jamais si affreux, lorsqu'on veille, parce que les objets du dehors les ont bientôt écartés : songes noirs, auxquels sont principalement sujets ceux qui s'accoutument durant le jour à n'avoir que des idées tristes, lugubres ou sinistres, au lieu de les chasser, autant

qu'il est possible. Descartes se félicite, dans ses lettres, de n'avoir pas la nuit des idées plus fâcheuses que le jour.

Vous voyez que l'illusion même, soit qu'elle soit produite par les médicamens, ou par des rêves, est la cause réelle de notre bonheur ou malheur machinal : enforte que, si j'avois à choisir d'être malheureux la nuit & heureux le jour, le choix m'embarasseroit ; car que m'importe en quel état soit mon corps, lorsque je suis mécontent, inquiet, chagrin, désolé. Si dans l'incube, il n'y a point de fardeau sur ma poitrine, mon ame a-t-elle moins le *cochemar* ? & quoique ces objets charmans, qui me procurent un rêve délicieux, ne soient point avec moi, je n'en suis pas moins avec eux, je n'en ressens pas moins les mêmes plaisirs que s'ils étoient présens. On a les mêmes avantages dans le délire & la folie, qui en est un. Souvent c'est rendre un mauvais service, que de guérir ces maladies ; c'est troubler un songe agréable, & présenter la triste perspective de la pauvreté à un homme qui ne voyoit que richesses & vaisseaux à lui appartenans. Saine ou malade, éveillée ou endormie, l'imagination peut donc rendre content.

Le sentiment qui nous affecte agréablement ou désagréablement, n'a donc pas besoin de l'action des sens externes pour faire le plaisir ou le désagrément de la vie. Il suffit que les sens internes,

plus ou moins ouverts ou éveillés, livrent mon sentiment à leur chaos d'idées, sans l'étouffer, & donnent, pour ainsi dire, à mon ame, la comédie ou la tragédie, les sensations de volupté ou de douleur.

Mais la veille même est-elle bien certainement autre chose qu'un rêve moins confus & mieux arrangé, en ce qu'il est plus conforme à la nature & à l'ordre des premières idées qu'on a reçues ? La raison de l'homme pourroit-elle bien ne pas toujours rêver, elle qui nous trompe si souvent, & qui n'est pas même maîtresse, comme dit Montagne, de faire vouloir à sa volonté ce qu'elle voudroit.

Si tant de rêves, comme on n'en peut douter, lorsqu'on a quelque connoissance de l'économie animale, sont des veilles imparfaites, sans contredit il y a une infinité de veilles qui ne sont que des songes incomplets. On réfléchit souvent, endormi comme éveillé, & quelquefois mieux. Il y a des fots qui ont beaucoup d'esprit en rêve ; le prédicateur déclame, le poète fait des vers, Morphée vaut un Apollon. Tel est le pouvoir de l'habitude de penser. Mais dans la veille encore, on se surprend sans cesse si bien rêvant, que, si cet état duroit un siècle ; c'est un siècle qu'on auroit passé à n'imaginer rien. Nous ressemblons à ces chiens qui n'écoutent, que lorsqu'ils dressent les oreilles.

Sans l'attention qui lie les idées semblables, ou celles qui ont coutume d'aller ensemble, elles marchent pêle-mêle, & galoppent si vite & si légèrement qu'on ne les sent pas plus qu'on ne les distingue : c'est encore comme en certains rêves accompagnés de trop de sommeil, on n'en retient rien.

Tel est l'empire des sensations. Elles ne peuvent jamais nous tromper, elles ne sont jamais fausses par rapport à nous, dans le sein même de l'illusion, puisqu'elles nous représentent & nous font sentir nous-mêmes à nous-mêmes, tels que nous sommes *actu*, ou au moment même que nous les éprouvons : tristes ou gais, contents ou mécontents, selon qu'elles affectent tout notre être en tant que sensible, ou plutôt le constituant lui-même.

D'où il s'ensuit 1°. que, soit que la vie soit un songe ou qu'il y ait quelque réalité, il en résulte le même effet, par rapport au bien & au mal-être. 2°. Contre Descartes, qu'une défavantageuse réalité ne vaut pas une de ces illusions charmantes, dont parle Fontenelle dans ses églogues, qui servent à *réparer le défaut des vrais biens que la nature avare n'a pas accordés aux humains.*

Si la nature nous trompe à notre profit, qu'elle nous trompe toujours. Servons-nous de la raison même pour nous égarer, si nous pouvons en être plus heureux. Qui a trouvé le bonheur, a tout trouvé.

Mais qui a trouvé le bonheur, ne l'a point cherché. On ne cherche point ce qu'on a, & si on ne l'a point, on ne l'aura jamais. La philosophie fait sonner bien haut des avantages qu'elle doit à la nature. Sénèque étoit malheureux, en écrivant même sur le bonheur. Il est vrai qu'il étoit Stoïcien : & un Stoïcien n'a pas plus de sentiment qu'un lépreux.

Autre conséquence de tout ce qui a été dit : l'esprit, le savoir, la raison sont le plus souvent inutiles à la félicité, & quelquefois funestes & meurtriers; ce sont des ornemens étrangers, dont l'ame peut se passer, & elle me paroît toute consolée de ne les point avoir dans la plupart des hommes qui souvent les méprisent & les dédaignent; contents du plaisir de sentir, ils ne se tourmentent point au fatigant métier de penser. Le bonheur semble tout vivifié, tout consommé par le sentiment. La nature en donnant par-là à tous les hommes le même droit, la même prétention à la béatitude, les attache tous à la vie & leur fait chérir leur existence.

Est-ce à dire qu'il n'y a absolument point à compter sur la raison, & que (si le bonheur dépend de la vérité) nous courons tous par divers chemins après une félicité imaginaire, comme un malade après des mouches ou des papillons? Non, rien moins que cela; si la raison nous trompe, c'est

lorsqu'elle veut nous conduire, moins par elle-même que par ses préjugés ; mais c'est un bon guide, quand la nature est le sien. Alors l'expérience & l'observation portant le flambeau, on pourra marcher d'un pas ferme dans ce chemin équivoque, dans ce labyrinthe tortueux, dédale humain, qui a mille avenues & mille portes d'entrée, & à peine une de sortie; on pourra ne pas toujours s'égarer, & élever une partie de son bonheur sur le débris des préjugés.

De toutes les especes de bonheur, je préfère celle qui se développe avec nos organes, & semble se trouver, plus ou moins, comme la force, dans tous les corps animés. Je n'ai point assez d'amour-propre pour être dupe ; mais l'organisation n'étant pas de la plus excellente fabrique, peut se modifier par l'éducation, & prendre dans cette source les propriétés qu'elle n'a pas en soi. Si elle ne vaut rien, comme la bonne en devient meilleure, il faut espérer qu'elle en fera moins mauvaise. Ne négligeons point le mérite étranger ; il ajoute au naturel qui ne nous a pas été prodigué ; il diminue le démerite de nos organes, comme fait l'esprit dans une femme laide. Il faut toujours tendre à la perfection, suivant le noble système d'Aristote. Toutes choses égales, n'est-il pas vrai que le sàvant, avec plus de lumieres, fera plus heureux que l'ignorant ?

Puisque ce qui peut s'acquérir a une si grande liaison avec notre bien-être, tâchons de rendre notre éducation parfaite. C'est déjà une perfection, que de connoître une ou mille vérités stériles, & qui ne nous importent pas plus que toutes ces plantes inutiles dont la terre est couverte ; mais c'est un bonheur, lorsque cette vérité peut tranquilliser notre ame ; en nous délivrant de toute inquiétude d'esprit, & ne nous laissant que celles du corps, plus aisées à satisfaire. La tranquillité de l'ame, voilà le but d'un homme sage. Séneque l'estimoit si fort, qu'il en a exprès donné un long traité.

Faisons donc tout ce qui peut nous procurer ce doux repos, & tâchons de le procurer aux autres. Disons-le à haute voix, à la face des Pyrrhoniens, réparons ce que nous croyons supprimé par Séneque dans une sublime (1) définition qu'il nous a *enfin* donnée du bonheur : oui, il est une vérité utile & frappante, c'est que le sein de la nature qui nous a produit, nous attend tous ; il est nécessaire que nous retournions au lieu d'où nous sommes venus. Si Séneque n'avoit pas eu à cœur cette grande vérité, ( dont on trouve par-tout des traces claires & nullement équivoques dans ses

---

(1) Celui-là est heureux, qui par raison ne craint, ni ne désire.

ouvrages ) il n'auroit pas conseillé la mort, non-seulement aux malheureux , mais à ceux qui étoient plongés dans la volupté , supposé qu'ils ne pussent s'y soustraire autrement. S'il ne dit point, comme Lucrece , que la mort ne nous regarde en rien, parce qu'elle n'est point encore, lorsque nous sommes, & que nous ne sommes plus lorsqu'elle est, c'est que dans tous les temps les plus reculés, l'entière destruction de notre être étoit une vérité reçue , & si triviale parmi les philosophes, qu'un Stoïcien pouvoit bien se dispenser & comme dédaigner de rassurer les esprits à cet égard. Cicéron nomme celui qui s'avisa le premier de croire que notre ame étoit immortelle.

Quoique notre illustre Stoïcien eût peut-être mieux fait de dire quelle vérité importoit au bonheur de la vie , en rendant notre esprit tranquille sur l'avenir , Descartes ne m'en paroît pas moins avoir mal interprété son silence , en ne l'interprétant point. L'ai-je justifié , en l'expliquant ?

Quoi qu'il en soit , dans un siècle aussi éclairé que le nôtre , où la nature est si connue , qu'à ce sujet elle ne nous laisse rien à désirer , il est enfin démontré par mille preuves sans réplique , qu'il n'y a qu'une vie & qu'une félicité. La première condition du bonheur est de sentir , & la mort nous ôte tout sentiment. La fausse philosophie peut , comme la théologie , nous promettre un bonheur



éternel, & nous berçant de belles chimères, nous y conduire aux dépens de nos jours, ou de nos plaisirs. La vraie, bien différente & plus sage, n'admet qu'une félicité temporelle, elle seme les roses & les fleurs sur nos pas, & nous apprend à les cueillir.

Telles sont les justes bornes dans lesquelles la sagesse fait se renfermer & contenir ses vœux & ses desirs.

Je fais que Descartes dit que l'immortalité de l'ame est une de ces vérités, dont la connoissance est requise pour faciliter l'usage de la vertu & le chemin du bonheur. Mais alors il ne parle point en philosophe: & comme il avoue que le souverain bien n'est point une matière qu'il aime à traiter, il est facile de voir que la prudence de l'auteur est proportionnée à la délicatesse du sujet. Il pouvoit craindre la publication de ses *lettres*, & en conséquence ces bons chrétiens qui ne cherchoient que la cruelle occasion de le perdre, comme tous ceux qui osent s'opposer à leurs opinions aveugles & despotiques. Lisez ses excellentes lettres, pour voir toutes les inquiétudes & tous les chagrins que la saine théologie lui a fait essuyer, & tout ce qu'elle a remué pour empêcher ce grand homme d'établir sa philosophie, à laquelle, toute hypothétique qu'elle est, l'esprit humain devra tous les progrès qu'il

qu'il fera à jamais dans les expériences même, dont elle a fait sentir la nécessité.

Mais où l'on reconnoît enfin celui qui a regardé les animaux comme de pures machines, imaginant bien que l'homme leur seroit un jour comparé par des génies plus médiocres & plus hardis ; c'est lorsqu'il dit qu'on n'a aucune assurance sur l'immortalité de l'ame, si ce n'est dans la *fausse philosophie d'Hégésias* : ce sont ses termes. Il ajoute que le livre de ce philosophe fût défendu par Ptolomée ; parce que plusieurs, ennuyés des miseres de cette vie, qu'il exagéroit, s'étoient tués, après l'avoir lu, pour se dépêcher moins encore d'en sortir, que pour aller goûter dans l'autre monde les félicités éternelles dont il *leurroit* ses lecteurs : ce qui fait voir, 1°. la mode des opinions, tantôt bien & tantôt mal accueillies en différens siècles ; 2°. le danger de celles qu'on croit les plus vertueuses, les plus saintes, & les plus capables de soutenir l'humanité dans les peines de la vie, & même de nous rendre heureux & riches du moins en belles espérances. Je vois par la lecture que les meilleurs esprits, généralement reconnus pour tels, n'ont jamais pesé dans la même balance les avantages que procurent les deux opinions contraires. Rien de plus misérable & de plus à plaindre qu'un esprit qui s'inquiete & se tourmente pour les choses futures, selon Sénèque : car n'ayant point de certitude

qu'elles seront au gré de ses desirs, elles peuvent leur être tout-à-fait contraires. Delà par conséquent à quelle fâcheuse incertitude n'est-on pas sans cesse livré ? Pour une idée riante, combien d'idées tristes, & de frayeurs cruelles ! Au contraire dans notre opinion, si on n'a pas les roses phantastiques que donne un beau songe, du moins est-on exempt des épines réelles qui l'accompagnent. Enfin, tout bien considéré, se borner au présent, qui seul est en notre pouvoir, c'est un parti digne du sage ; nuls inconvéniens, nulles inquiétudes de l'avenir dans ce système. Uniquement occupé à bien remplir le cercle étroit de la vie, on se trouve d'autant plus heureux, qu'on vit non-seulement pour soi, mais pour sa patrie, pour son roi, & en général pour l'humanité, qu'on se fait gloire de servir. On fait le bonheur de la société, avec le sien propre. Toutes les vertus consistent à bien mériter d'elle, comme nous allons l'expliquer.

Que d'autres s'élevent sur les aîles du Stoïcisme ( s'il lui en reste encore ) jusqu'au haut de ce roc escarpé, où Hésiode a bâti un temple sublime à la vertu, toujours piqué des ronces dont le chemin est hérissé, sans les sentir, & toujours cotoyant un précipice, sans y tomber ; ils pourront bien donner le nom à quelque secte, comme Icare donna le sien aux mers où il tomba : mais plus ils s'éloigneront de la nature, sans laquelle la morale

& la philosophie sont également étrangères, plus ils s'éloigneront de la vertu. Ce n'est point aux philosophes qu'elle a été réservée. Tout esprit de parti, toute secte, tout fanatisme lui tourne le dos. Elle a été donnée, ou plutôt enseignée à tous les hommes. Soyons hommes seulement, & nous serons vertueux. Rentrons en nous-mêmes, & nous y trouverons la vertu : ce n'est point aux temples, c'est dans notre cœur qu'elle habite. Ce n'est point je ne fais quelle loi naturelle que la nature méconnoît, ce sont les plus sages des hommes qui l'y ont gravée; & en ont jeté les plus utiles fondemens.

En général les hommes sont nés méchans; sans l'éducation, il y en auroit peu de bons; & encore avec ce secours, y en a-t-il beaucoup plus des uns que des autres. Tel est le vice de la conformation humaine. L'éducation seule a donc amélioré l'organisation; c'est elle qui a tourné les hommes au profit & à l'avantage des hommes; elle les a montés, comme une horloge, au ton qui pût servir, au degré le plus utile. Telle est l'origine de la vertu : le bien public en est la source.

Écoutez un philosophe. « Les rois ont leurs » vertus & leur justice; elles ont d'autres limites » que chez les particuliers. Dieu donna toujours » le droit, où il donna la force. Les voies les

» plus injustes en apparence , deviennent justes ;  
 » lorsqu'un prince les croit telles ; comme celles  
 » qui semblent justes ne le font pas , lorsqu'il croit  
 » faire injustice. L'intention fait tout ».

Voilà à-peu-près, si je m'en souviens bien, ce que j'ai lu dans les *lettres* de Descartes.

Si de l'image des dieux, on remonte aux dieux même, on aura une grande idée de leur justice, & de la solidité de leurs décrets. Si de là on descend à celle des peuples qui suivent aveuglément ce qu'ils trouvent reçu, & n'examinent rien, que n'en pourra-t-on pas penser ?

Si chacun étoit pu vivre seul & uniquement pour soi, il y auroit eu des hommes & point d'humanité, des vices, ou soi-disant tels, & point de remords. Il n'y a point *d'animalité*, pour employer ce mot dans un sens barbare, entre les animaux qui n'ont qu'un commerce de passions *vulgivagues*.

La nécessité des liaisons de la vie a donc été celle de l'établissement des vertus & des vices, dont l'origine est par conséquent d'institution politique ; car sans eux, sans ce fondement solide, quoique imaginé, l'édifice ne pouvoit se soutenir & tomboit en ruine. Nous pouvons dire des vertus, ainsi envisagées, ce que Zénon disoit des vices, qu'elles sont toutes égales. Mais l'honneur & la gloire, séduisans phantômes, ont été nommés

pour servir de cortège à la vertu qu'ils excitent. Le mépris, l'opprobre, la crainte, l'ignominie, les remords, sont attachés aux vices pour les poursuivre, les effrayer, & leur servir de furie. Enfin on a remué l'imagination des hommes, & par-là on a tiré parti de leur sentiment, & ce qui en soi n'est que chimere, devient par relation un bien réel, à moins qu'on n'excepte l'amour-propre attaché aux belles actions même secretes; plus flatté, lorsqu'elles sont publiques; car c'est en cela que consistent l'honneur, la gloire, la réputation, l'estime, la considération & autres termes qui n'expriment que les jugemens d'autrui qui nous sont favorables & nous font plaisir. Au reste la convention, un prix arbitraire fait tout le mérite & le démérite de ce qu'on appelle vice & vertu.

Quoiqu'il n'y ait point de vertu proprement dite, ou absolue, ce mot ne formant comme tant d'autres qu'un vain son, il en est donc de relatives à la société, dont elles sont à la fois l'ornement & l'appui. Qui les possède au plus haut degré, est le plus heureux de cette espece de bonheur qui appartient à la vertu. Ceux qui la négligent & ne connoissent point le plaisir d'être utiles, sont privés de cette sorte de félicité. Peut-être, tant la nature se suffit, sont-ils dédommagés de ne point vivre pour les autres, par la satisfaction qu'ils ont de

vivre pour eux seuls, & d'être à eux-mêmes leurs parens, leurs amis, leur maîtresse & tout l'univers. Ceux-là, se trouvant malheureux dans la vie, ne se soucieront pas de la conserver, uniquement parce qu'elle est aussi utile à leur famille, qu'elle leur est à charge, & comme je l'ai vu, la plus funeste ambition leur fera chercher la mort.

Le bonheur de l'homme augmente aux yeux des personnes bien nées, par le partage & la communication. On s'enrichit en quelque sorte du bien qu'on fait, on participe à la joie qu'on procure. Il étoit digne de l'homme que cela fût ainsi. Il ne suffisoit pas que la vertu fût la beauté de l'ame ; il falloit, pour nous exciter à faire usage de cette beauté, que l'ame fût flattée d'être belle, & surtout, d'être trouvée telle, & qu'elle y trouvât du plaisir ; comme une jolie femme, qui aime la flatterie & les caresses d'amour, à cause de la vanité & de la volupté qui les suit, forcée d'ailleurs de s'aimer par l'image même de ses charmes ; ou plutôt semblable à cette coquette d'*Alcibiade*, qui dit qu'elle aimeroit mieux « être moins aimable, & » rencontrer quelqu'un qui lui fit compliment ». Qu'importe qu'une femme soit laide, si elle passe pour jolie ; qu'un homme soit bien sot, s'il passe pour avoir de l'esprit ; qu'un homme soit vicieux, s'il passe pour vertueux ? Ne dit-on pas tous les

jours en fait de galanterie, que la prudence & la circonspection fussent; qu'il vaudroit mieux qu'on en soupçonnât moins, & qu'on en fit davantage? on est heureux par l'opinion d'autrui, comme par la sienne propre. La vanité rend plus de services à l'homme, que l'amour-propre le plus juste & le mieux réglé; demandez-le à cette foule de mauvais auteurs, qui pesent leur mérite dans la balance de leurs libraires.

Personifions la vertu. L'honneur est le diamant qu'elle porte au doigt : amans vils, ce n'est point elle qu'on aime, c'est son brillant qu'on voudroit avoir, sans passer par sa rude étamine, & cette fortune arrive en effet fort souvent à ceux qui en sont le moins dignes. C'est une vieille laide, qu'on recherche pour le lustre qui pend à ses oreilles, ou pour son argent qu'il faut gagner. Tels sont les charmes de cette reine du sage, de cette belle par excellence, de cette divinité Stoïcienne!

La vertu encore, si vous voulez, tandis que mon auteur me met en goût de faire des comparaisons ( dieu me préserve d'en faire d'aussi sérieusement comiques (1) qu'il en fait quelquefois ), la vertu, dis-je, sera l'arbre, dont on se soucie peu, qu'on

---

(1) Sénèque compare une définition plus ou moins étendue, à une armée qui occupe plus ou moins de terrain.



regarde à peine, & qu'on ne cherche qu'à cause de son ombre; ombre singulière, en ce qu'elle répond ordinairement fort mal au corps qui la produit; tantôt trop grande, tantôt trop petite, suivant que le vent soufflant ou en poupe, ou en proue, la contracte, ou la disperse. Enfin nous sommes pour la plupart de vrais petits maîtres en fait de vertu; les faveurs qu'elle nous accorde, ne font rien, si elles ne font du bruit. Presque personne ne veut avoir un mérite obscur & inconnu; on fait tout pour la gloire; Aristote la regarde comme le premier des biens externes; Horace dit que la vertu cachée est presque nulle: Cicéron eût dit la même chose, s'il eût osé; il a fait sonner sa vertu aussi haut que son éloquence: pourquoi? pour en retirer cette gloire, dont il étoit si avide. Il y a peu de vertus dont on ne fasse parade. Peu de Carnéades font le bien pour le bien, & même aux dépens de leur propre fortune; peu de gens estiment d'autant plus la vertu, qu'elle est plus cachée, & d'autant moins, qu'elle a déjà transpiré. Ainsi quoique Carnéades ait été chef d'une opinion contraire à celle de Chrysippe & de Diogène, qui pour acquérir toute la gloire du monde, n'auroient pas daigné seulement *étendre le doigt*, il paroît que, tout bien examiné, il n'a pas moins méprisé la gloire que ces philosophes; (j'entends la vaine gloire qui vient du suffrage des hommes,

si on peut appeler *vaine*, une passion qui conduit aux plus belles choses) & qu'il a parfaitement connu le vrai mérite, en confondant la gloire avec la vertu, & dédaignant le plaisir de l'exercer pour un autre but qu'elle-même. Si c'est là un raffinement d'amour-propre, & que le mépris même de la vanité en marque l'excès, (comme en effet la modestie est souvent un orgueil déguisé) c'est dans cette étrange & belle vanité que je place la perfection de la vertu, & la plus noble cause de l'héroïsme. S'il est délicat de se juger soi-même, à cause des pièges que nous tend l'amour-propre; il n'est pas moins beau d'être forcé de s'estimer, lors même qu'on est méprisé par les autres. C'est par soi, plutôt que par autrui, que doit venir le bonheur. Il est grand d'avoir à son service la déesse aux cent bouches, de les réduire au silence, de leur défendre de s'ouvrir, d'en dédaigner l'encens, & d'être à soi-même sa renommée. Qui seroit sûr qu'il vaut lui seul toute sa ville, pourroit s'estimer & se respecter autant qu'il pourroit l'être par toute cette ville, & ne perdrait rien à tant d'applaudissemens méprisés. Qu'ont au reste de si flatteur la plupart des louanges, pour les briguer tant? Ceux qui les prodiguent, sont si peu dignes de les donner, que souvent elles ne méritent pas la peine d'être entendues. Un homme d'un mérite supérieur, n'est obligé de les écouter, que comme

un grand roi lit de mauvais vers faits à son éloge.

Qu'il me soit permis de tracer un petit tableau des vertus de la société. Chacun a les siennes. Le médecin, par son art de conserver les hommes, fait plus que s'il les créoit de nouveau. Le pere de famille élève des enfans tendres & reconnoiffans ; il leur donne une seconde vie, plus précieuse que la premiere. L'époux, plein d'attentions & d'égards, se respecte dans sa compagne, & tâche de lui faire une chaîne de fleurs. L'amant ne peut jamais trop sentir ce que fait pour lui une maîtresse qui ne lui doit rien, & lui sacrifie tout. Le véritable ami, complaisant sans bassesse, vrai sans dureté, prudent, discret, obligeant, défend son ami, lui donne de bons conseils, & n'en reçoit point d'autres.

Il est des vertus de tous les états. Le citoyen fidele & zélé fait des vœux pour sa patrie & pour son prince. L'officier brave & éclairé conduit le soldat intrépide & feroce. Le moraliste censé fournit de bons préceptes puisés dans la nature. L'historien nous offre les plus grands exemples de l'antiquité la plus reculée. La volupté, ce charme de la vie, coule des plumes qu'elle anime. Le comique répand le sel avec la joie : l'un excite l'esprit, qu'il pique avec plaisir ; l'autre est le bien des cœurs qu'il dilate. Enfin le tragique, le roman-

S U R L E B O N H E U R. 171  
cier , &c. font naître ces sentimens de tendresse  
& de grandeur , que le poëte transporté élève jus-  
qu'à l'enthousiasme.

Sentir le mérite , en est un : le récompenser est  
divin.

Rois , imitez le Salomon du nord. Soyez les  
héros de l'humanité , comme vous en êtes les chefs.  
Descendre à la qualité de Mécènes , c'est s'élever.  
Le courage des ames est autant au-dessus de celui  
des corps , que la guerre des sciences est au-dessus  
de celle des armes. Soutenez ce courage qui fait  
la gloire d'un état : l'autre n'en fait que la sûreté.  
La protection fait sur le génie , ce que le soleil  
fait sur la rose , qu'il épanouit.

Vous , philosophes , secondez - moi ; osez dire  
la vérité , & que l'enfance ne soit pas l'âge éternel  
de l'homme. Ne craignons point la haine des  
hommes , ne craignons que de la mériter. Voilà  
notre vertu. Tout ce qui est utile à la société , en est  
une , le reste est son phantôme. V. *l'essai sur le  
mérite & la vertu*, de Mr. D.

Où en sommes-nous , s'écrient les théologiens ,  
s'il n'y a en foi ni vices , ni vertus , ni bien , ni  
mal moral , ni juste , ni injuste ? Si tout est arbi-  
traire , & fait de main d'hommes , pourquoi ces  
remords , dont on est déchiré à la suite d'une  
mauvaise action ? Otera-t-on la seule vertu qui

reste aux criminels , comme dit V.... dans *Sémiramis* ?

Laiſſons déclamer les ignorans & les fanatiques , & entrons tranquillement dans cette nouvelle carrière , où la meilleure philosophie , celle des médecins , nous conduit.

Rétrogradons vers notre enfance ; nous n'avons que trop peu de pas à faire pour cela , & nous trouverons qu'elle est l'époque des remords. D'abord ce n'étoit qu'un simple sentiment , reçu sans examen & sans choix , & qui s'est aussi fortement gravé dans le cerveau , qu'un cachet dans une cire molle. La passion , maîtresse souveraine de la volonté , peut bien étouffer ce sentiment pour un temps ; mais il renaît , quand elle cesse , & sur-tout lorsque l'ame , rendue à elle-même , réfléchit de sens froid ; car alors les premiers principes qui forment la conscience , ceux dont elle a été imbuë , reviennent , & c'est ce qu'on appelle remords , dont les effets varient à l'infini.

Le remord n'est donc qu'une fâcheuse réminiscence , qu'une ancienne habitude de sentir , qui reprend le dessus. C'est , si l'on veut , une trace qui se renouvelle , & par conséquent un vieux préjugé que la volupté & les passions n'endorment point si bien , qu'il ne se réveille presque toujours tôt ou tard. L'homme porte ainsi en soi-même le plus grand de ses ennemis. Il le suit par-tout , &

comme Boileau le dit du chagrin, d'après Horace, il *monte en croupe & galoppe avec lui*. Heureusement ce cruel ennemi n'est pas toujours vainqueur. Toute autre habitude, ou plus longue, ou plus forte, doit le vaincre nécessairement. Le sentier le mieux frayé s'efface, comme on ferme un chemin, ou comble un précipice. Autre éducation, autre cours des esprits, autres traces dominantes, autres sentimens enfin, qui ne peuvent pénétrer notre ame, sans s'élever sur les débris des premiers, qu'un nouveau mécanisme abolit.

Voici maintenant des faits incontestables. Ceux qui sur mer, prêts à mourir de faim, mangent celui de leurs compagnons que le sort sacrifie, n'en ont pas plus de remords, que les antropophages. Telle est l'habitude, telle est la nécessité, par qui tout est permis.

Autre religion, autres remords : autre temps, autres mœurs. Lycurgue faisoit jeter à l'eau les enfans foibles & mal sains, en s'applaudissant de la sagesse. Voyez sa vie dans Plutarque, elle seule vous fournira en détail la preuve de ce que j'avance en gros. Vous verrez qu'on ne connoissoit à Sparte, ni pudeur, ni vol, ni adultere, &c. Ailleurs les femmes étoient communes & *vulgivagues*, comme les chiennes ; ici elles étoient livrées par le mari au premier beau garçon bien fait. Autrefois les femmes seules rougissoient d'avoir leurs adorateurs

pour rivaux , tandis que ceux-ci triomphoient en méprisant l'amour & les graces. Un fléau de l'humanité, plus terrible que tous les vices ensemble, & qui n'est suivi d'aucun repentir, c'est le carnage de la guerre. Ainsi l'a voulu l'ambition des princes. Tant la conscience qui produit ce repentir, est fille des préjugés !

Et pendant cet excellent sujet , qui , emporté par un premier mouvement , a assommé un mauvais citoyen , ou qui s'abandonne à une passion dont il n'est pas le maître ; cet homme , dis-je , du plus rare mérite , est tourmenté par des remords qu'il n'eût point eu, s'il eût tué un adversaire en brave, ou si un prêtre légitimant sa tendresse, lui eût donné le droit de faire ce que fait toute la nature. Ah ! si les graces sont faites pour sauver d'illustres malheureux, si en certains cas leur usage est plus auguste & plus royal , comme Descartes l'insinue, que la rigueur des loix n'est terrible ; la plus essentielle, à mon avis, est de l'exempter de remords. L'homme , sur-tout l'honnête homme , seroit-il fait pour être livré à des bourreaux, lui que la nature a voulu attacher à la vie par tant d'attraits que détruit un art dépravé ? Non ; je veux qu'il doive à la force de la raison ce que tant de scélérats doivent à la force de l'habitude. Pour un fripon qui cessera d'être malheureux , reprenant une paix & une tranquillité qu'il n'a pas méritées vis-à-vis des

autres hommes, combien de sages & vertueuses personnes, mal-à-propos tourmentées dans le sein d'une vie innocemment douce & délicieuse, secouant enfin le joug d'une éducation trop onéreuse, n'auront plus de beaux jours sans nuage, & feront succéder un plaisir délicieux à l'ennui qui les dévorait !

Connoissons mieux l'empire de l'organisation. Sans la crainte des loix, nul méchant ne seroit retenu. Les remords sont inutiles (ou du moins ce qui les fait) avant le crime ; ils ne servent pas plus après, que pendant le crime. Le crime est fait quand ils paroissent : & il n'y a que ceux qui n'en ont pas besoin, qui puissent en profiter. Le tourment des autres empêche rarement (si jamais) leur rechûte.

Si le remords nuit aux bons & à la vertu, dont il corrompt les fruits, & qu'il ne puisse servir de frein à la méchanceté, il est donc au moins inutile au genre humain. Il surcharge des machines aussi à plaindre que mal réglées, entraînées vers le mal, comme les bons vers le bien, & ayant déjà trop par conséquent de la frayeur des loix, dont le filet nécessaire les prendra tôt ou tard. Si je les soulage de ce fardeau de la vie, elles en seront moins malheureuses & non plus impunies. En seront-elles plus méchantes ? Je ne le crois pas ; car puisque le remords ne les rend pas meilleures, il n'est pas



dangereux pour la société de les en délivrer. La bonne philosophie se deshonoreroit en pure perte, en réalisant des spectres qui n'effrayent que les plus honnêtes gens, tant est simple, au lieu d'être ferme, la probité ! Pour eux, c'est un bonheur de plus, qu'un malheur de moins. Félicitons ceux-ci, plaignons les autres, que rien ne peut contenir : la nature les a traités plus en marâtre qu'en mère. Pour être heureux, il faudroit qu'ils eussent autant de philosophie que de certitude d'impunité. Puisque les remords sont un vain remède à nos maux, qu'ils troublent même les eaux les plus claires, sans clarifier les moins troubles, détruisons-les donc ; qu'il n'y ait plus d'yvraie mêlée au bon grain de la vie, & que ce cruel poison soit chassé pour jamais. Ou je me trompe fort, ou cet antidote peut du moins le corriger. Nous sommes donc en droit de conclure que, si les joies puisées dans la nature & la raison, sont des crimes, le bonheur des hommes est d'être criminels.

*Heu ! miseri , quorum gaudia crimen habent !*

Telle est la nature réduite à elle-même & comme à son pur nécessaire ; on croit lui faire beaucoup d'honneur, de vouloir la décorer d'une prétendue loi née avec elle, comme de tant d'autres idées acquises. Elle n'est point la dupe de cet honneur-là.

neur-là. Semblable à un bon bourgeois, qui préfère l'ancienneté de sa roture à une nouvelle noblesse, qui ne coûte que de l'argent, une ame bien organisée, contente de ce qu'elle est, & ne poussant pas ses vues plus loin, dédaigne tout ce qu'on lui accorde au-dessus de ce qui lui appartient en propre, & se réduit au sentiment. L'art de le manier, c'est le manège de l'éducation qui le donne. Les belles connoissances dont l'orgueil gratifie si libéralement notre ame, lui font plus de tort qu'elles ne lui donnent de mérite, en la privant de celui que leur acquisition suppose : car dans l'hypothèse de la loi prétendue naturelle & des idées innées, l'ame apportant avec elle le discernement de mille choses, comme du bien & du mal, ressembleroit à ceux qui, favorisés par le hasard de la naissance, n'auroient point mérité leur noblesse.

Pour expliquer tant de lumieres qu'on a cru insuffes, la nature ne paroissant pas suffire par elle-même à ceux qui la connoissent mal, ils ont imaginé plusieurs substances, & cherché, ce qui est absurde, l'intelligence de la raison dans de vrais êtres de raison, comme le prouve l'auteur de *l'histoire de l'ame*. Mais si les uns ont gratuitement fabriqué les idées innées, pour donner aux mots de vertu & de vice une espece d'affiette qui en imposât & les fit prendre pour des choses réelles, les autres ne sont pas plus fondés à donner des remords

à tous les corps animés, en vertu d'une disposition particulière, qui suffiroit dans les animaux, & qui, dans l'homme, seroit de moitié avec l'éducation : système qui ne peut se soutenir, quand on considère seulement que, toutes choses égales, les uns sont plus sujets aux remords que les autres; & qu'ils changent & varient avec elle. Telle est l'erreur de l'auteur de *l'homme machine*. Ou il n'a pas si bien connu la nature des remords, que l'auteur d'un petit livre bien fait & bien écrit, attribué à M. de St.-Evremond : ou (ce dont je ne l'aurois pas soupçonné) il n'a pas osé s'armer contre tous les préjugés à la fois.

De même que le mal, le bien *a ses degrés*.

L'idée de la vertu nous a été si peu donnée avec l'être, qu'elle n'y est pas même stable, quand l'éducation & le temps ont développé & orné nos organes. C'est un oiseau sur la branche, toujours prêt à s'envoler. Le premier pli se fait aisément; l'organisation reprend machinalement ce que l'éducation semble lui avoir dérobé, comme si la perfection & l'art la génoient. Qui ignore la contagion des mauvaises lectures, le danger des mauvaises compagnies? Un exemple pervers, une seule conversation louche détruit souvent les plus beaux regards de l'éducation, & la nature vicieuse s'applaudit de le redevenir. On diroit qu'elle s'en trouve plus à l'aise; qu'elle boîte avec plaisir, comme si

lui étoit violent ou douloureux de marcher droit, *si droit y a.*

Cette fragile inconstance de la vertu la mieux acquise & la plus fortement enracinée, prouve non-seulement la nécessité des bons exemples & des bons conseils pour la soutenir; mais celle de flatter l'amour-propre par des louanges, des récompenses ou des gratifications qui l'encouragent lui-même & l'excitent à la vertu. Sans quoi, à moins qu'on ne soit piqué par un certain point d'honneur, on aura beau exhorter, déclamer, haranguer: c'est un mauvais soldat qui désertera. On dit avec raison qu'un homme qui méprise sa vie peut détruire qui bon lui semble. Il en est de même d'un homme qui méprise son amour-propre. Adieu toutes les vertus, si l'on en vient à ce point d'indolence! la source en sera nécessairement tarie. L'amour-propre seul peut entretenir le goût qu'il a fait naître. Son défaut est beaucoup plus à craindre que son excès. La belle société qui ne seroit composée que de Diogenes, de Chrisippes & autres fous semblables, que l'antiquité ne nous fait point tant révéler, que nous ne les trouvions dignes des petites maisons!

Si la disposition au mal est telle, qu'il est plus facile aux bons de devenir méchants, qu'à ceux-ci de s'améliorer, excusons cette pente inhumaine de l'humanité. Ne perdons point de vue les entraves

& les fers que nous recevons en naissant, & qui nous suivent dans tout l'esclavage de la vie. Voyez ces arbres plantés au haut & au pied d'une montagne ; les uns sont petits, les autres sont grands ; non-seulement ils different par leurs germes, mais par le terrain plus ou moins chaud où ils sont plantés. L'homme végete, suivant les mêmes loix ; il rient du climat où il vit, comme du pere dont il est forti ; tous les élémens dominant cette foible machine ; elle ne pense point dans un air humide & lourd, comme dans un air pur & sec. Ainsi dépendant de tant de causes externes, & à plus forte raison de tant d'internes, comment pourrions-nous nous dispenser d'être ce que nous sommes ? Comment pourrions-nous régler des ressorts que nous ne connoissons pas ?

Mais qui le croiroit ? le bien-être est le motif même dans la méchanceté. Il conduit le perfide, le tyran, l'assassin, comme l'honnête homme. La volonté est nécessairement déterminée à desirer & chercher ce qui peut faire l'avantage actuel de l'ame & du corps : & comment, si ce n'est pas par ce qui la produit elle-même, je veux dire par la circulation, sans laquelle il n'y a plus ni volonté, ni sentiment. Lorsque je fais le bien ou le mal ; que vertueux le matin, je suis vicieux le soir, c'est mon sang qui en est cause, c'est ce qui l'épaissit, l'arrête, le dissout ou le précipite, comme lorsque,

se faisant une route plutôt qu'une autre, les esprits qu'il a filtrés dans la moëlle de mon cerveau, pour être de là renvoyés dans tous les nerfs, me font tourner dans un parc, à droite plutôt qu'à gauche. Je crois cependant avoir choisi; je m'applaudis de ma liberté. Toutes nos actions les plus libres ressemblent à celle-là. Une détermination absolument nécessaire nous entraîne, & nous ne voulons point être esclaves. Que nous sommes fous! & fous d'autant plus malheureux, que nous nous reprochons sans cesse de n'avoir pas fait ce qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de faire!

Mais puisque nous sommes machinalement portés à notre bien propre, & que nous naissons avec cette pente & cette invincible disposition, il s'ensuit que chaque individu, en se préférant à tout autre, comme font tant d'inutiles qui rampent sur la surface de la terre, ne fait en cela que suivre l'ordre de la nature, dans lequel il faudroit être bizarre & bien déraisonnable pour ne pas croire qu'il pût être heureux. Si ceux qui font le mal peuvent l'être, comme on n'en peut douter; si non-seulement ils font sans remords, mais s'ils ne craignent point d'expiër par les supplices la punition de leurs crimes; à plus forte raison ceux qui se contentent de ne pas faire le bien, ne se croyant point obligés de tenir une parole que d'autres ont donnée pour eux, pourront-ils avoir le bonheur, qui peut dépendre

de leurs aïses, & en général de leur façon de sentir.

« Ou la raison se moque (comme dit fort bien  
 » Montagne), ou elle ne doit viser qu'à notre  
 » contentement, & tout son travail tendre en  
 » somme à nous faire bien vivre, c'est-à-dire, à  
 » notre aise. Toutes les opinions du monde en  
 » font-là, que le plaisir est notre but. Quelque  
 » personnage que l'homme entreprenne, il joue  
 » toujours le sien parmi; & dans la vertu même,  
 » le dernier but de notre visée, c'est la volupté ».  
 » Quel plus naïf, quel plus charmant Epicurien!

Le plaisir de l'ame étant la vraie source du bonheur, il est donc très-évident que par rapport à la félicité, le bien & le mal sont en soi fort indifférens; & que celui qui aura une plus grande satisfaction à faire le mal, fera plus heureux que qui-conque en aura moins à faire le bien. Ce qui explique pourquoi tant de coquins sont heureux dans ce monde, & fait voir qu'il est un bonheur particulier & individuel qui se trouve, & sans vertu, & dans le crime même.

Une source de bonheur que je ne crois pas plus pure, pour être plus noble & plus belle dans l'esprit de presque tous les hommes, c'est celle qui écoule de l'ordre de la société. Plus la détermination naturelle de l'homme a paru vicieuse & comme monstrueuse par rapport à la société, plus on a cru devoir y rapporter différens correctifs. On a

Ilé l'idée de générosité, de grandeur, d'humanité aux actions importantes au commerce des hommes; on a donné de l'estime & de la considération à qui ne nuiroit jamais, quelque bien qui lui en pût arriver; du respect, des honneurs & de la gloire à qui serviroit la patrie, l'amitié, l'amour ou l'humanité, même à ses propres dépens; & par ces aiguillons, tant d'animaux à figure humaine sont devenus héros. Loin d'abandonner les hommes à leur propre nature, hélas! trop stérile pour leur faire porter du fruit, il a fallu les élever & les greffer en quelque sorte dans le temps que la sève pouvoit le mieux passer dans la branche qu'on leur entoit.

On voit que je ne me lasse point de revenir à l'éducation, qui seule peut nous donner des sentimens & un bonheur contraires à ceux que nous aurions eus sans elle. Tel est l'effet de la modification ou du changement qu'elle procure à notre instinct ou à notre façon de sentir. L'âme instruite ne veut, ne suit, ne fait plus ce qu'elle faisoit auparavant, lorsqu'elle n'étoit guidée que par elle. Éclairée par mille sensations nouvelles, elle trouve mauvais ce qu'elle trouvoit bon, elle loue en autrui ce qu'elle y blâmoit. Vraies girouettes, nous tournons donc sans-cesse au vent de l'éducation, & nous retournons ensuite à notre premier point, quand nos organes remis à leur ton naturel, nous rappellent



à eux, & nous font suivre leurs dispositions primitives. Alors les anciennes déterminations renaissent; celles que l'art avoit produites s'effacent : on n'est pas même le maître de profiter de son éducation, autant qu'on le voudroit, pour le bien de la société.

Ce matérialisme mérite des égards : il doit être la source des indulgences, des excuses, des pardons, des graces, des éloges; de la modération dans les supplices, qu'on doit ordonner à regret, & des récompenses dues à la vertu qu'on ne sauroit accorder de trop grand cœur. La vertu étant une espece de hors-d'œuvre, un ornement étranger, toujours prêt à fuir, ou tomber, faute d'appui: en tout cependant, l'intérêt public mérite d'être consulté, car il faut bien tuer les chiens enragés, & écraser les serpens.

On voit que toute la différence qu'il y a entre les méchans & les bons, c'est que chez les uns, l'intérêt particulier est préféré à l'intérêt général, tandis que les autres sacrifient leur bien propre à celui d'un autre ami ou du public.

Il me reste à ouvrir cette nouvelle source de verrou, qu'on appelle courage. Les cœurs foibles & lâches succombent sous le poids de l'adversité; les ames fortes & courageuses la supportent, & principalement celles qui sont éclairées, & joignent de salutaires études à une heureuse organisation.

Marchons donc sans reprendre haleine , & tâchons de ne point broncher en si beau chemin.

L'ame a sa commotion comme le corps; la fortune peut la bouleverser à son gré; mais c'est une maladie qui n'est ni sans médecins, ni sans remèdes; Epicure, Sénèque, Epictète, Marc-Aurèle, Montagne, voilà mes médecins dans l'adversité: leur courage en est le remède. Vous savez qu'après une violente chute, le sentiment s'affaïsse avec les fibres du cerveau; pour le relever, il faut rétablir par la saignée les ressorts étouffés. Il en est de même ici. La force, la grandeur, l'héroïsme de ces écrivains passe dans l'ame étonnée; comme une espece de cardiaque qui la soutient & la restaure, pour ainsi dire, dans les foibleffes de l'infortune.

Le stoïcisme tant raillé, tant décrié nous prête donc des armes victorieuses; il nous offre une espece de rade, où nous pouvons radouber notre vaisseau battu par la tempête. Quelle meilleure bouffole! Quel plus utile exercice! J'apprends à lutter: je deviens athlète avec ceux qui le sont. Pour ne pas faire naufrage ou n'être pas terrassé, il ne faut que se servir des muscles de la raison. C'est par le courage qu'on peut sortir vainqueur du combat. Telle est la ressource des gens de lettres, interdite à ceux qui ne les cultivent point, & qui cede cependant à celle de tant d'ignorans bien organisés, comme eût été, par exemple, Scaron,

dont le tempérament seul faisoit la gaieté , indépendamment de toute littérature.

La nature a ses droits ; on peut sentir , & même on le doit, non en lâche, ou comme le vulgaire ; mais en homme de courage , ou en philosophe animé par tant de beaux exemples. Comme tel , je me suis soumis à l'adversité , en qualité d'homme , je l'ai sentie. Si le premier titre me fait honneur , le second ne me fait point rougir , *nihil humani à me alienum puto*. Que la disgrâce revienne , dont me préservent , non les dieux inutiles au monde , mais le plus grand des rois ; je la sentirai encore , mais je la supporterai. Elle est le creuset , ou *l'accoucheuse* de la vertu , comme dit l'aimable auteur des *lettres sur les physionomies*.

Mais n'en étoit-elle pas quelquefois la peste , ou l'écueil ? Hélas ! dans quelles tristes & déplorables extrémités nous réduisent la pauvreté , la misère , la douleur , les fers ! L'horreur & le désespoir marchent à leur suite ; l'ame avilie , sans courage , n'a plus d'espoir , plus de prétentions qu'à la mort. Rarement la diffère-t-elle , sans se reprocher , ou sa lâcheté , ou les préjugés qui la retiennent : regardant le néant comme un bien , parce que son être est un mal , elle se fait un devoir de s'y précipiter. Sans doute c'est violer la nature , que de la conserver pour son propre tourment. J'ai vu les plus saints personnages , les plus fortes ames ,

forcées de desirer la mort, & leurs amis l'implorer pour eux. La triste destinée du grand Boerhaave en fait foi. Lorsque la vie est absolument sans aucun bien, & qu'au contraire elle est assiégée d'une foule de maux terribles, faut-il attendre une mort ignominieuse ?

Je ne prétends pas dire qu'on ne doive pas supporter la pauvreté & la douleur ; il faut se plier à la dureté des temps. Tous ces momens de courage (ou plutôt de fureur) tant vantés, ne viennent souvent que pour dispenser un lâche d'en avoir toute sa vie. Sophisme captieux, enthousiasme poétique, petite grandeur d'ame, tout ce qui a été dit en faveur du suicide !

Voilà certes un grand courage & une ame bien forte dans les revers, qui ne peut supporter la pauvreté ! Et comment se peut-il que ceux qui ont montré tant de vigueur dans le sein des richesses, la perdent dans celui de la misère ? Et sur-tout que tel qui s'étoit élevé il n'y a qu'un moment au-dessus de l'humanité, pour qui la douleur & la pauvreté n'étoient point un mal, ne se souvenant plus de son système, conseille le suicide !

« Tu pleures, dit mon Stoïcien, parce que le » pain te manque ! & que t'importe, puisque les » moyens de mourir ne te manquent pas ? pour » un moyen de venir au monde, la nature, qui ne » retient personne, t'en offre cent d'en sortir ».

Et un moment auparavant, on ne pouvoit être malheureux dans l'indigence avec de la vertu ! Je t'entends ; c'est que cette vertu consiste apparemment plus à secouer le joug, lorsqu'il est très-difficile à porter, qu'à le porter, lors même que cela ne coûte pas beaucoup de peine.

Faire parade d'un courage qui enfle nos ames, & s'arrête ainsi dans le plus beau chemin ! dire que la pauvreté & la maladie ne sont point des maux, & vouloir qu'on se tue pour s'en délivrer ! ce n'est pas la seule contradiction digne d'un bel esprit. Notre païen ne prétend-il pas encore que la principale affaire d'un philosophe, est d'apprendre tous les jours à mourir. Or c'est aller sur les brisées du christianisme. Lorsqu'on ne craint & ne croit pas même les suites de la mort, si on ne meurt pas toujours trop tôt, ( car je ne vois pas qu'on ait rien de mieux à faire que de vivre ) du moins ne doit-on pas plus desirer, que craindre le ciseau d'Atropos. Il faut lui laisser couper le fil, quand elle voudra, & ne point s'en mettre en peine ; soit que cela se fasse machinalement, ou par raison, ou qu'on soit tellement emporté par le tourbillon des plaisirs, qu'on n'ait pas le temps d'y songer, il n'importe, pourvu qu'on n'ait aucune inquiétude. J'aime autant n'avoir jamais l'idée de la mort, si elle m'importune, ou m'effraie, comme elle effrayoit Cicéron, que l'honneur d'être en présence & de la

braver. La faux est levée pour tous les hommes , je m'y soumets ; c'est au vulgaire à trembler ; il est aussi ridicule à qui n'admet qu'une vie ( qu'il trouve belle & bonne , s'il n'est pas hypocondriaque ) de se préparer à recevoir le coup qu'il ne craint point , que de l'accélérer , lorsque la vie non-seulement est supportable , mais pleine d'agrémens.

Quelle folie de préférer la mort au plus délicieux train de vie ! de croire , que qui ne peut mener une vie solitaire & philosophique , ne puisse être heureux , & doive en conséquence quitter la vie , plutôt que de porter des chaînes de fleurs ! De bonne foi , Sénèque a-t-il pu sérieusement conseiller la mort à un ami aussi puissant , aussi élevé en dignités , aussi riche & entouré de plaisirs que Lucilius , à qui ses lettres sont adressées , sous prétexte que tant d'honneurs & de voluptés sont un trop petit fardeau ? Mais Montagne lui-même , qui a été si vivement frappé de ce goût surprenant pour la mort , n'est pas pardonnable , ce me semble , d'avoir cru , comme les Stoïciens , que la mort devoit faire la principale étude d'un philosophe. C'est peut-être accuser sa peur , & comme dit cet auteur même , sa *couardise* , que d'employer sans-cesse tous les moyens de s'appivoiser avec la mort ; c'est afin de n'être pas si déconcerté quand elle paroîtra , semblable à un enfant qui auroit peur d'une souris , & à qui , pour le corriger de ce défaut , on la fera

voir en peinture, chaque partie, l'une après l'autre, avant de risquer de lui montrer l'original. Mais devinez par qui notre aimable & judicieux Pyrrhonien a été entraîné dans ce piège? Par un homme qui dit que *la philosophie n'est rien, si elle n'est ornée*; plus déraisonnable en cela qu'un chymiste, qui diroit qu'il n'y a point de médecine sans la chymie. La philosophie bien réglée conduit à l'amour de la vie, dont nous éloigne son fanatisme ( car elle a le sien ); mais enfin elle apprend à mourir quand l'heure est venue.

Séneque, si inconséquent d'ailleurs, a su mourir quand il l'a fallu. Comme il avoit employé sa pénétration à voir de loin l'orage qui le menaçoit, & sa philosophie ( alors bien placée ) à en recevoir le coup; dès qu'il eut ordre de mourir, il choisit de sang-froid son genre de mort; & fit voir que, s'il avoit été homme durant sa vie, s'il avoit été attaché à ces grands biens, objets de la jalousie publique, & funestes présens du plus cruel des princes, il favoit tout quitter & rompre ses chaînes, comme un autre Samsom, pour périr en héros de sa secte. Autant ( il l'insinue lui-même ) il est honteux de se laisser traîner, au lieu de marcher, quand il faut obéir; autant il est beau de s'élever au-dessus de la mort par la grandeur du mépris. Il n'y a qu'une action que je trouve encore plus belle, c'est d'avoir le courage de supporter le fardeau de la

vie & des revers , quand ce n'est pas pour soi seul qu'on vit.

Combien d'autres especes de gloire ! Celles que donnent les armes, les sciences, les beaux arts ! le beau champ à parcourir , pour qui voudroit s'étendre ! bornons-nous, craignons la stérile fécondité de tant d'écrivains.

Qui n'a de passion que pour les lettres , peut bien se contenter de la gloire qui les suit.

Je dis de ceux qui craignant de quitter le chemin battu , n'osent s'écarter des opinions reçues & penser autrement que les autres , ce qu'Horace dit des imitateurs , *servum pecus* ! O vous que la démangeaison d'écrire tourmente , comme un démon , & qui pour un grain de réputation donneriez volontiers les mines du Pérou, laissez-là tout ce vil troupeau d'auteurs vulgaires, qui rampent à la suite des autres, ou dans la poussière de l'érudition ; laissez-là ces fastidieux savans dont les ouvrages peuvent assez bien être comparés à ces vastes landes tristement uniformes sans fleurs & sans fin. Ou n'écrivez point, ou prenez un autre essor. Soyez libres, & grands dans vos écrits comme dans vos actions ; montrez une ame élevée, indépendante. Cette voie est risquable , je le fais ; qui fait son étude de l'homme , doit s'attendre à avoir l'homme pour ennemi. Galilée fut enfermé dans les prisons de l'inquisition pour avoir osé penser



que la terre tournoit : exemple de la tyrannie ecclésiastique qui fit grande peur à Descartes. Mais si la gloire augmente avec le péril, le bonheur n'augmenteroit-il point avec la gloire ?

C'est ce que je ne décide point, pour ne pas séduire ceux qui habitent de moins heureuses contrées : car d'ailleurs je vois que la philosophie paroît à tous belle & bonne, mais que ce n'est pas pour ses beaux yeux, du moins pour l'ordinaire, qu'on lui fait la cour. Peu se sentent un certain génie, cette étoile du bonheur ou du malheur de notre vie, sans courir après la gloire ; spectre brillant, quand c'est la vérité qui l'enfante ; puissant quand c'est l'opinion, reine plus dominante & plus despotique. La renommée n'a point trop de ses cent bouches pour redire & publier les découvertes & les conquêtes faites dans l'empire de l'esprit. Elles sont le prix & la récompense de tous les travaux littéraires, qui sans cette flatteuse amorce seroient beaucoup plus rares & plus imparfaits. On penseroit pour soi, & non pour les autres, ou plutôt on penseroit moins, & on sentiroit davantage. Mais non : traitant la philosophie comme nos maîtresses, nous voudrions avoir l'univers pour confident des faveurs qu'elle nous accorde. Nous sommes donc philosophes, comme on a vu que nous sommes vertueux ; il y a plus de vanité que de curiosité & d'envie d'obliger dans nos études & dans

dans les services que nous rendons. Il étoit bien juste de trouver en soi un sentiment qui nous dédommageât de l'ingratitude & nous fit oublier tant de gens qui n'en ont point.

Qu'est-ce donc que cette réputation qui fait tant de bruit dans le monde , après laquelle on court , dès qu'on fait barbouiller du papier , & qu'on méprise autant , lorsqu'on ne peut l'atteindre , qu'on feint de la mépriser lorsqu'on est célèbre ? Quelle est cette trompette , qui plus puissante que celle de Mars & de Bellone , élevant notre courage & nous étourdissant sur les dangers , nous appelle à combattre par les seules armes de la raison , des ennemis vainqueurs de la raison & des temps ? *verba & voces* , une vaine image , comme on l'a dit avant moi , un songe , l'ombre d'un songe , un écho , &c. Mais aussi fous que les poètes , & peut-être plus , les philosophes métamorphosent cet écho en nymphe , en nymphe charmante , que dis-je ? en impérieuse divinité : & c'est ainsi que notre pauvre imagination se repaît , comme la leur , de belles chimères. Vrais Ixions , prendrons-nous toujours la nue pour Junon ; le frivole pour l'utile ; ce qu'il y a de plus stérile pour ce qu'il y a de plus fécond ? Prendrons-nous toujours l'esprit pour le sentiment , & la vanité pour ce juste amour-propre qui nous a été donné en partage ? Nous laissons , je le dis dans un sens bien différent de Sénèque , nous dédai-

gnons les plus grands biens , le plaisir de jouir à longs traits de nous-même & des corps qui nous environnent , pour courir après des biens imaginaires , après des fons & des douceurs , si l'on peut donner ce nom à ce qui est mêlé de tant d'amertumes.

Sommes-nous dans ce monde pour chercher & goûter la célébrité ou les plaisirs de la vie ? Puisque le hasard nous y a jetés , je ne dirai point au préjudice de tant d'autres que mille causes empêchent tous les jours de sortir du néant , il paroît que le premier but , & le plus raisonnable , est d'y vivre tranquille , à l'aïse & content. C'est une chose décidée , beaucoup mieux par la conduite de tous les hommes , que par toutes les opinions diverses de ceux d'entr'eux qui se sont érigés en précepteurs du genre-humain. Songer au corps avant que de songer à l'ame , c'est imiter la nature qui a fait l'un avant l'autre. Quel autre guide plus sûr ! N'est-ce pas à-la-fois suivre l'instinct des hommes & des animaux ? Disons plus & prêchons une doctrine que nous avons eu l'honneur de ne pas suivre : il ne faut cultiver son ame que pour procurer plus de commodités à son corps ; peut-être ne faut-il écrire , comme tant d'auteurs , que pour attraper ou l'argent des libraires , ou une estime encore plus lucrative. S'il est des causes finales , celle-ci en est une , & des plus sensées ; l'amour de la vie & du

bien-être a évidemment des droits plus pressés que ceux de l'amour-propre ; & comme le plaisir va devant l'honneur , pour qui a le goût bon , le pain est un aliment plus solide que la réputation.

Travaillons donc d'abord par nous l'affurer ; c'est le meilleur parti qu'on puisse tirer du préjugé des hommes , assez simples pour croire qu'un savant vaut mieux qu'un ignorant. La gloire au reste viendra quand elle voudra. Que nous sommes vains & dupes , qui pis est , de nous sacrifier au chimérique honneur d'immortaliser les lettres de l'alphabet qui composent nos noms ! Soyons meilleurs pilotes de la vie ; que le sentiment seul nous serve de bouffole , & nous ne ferons voile que vers le port de la liberté , de l'indépendance & du plaisir.

Encore un mot sur les dangers de la carrière où je suis entré : il est beau , je le veux , de pouvoir compter , non sur le suffrage de la postérité qu'on ne rencontre point , mais sur celui de quelques contemporains connoisseurs. Il est agréable de voir sa raison & ses lumières croître & s'étendre sous les ailes de la philosophie & des muses ; mais il y faut être en sûreté , & que la poule ne laisse pas prendre ses poussins , ou c'est être fou que de cultiver la sagesse. Aristote ne s'y fia pas plus que moi , & fit bien : la république d'Athènes , qui s'étoit déshonorée en condamnant à mort un homme qui valoit mieux qu'elle , n'eût pas rougi

de se déshonorer une seconde & une troisième fois. La politique qui a fait la honte, ne la connoît point. Descartes s'absenta aussi fort à propos, au moindre murmure de la mer théologique aisément en fureur. Prêt à jeter au feu un travail de 4 ans, combien n'a-t-il point craint que l'église ( ce que je ne puis voir sans rire de sa simplicité ) n'approuvât point ses opinions & ses conjectures physiques.

La gloire qui marche à la suite des muses, ne peut donc nous dédommager de la perte des biens du corps ; c'est un bien trop étranger & trop loin de nous ; pourquoi donc lui immole-t-on ce qu'on a de plus cher au monde ? C'est que la vanité se l'approprie. Notre imagination enflée & comme bouffie par les éloges, fait passer l'estime d'autrui chez nous mêmes, où elle se change en si haute considération, que nous nous regardons comme des personnages de grande importance, & ne voyant en nous que matière & forme, nous croyons cependant avoir non-seulement une âme ; mais une âme d'une trempe particulière, supérieure, & faite exprès pour nous. De là viennent tous les avantages que l'esprit peut procurer au corps ; car sans-doute les liqueurs circulent avec plus d'aisance, lorsque l'âme est agréablement affectée : & toutes choses égales, c'est-à-dire lorsque notre individu n'en souffre point, s'acquérir de la

gloire est un plus grand bien que de n'en point avoir.

N'y auroit-il point plus de grandeur d'ame à la mépriser? C'est ce qu'il faut demander aux Stoïciens. Voyez, disent-ils, en levant d'orgueilleux sourcils, voyez courir tous ces fous; la gloire est leur objet; ils cherchent l'estime publique, & nous la nôtre. Nous avons trop de vertu pour en faire parade. Nous verrons dans la suite que ces mêmes hommes ne méprisent pas plus la réputation & l'honneur, que les richesses; qu'ils font tout pour en avoir. Je n'en voudrois pas d'autre preuve, que toutes ces recherches d'esprit étudié, que Sénèque montre dans ses écrits, & notamment dans celui-ci dont j'ai adouci de mon mieux l'affectation.

Le mépris n'est pas plus un mal, que la louange n'est un bien. Mais nous sommes assez dupes, encore une fois, pour tenir par l'imagination, à celle des autres, qui nous flatte, ou nous blesse par l'image agréable, ou désagréable qui en résulte dans le cerveau. Un discours choquant ou flatteur agit, comme un tableau beau ou laid, par le *bene* ou le *male placitum* des anciens. C'est pourquoi on dit: telle chose fait honneur, telle autre n'en fait point. Honneur! ah! qu'on est sot, qu'on est à plaindre, quand on n'est point philosophe! & que bien des gens à qui on donne ce nom le méritent peu! Je voudrois bien savoir, si les idées que les

Indiens ont des Chinois & des François, les Turcs des chrétiens, & ceux-ci des Turcs, les touchent & les mortifient. Non, répondez-vous. Pourquoi donc ce qu'on dit, ou ce qu'on pense de vous, vous fait-il tant de peine? Medecins, pourquoi faites-vous des choses qu'on ne peut exposer aux yeux du public, sans vous faire rougir? Souffrez que je vous offre en moi-même un meilleur exemple à suivre.

La plus utile médifance vous met en fureur, parce que vous en êtes l'objet décrié: on me calomnie dans bien des libelles & notamment dans un extrait & un avis au lecteur qui ne mérite pas d'être autrement qualifié: & je ne fors pas de ma modération & de ma tranquillité naturelle. Un autre eût été furieux comme vous, à la lecture de l'avertissement des *pensées chrétiennes*: que n'eût-il pas fait pour détromper le public? Pour moi, qui fais à quoi m'en tenir, & qui n'apprendrois rien de nouveau à ceux qui me connoissent & qui savent mon histoire, j'ai bien voulu le lire une fois, mais sans prendre la peine de lui répondre. Ce qui n'est pas vrai, ne mérite pas qu'on s'en justifie. Piqués de mon silence, mes adversaires ont paru sous une autre forme: ils m'ont, dit-on, attaqué dans je ne fais quel volume de la bibliothèque raisonnée que je n'ai lu, ni ne veux lire, quoique je puisse le faire sans émotion. Enfin ils ont tout tenté, mais vaine-

ment pour être tirés de l'obscurité où sont condamnés des auteurs qui se mêlent de littérature, sans en être plus instruits, que de ma conduite & de mes mœurs. Mais dans l'extrait dont jeparle, je suis fort mal mené, m'écrivent mes amis d'Amsterdam. Je le crois bien, leur ai-je répondu, car j'y suis calomnié ; & moi qui n'ai que médité, pour jeter mes confreres en meilleur moule, je ne les ai pas moins mal menés. J'ai passé les bornes de la critique envers les autres, & on a passé envers moi les bornes de la médifance: voilà à quoi se réduit tout le grand mal qu'on m'a fait. Je suis bien aise que mes ennemis soient plus coupables que moi.

Au reste les opinions d'autrui sont aussi étrangères à mon être, que ce qu'un autre sent est différent de ce que je sens. A coup sûr, celui qui me méprise, ne pense pas comme moi sur mon compte, & celui qui me loue, ne me loue peut-être pas tant que moi-même. Un connoisseur qui lit un ouvrage, en juge par la juste balance, où il le pese; l'auteur seule l'estime plus que son poids. Je m'arrête à ce dilemme, & les médecins auroient bien fait de s'y tenir aussi. Ou les idées qu'on a de moi sont vraies, ou elles sont fausses. Si elles sont vraies, c'est à moi de me corriger, supposé que je reconnoisse avoir tort. Si elles sont fausses, *omnis homo mendax*, ce n'est qu'une



erreur qui retombe sur celui qui la commet, & qu'il faut lui pardonner, si elle est involontaire; comment le plaindre, s'il y a de la méchanceté, s'il ne cherche qu'à nuire, uniquement pour nuire, & sans qu'il en résulte aucun bien? Je suis une espèce fort singulière; j'ai plus ri de l'ignorance & des bévues de mes antagonistes, que je ne me suis fâché de leur acharnement. Je traite tout de même. Le chagrin, l'adversité, les maux, les petites mortifications de la vie ne m'atteignent point ou fort peu. On crie, on déclame, & je ris. Tous les traits de la malignité & de l'envie ne percent point ce rempart de douceur, de gaieté, de patience, de tranquillité, d'humanité, en un mot de vertus, sinon théologiques, du moins morales & politiques, que la nature m'a données, & que la philosophie a renforcées. Je me suis vu battu par la tempête, mais comme un rocher: je le dis sans songer que Sénèque l'a dit avant moi. Enfin assez Stoïcien sur la douleur, sur les maladies, sur les calomnies, &c. je suis peut-être trop Epicurien sur le plaisir, sur la santé & les éloges. Si ce n'est pas là ce qu'on appelle un heureux tempérament, qu'on me dise donc où il est; car quoi de plus fortuné que de pouvoir sentir toujours la douce ardeur des rayons du soleil, sans être incommodé de l'ombre & du froid que donnent les nuages qui le couvrent!

Poursuivons notre chemin. Si le bonheur ne peut consister dans la gloire qui suit les lettres, le mettra-t-on dans le plaisir de les cultiver? Je ne le crois pas. Je fais que l'étude affecte immédiatement notre ame, ou en satisfaisant sa curiosité, ou par le charme du goût, d'images agréables, & de mille sentimens divers. Je fais que penser n'est qu'une maniere de sentir, qu'un sentiment en quelque sorte replié; & que par conséquent vaquer aux lectures et aux méditations qui nous rient, penser à des choses qui plaisent, c'est sentir presque sans cesse agréablement. Telle est la volupté de l'esprit, qui a excité dans l'auteur de *l'homme machine*, tous ces transports si dignement adressés, & je ne fais pourquoi si mal reçus. Mais n'outrons rien; il a fallu que l'homme fût non-seulement organisé, mais préparé de loin & par degrés à recevoir l'impression de cette volupté: nous n'en serions point susceptibles, sans l'éducation, dont la variété en met tant ici. Encore ne le sommes-nous pas fort long-temps. Un arc ne peut toujours être tendu; les cordes de violon détendues ne donnent plus de son sous l'archet: de même les muscles de l'ame venant à se relâcher, le plaisir diminue proportionnellement; les yeux se fatiguent, quand les ligamens ciliaires qui approchent le crystallin de l'uvée, sont las de se contracter. Voyez les nerfs les plus sensibles & les

plus *érigibles* de tout le corps, ils ne peuvent plus se roidir après un seul commerce, ils ne sentent rien : plus morts que vifs, on peut bien dire avec Pétrone, *funerata est pars illa*, &c. en même temps la volonté ne veut plus ce qu'elle eût parié qu'elle voudroit. On se dégoûte de lire & d'écrire, par la même raison qu'on se dégoûte d'une femme. Comme le plaisir du commerce amoureux diminue, à mesure que le besoin & la passion décroissent ; le charme de l'étude, la première heure, est bien plus vif que quelques heures après. Je sens bien qu'il en est de la passion des lettres & des arts, comme de toute autre, qu'il faut satisfaire ou être malheureux. Je ne crains point les fers, ni la tyrannie, parce que l'esprit ne peut s'enchaîner : mais vif comme je suis, je serois fort à plaindre, si je n'avois ni livres, ni plumes, ni encre, ni papier. La liberté de satisfaire un goût dominant, ne suffit cependant pas, pour rendre heureux. Il y a trop d'autres vuides, trop d'autres besoins à remplir. Jugez du bien-être de ceux qui aiment si peu l'étude, qui s'appliquent à leur profession avec si peu de goût & de plaisir, que mille écus de rente leur en laisseroient à peine une étincelle ; pour ne rien dire de ces génies bornés, qui étudiant malgré Minerve, surchargent leur pauvre mémoire de mille faits, qui leur feroient perdre le jugement, s'ils en avoient : souvent forcés d'ailleurs de se dé-

vouer tout entiers à des choses ingrates ( & qui le sont encore mieux qu'eux ) ; ils regardent les livres dont ils sont entourés, comme leurs plus cruels ennemis. Enfin quelle multitude innombrable d'heureux ignorans dont nous avons parlé, qui, s'ils n'ont point d'honneur, ou le plaisir d'acquérir de belles connoissances, & le goût de l'esprit, qui plus est, s'en vengent par le mépris, & ne croient pas valoir moins ( tant s'en faut ), parce qu'avec leur instinct ils ont fait fortune, tandis que les autres ont été conduits par l'esprit au précipice.

Concluons donc que ceux qui, comme Cicéron, Pline le jeune, l'auteur que j'ai nommé, &c. ont mis le bonheur, soit dans la volupté de l'esprit, soit dans la gloire qui marche à la suite des beaux arts, ont donné dans l'exagération & l'enthousiasme de leur goût, & ont ainsi fait deux fautes dans une; car non-seulement ils ont, contre toute logique, étendu & généralisé ce qui est borné & particulier, j'entends le plaisir de l'étude; mais ils ont à la fois borné ce qui a été si universellement accordé à toutes les créatures animées par l'adorable auteur qui les a faites, je veux dire la faculté d'être heureux, & de l'être chacun à sa manière & à sa fantaisie. *Trahit sua quemque voluptas*. Placer en général la félicité dans la culture des lettres, pour le plaisir qu'on en retire,

c'est négliger les biens du monde & se moquer de la nature. Attacher le bonheur au char de la gloire & de la renommée, c'est le mettre, comme un enfant, dans un joujou, ou dans le bruit que fait une trompette.

Montrons le reste du tableau, & tirons tout-à-fait le rideau, derrière lequel est caché Sénèque.

Tant de gens sont heureux sans richesses & sans volupté, ainsi que sans science & sans réputation & sur-tout dans le sein d'une obscure & tranquille médiocrité, qu'en plaçant si loin du bonheur, des biens que d'autres en ont mis si près, j'ai cru leur faire encore plus d'honneur qu'ils ne méritent.

Examinons donc la nouvelle corde qui se trouve à notre arc, sans nous laisser plus séduire par sa belle couleur d'or, que par toutes les bouches flatteuses de la renommée. Mais comme nous sommes sensibles à l'avantage d'être estimés, sans cependant vouloir désormais sacrifier notre tranquillité au plaisir de faire un vain bruit, ne soyons point aussi dupes de l'opinion de ceux qui ne sont point assez de cas du plus puissant des dieux. Quel animal farouche seroit donc la vertu, ou la philosophie, si l'or ne l'appriivoisoit; si la pluie de Jupiter n'amollissoit sa dureté? Aussi Sénèque, cet ennemi déclaré de ce qu'il aimoit tant, convient-

il qu'il est aussi doux & agréable d'être riche, que de se promener en hiver dans une belle allée que le soleil chauffe; mais par un contraste évident, qu'il paroît avoir expressément éludé, la pauvreté est l'ombre, où il fait froid. On a beau se pénétrer du souverain bien, & s'envelopper dans toute sa vertu; ni la vertu, ni la philosophie, ne peuvent avec toutes leurs rames, nous conduire au port désiré. Pauvre manteau d'hiver, qui n'empêche pas le vent du nord de glacer l'âme avec tout son courage!

Mais peut-être l'âme des Stoïciens habite-t-elle hors du corps, comme celle des Leibnitiens, sans être sujette aux loix imaginaires de la même harmonie? D'ailleurs pour qui la douleur n'est point un mal, le froid qui en est un diminutif, ne seroit-il point un bien?

Laissons Lucien railler, il seroit difficile d'imiter sa légèreté; Sénèque convient que le sage peut & doit même consentir d'être riche; c'est-à-dire qu'il ne fera point de bassesses pour le devenir, & qu'il n'aura point aussi à rougir d'avoir reçu les richesses à bras ouverts; mais qu'il leur donnera une espèce d'hospitalité, que les pauvres & d'illustres malheureux partageront avec elles. Il n'y a gueres qu'un homme de mérite, qui rende service à qui en a. C'est pourquoi le sage, ou quiconque fait user des richesses, soulagera les malheureux,

excitera la vertu, encouragera les talens, relevera le mérite opprimé, & en un mot s'en servira, plus en économe, qu'en maître. Quelle différence d'un tel homme, à ces ames basses & triviales, que la fortune enorgueillit, infiniment flattés de ce qu'il y a de plus étranger & de moins flatteur, & qui ne partagent avec qui que ce soit les commodités qu'ils en reçoivent ! Mais comme il n'y a qu'un fou, qui dissipe son bien au gré de ses caprices, dont la voix couvre celle de tant de misérables, il n'y a qu'un lâche qui s'en serve pour tourmenter les hommes, & qui trouve, comme le *Narcisse* de *Britannicus*, sa félicité dans les malheurs dont il est cause.

Faire le bien de la société, rendre les cœurs heureux de sa joie, c'est le devoir d'un homme riche. S'il ne s'en acquitte pas, s'il n'est point compatissant, libéral, s'il ne souffre point à la vue de tant de pauvres que le plus opulent ne peut soulager, le dépôt a été mal confié ; il ne pouvoit être en de plus mauvaises mains.

Je ne desire point d'être riche, pour avoir chez moi une foule de flatteurs & de faux amis, qui sans un reste de mauvaise honte, ou plutôt de perfidie, me tourneroient le dos presque aussi vite que la fortune : je ne voudrois posséder de grands biens, que pour jouir de cette belle prérogative, le plaisir d'obliger ; la générosité seroit toute ma magnifi-

cence. Je ne mépriserois point les richesses , je faurois les dépenser & les distribuer. Je regarde l'avarice , comme la source de tous les vices. Et sans générosité , est-il quelque vertu ?

Ma félicité n'est point d'avoir des chevaux , des couriers , des chiens , & tout cet amas de laquais pressés , dont le poids semble menacer d'enfoncer le derriere d'un carrosse. Tant d'animaux domestiques ne me font point nécessaires. Je ne me crois point décoré d'avoir à ma porte un suisse menteur , qui refuse l'entrée à des créanciers , qu'un honnête homme ne doit point craindre , parce qu'il ne les a faits que pour les payer. Passe encore , si sa hallebarde & sa moustache , faisant peur à qui la fait à tous les autres , pouvoit empêcher la mort d'entrer ! mais non ; Horace l'a dit en latin , & Malherbe en françois :

*Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,  
est sujet à ses loix ;*

*Et la garde qui veille aux barrières du Louvre ,  
N'en défend pas nos rois.*

Loin d'ici tout superflu. Le sage ne le connoît , que pour le mépriser. O ! malheureux cent fois qui ajoute aux besoins de la nature , qui sont déjà en trop grand nombre , ceux que le faste ou la vanité lui fait ! pour être heureux , si ce n'est point





assez d'un nécessaire trop exact, du moins suffit-il de pouvoir dire : j'aime à vivre, parce qu'avec peu de choses je ne manque de rien. Socrate préféroit la mort à l'exil ; je n'ai pas jusqu'à ce point la *maladie du pays*. Je crois que la patrie & le bonheur peuvent aller ensemble, & sont en effet où l'on est bien. C'est une vérité dont on auroit peine à dissuader qui la sent avec une aussi vive reconnaissance que moi. Pourquoi faut-il qu'on soit réduit à désirer du moins la conservation de ce qu'on a ? Sans la crainte de le perdre, un philosophe seroit heureux. Mais enfin est-il de si beaux jours qui ne soient obscurcis par de petits nuages que les rayons de la plus belle espérance ont bien de la peine à dissiper ? Celui même qui vit de ses propres revenus, est-il sûr que son fermier sera toujours solvable.

Regardons la prospérité la mieux fondée en apparence, comme un calme auquel peut succéder la tempête. Le vaisseau périra, si tout ne se trouve prêt sur le champ pour jeter l'ancre, & la parer. Accoutumons-nous donc peu-à-peu à être moins attachés à ce qu'il sera très-incommode de ne pas avoir, afin de le regretter moins, quand véritablement nous aurons le malheur d'en être privés. Le fardeau est la moitié moins pesant, quand on s'est préparé à le porter. Ce que je dis de la pauvreté, je l'ai dit ci-devant de la vie, dont le joug est quelquefois bien

bien dur dans le sein même des richesses & des grandeurs. C'est alors qu'il faut se munir de plus de force, pour ne pas céder à la facilité de briser ses liens. Il est moins glorieux de savoir mourir, que de savoir vivre dans les douleurs & les revers. Il y a d'ailleurs si peu d'occasions d'acquérir cette gloire du dernier moment, qu'il vaut mieux apprendre à pouvoir vivre, qu'à oser mourir. J'ai cru devoir revenir à un article aussi intéressant pour la société.

Qui est digne des faveurs de la fortune, peut bien l'être de celles de la nature, & par conséquent de la volupté. La raison pour laquelle Sénèque se déclare si vivement contre elle, c'est qu'il prétend que le voluptueux ne peut être ni bon ami, ni bon soldat, ni bon citoyen, mais sans raison. L'expérience le prouve. La volupté n'énerve pas toujours ses favoris : on lui sacrifie beaucoup, mais on ne lui sacrifie pas tout; & quelque puissant que soit son empire, le devoir s'allie si bien au plaisir dans une ame raisonnable, que loin de se nuire, ils se prêtent des forces mutuelles. L'art de sentir, de goûter, de perfectionner en quelque sorte le plaisir, est assez généralement accordé aux François, peut-être parce qu'on leur en fait un démerite. Cette nation si voluptueuse cependant, en est-elle moins capable d'amitié ? L'amour de la patrie en est-il moins gravé dans son cœur ?

connoit-elle le danger, où l'honneur, où son roi l'appelle? la volupté d'Epicure n'est qu'une robe de femme sur un corps robuste, comme leur dit figurément notre auteur; ne puis-je pas dire dans le même sens, que nos seigneurs François portent le courage d'Hercule, dans les habits d'Omphale? Voltaire, & tous ceux qui connoissent la nation, ne me démentiront pas. Voici comment l'a peint ce beau génie:

*Des courtisans François tel est le caractère ;  
Du sein de la mollesse ils courent aux hasards ;  
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.*

Séneque ne défend pas absolument l'usage de la volupté. Vous connoissez ces bluets, image du vaudeville pour la durée, ornemens de Cérès, que le hasard des graines & des vents fait naître au milieu des bleds; la volupté, insinue-t-il, croît ainsi quelquefois sur les pas d'un homme vertueux; il peut la cueillir, lorsqu'elle se présente, sans qu'il la cherche, comme on cueille une fleur en passant. Suivant cette idée, la volupté seroit donc la fleur de la vertu, comme l'esprit du plaisir; elle germeroit dans son sein d'autant plus belle & plus pure, & plus *vierge*, si l'on me permet cette expression chymique.

Ce n'est pas tout-à-fait défendre l'usage d'une

fleur, que de permettre de la flairer ; mais faut-il en respirer si négligemment la délicieuse odeur ? S'il est dans la volupté, comme dans toutes les plantes, une quintessence, ou comme dit Boerhaave, un esprit recteur, en prendre la fleur, la sentir avec nonchalance, ce n'est pas le moyen de goûter cet esprit ravissant. Le dédaigner, n'est-ce point une indolence coupable ? N'y a-t-il point une sorte d'inhumanité à laisser flétrir, qui pis est, une rose mieux employée à notre usage ? Laissons cette indifférence stoïque ; les bienfaits de la nature méritent des transports de tendresse & de reconnoissance que nos ingrats lui refusent.

Je ne prétends pas faire consister le bonheur dans la volupté ; car, quoique j'aye autrefois fait couler de ma plume toute l'ivresse qu'elle avoit répandue dans mes sens, me dégageant aujourd'hui des pièges de la Syrene, je souscris ( par tempérament peut-être ) à plus de modération, & veux que le besoin seul, ce pere du plaisir, l'appelle désormais, & sonne, pour ainsi m'exprimer, l'heure de ma volupté. Mais si les plaisirs des sens sont essentiellement trop courts & trop peu fréquens pour constituer un état aussi permanent que la félicité, regardons-les du moins comme des éclairs de bonheur, qui ne peuvent manquer, sans rendre les joies de la vie imparfaites & tronquées, & sans laisser tant de petites plaies, dont le cœur est sou-

vent ulcéré , dans le besoin du seul baume qui les adoucit & les cicatrise.

Ne prenons point pour des besoins , les desirs d'une imagination qui aime à s'irriter ; il y aura moins de gourmands , moins d'ivrognes & moins de voluptueux ; mais donnons à la nature ce qui appartient à la nature. On boit quand on a soif , on mange quand on a faim. Or ici on éprouve quelquefois ce double effet de la même cause ; car quel homme n'a pas quelquefois faim & soif de certaines voluptés ? Faute de s'y livrer , combien de nuages & de mécontentemens s'élevent dans l'ame , que la volupté seule peut dissiper ? Je n'ignore pas que certains tempéramens foibles peuvent , ou plutôt doivent s'en priver , pour se bien porter , & mieux jouir des autres plaisirs ; mais d'ailleurs la volupté , prudemment conduite , est d'une aussi grande nécessité que les autres besoins , & la nature a employé les mêmes moyens pour faire naître celui-là. De-là vient que Celse , son commentateur Lommius , Venette , Boerhaave , & tous les plus graves philosophes & médecins , n'ont point fait difficulté de la recommander dans leurs écrits , & d'y donner de vraies & sages leçons d'amour. J'avois suivi moi - même leur exemple dans une lettre , qui terminoit celles que j'ai données *sur la santé* ; mais je ne fais quel scrupuleux censeur a jugé à propos d'en supprimer la

seule copie que j'eusse, & qui contenoit Venette rajeuni (moins bien qu'il ne va paroître), avec le précis de tout ce que nos meilleurs auteurs nous ont laissé sur un sujet plus important qu'on ne pense.

Quoique le bonheur ne doive pas être placé en général dans la volupté des sens, il y a cependant des sens pour qui c'est un besoin si urgent, qui ont tellement faim & soif du coït, que sans cet acte vénérien, qu'il leur faut souvent répéter chaque jour, ils seroient malheureux, & fort à plaindre. Au contraire, donner une ample carrière à leur tempérament, ils sont heureux, non-seulement dans la volupté & par la volupté même, mais dans le sein de la débauche, de la folie & du désordre. Quelle preuve en demandez-vous? Leurs jours se coulent, presque sans qu'ils s'en apperçoivent, parce qu'ils sentent & ne réfléchissent point : toujours gais & contents, ils ne respirent que la joie, ils la portent par-tout. C'est, pour ainsi-dire, la monnoie courante de nos cœurs, c'est un substitut de l'esprit, plus agréable que l'esprit même, & plus à portée de tout le monde : comment ne seroit-il pas de toutes les fêtes & de tous les banquets? La joie est assise avec eux, elle rit aux convives, qu'elle réjouit; ils la font circuler dans les cercles, & en quelque sorte mousser, & boire à longs traits dans différens vins exquis. Cependant

ils sont perdus de dettes & d'honneur. Tant il est vrai que la vertu & la probité sont choses étrangères à la nature de notre être ; ornemens & non fondemens de la félicité. Combien d'autres sont aussi vertueux qu'honnêtes, chastes, sobres & malheureux ? Leur candeur, leur sagesse, leur humanité est à toute épreuve ; mais ils n'en traînent pas moins après eux l'ennui de la solitude, la dureté de leur caractère & l'onéreux fardeau d'une raison qui ne se déride jamais : aussi durs & sévères, que graves & silencieux, aussi froids & tristes, qu'hommes sûrs & vrais ; leur mélancolie, leur figure atrabilaire, font fuir les jeux & les ris déconcertés, effarouchés à leur aspect. On les respecte & on les fuit, c'est le sort de la vertu ; tandis qu'on recherche avec empressement d'aimables vicieux qu'on méprise : c'est le sort de l'urbanité & des graces. L'art de plaire est un grand acheminement au bonheur. Ici les uns sont heureux en ne pensant pas plus qu'une P\*\*\*, & en ne faisant pas plus de cas de la réputation. Là, le malheur des autres vient de trop penser, & à des objets noirs & lugubres, images tristes que la nature tire, comme un rideau, devant l'imagination bouchée. Quelle ressource ont ceux-ci ? Quelques palliatifs d'un moment ; le vin qui nuit ensuite ; les compagnies, les spectacles, la dissipation ; qui ne réussissent pas toujours. La société des personnes extrêmement joyeuses, afflige

d'autant plus celles qui ne le font pas. Ceux-là ,  
direz-vous , ne font capables que de goûter la  
volupté , & de se ménager les délices d'un doux  
prurit. Eh bien ! en font-ils moins heureux ? Ne  
suivent-ils pas cet instinct & ce goût , par lequel  
chaque animal tend à son bien-être ? N'ont-ils pas  
enfin la seule sorte de félicité qui soit réellement  
à la portée de leurs organes ?

Il en est de même de tous les méchants. Ils peu-  
vent être heureux , s'ils peuvent être méchants sans  
remords. J'ose dire plus ; celui qui n'aura point  
de remords , dans une telle familiarité avec le  
crime , que les vices soient pour lui des vertus ,  
sera plus heureux que tel autre , qui , après une belle  
action , se repentira de l'avoir faite , & par-là en  
perdra tout le prix. Tel est le merveilleux empire  
d'une tranquillité que rien ne peut troubler.

O toi ! qu'on appelle communément malheureux ;  
& qui l'est en effet vis-à-vis de la société , devant  
toi-même , tu peux donc être tranquille. Tu n'as  
qu'à étouffer les remords par la réflexion ( si elle  
en a la force ) , ou par des habitudes contraires ,  
beaucoup plus puissantes. Si tu eusses été élevé  
sans les idées qui en font la base , tu n'aurois point  
eu ces ennemis à combattre. Ce n'est pas tout , il  
faut que tu méprises la vie autant que l'estime ou  
la haine publique. Alors en effet , je le soutiens ,  
parricide , incestueux , voleur , scélérat , infame ,



& juste objet de l'exécration des honnêtes gens , tu seras heureux cependant. Car quel malheur ou quel chagrin peuvent causer des actions qui, si noires & si horribles qu'on les suppose, ne laisseroient ( suivant l'hypothese ) aucune trace de crime dans l'ame du criminel. Mais si tu veux vivre, prends-y garde : la politique n'est pas si commode que ma philosophie. La *justice* est sa fille ; les bourreaux & les gibets sont à ses ordres : crains-les plus que ta conscience & les dieux.

Les premiers hommes, qui en ont eu d'autres à gouverner, ont senti la foiblesse de ce double frein. De-là est venue la nécessité d'étrangler une partie des citoyens, pour conserver le reste, comme on ampute un membre gangrené, pour le salut du corps.

Goûtes aussi, puisque l'ingrate nature te le permet, prince cruel & lâche, savoures à longs traits la tyrannie. Erostrate voulut s'immortaliser par le feu ; immortalise-toi par le sang ; raffine dans l'invention des tourmens, comme un homme à bonnes fortunes dans celle des voluptés, & trouves-y, s'il se peut, le même plaisir. Le seul bien qui soit en ton pouvoir est de faire du mal : faire le bien seroit ton supplice. Je ne t'arrache point au maudit penchant qui t'entraîne. Eh ! le puis-je ? il est la source de ton malheureux bonheur. Les ours, les lions, les tigres, aiment à déchirer les autres animaux :

Féroce comme eux, il est trop juste que tu cedes aux mêmes inclinations. Je te plains cependant, de te repaître ainsi des calamités publiques; mais qui ne plaindrait encore plus un état où il ne se trouveroit pas un homme, un homme assez vertueux pour le délivrer, aux dépens même de sa vie, d'un monstre tel que toi?

Et toi-même, voluptueux (pour m'accommoder à ta foiblesse, comme un chirurgien au vuide des vaisseaux), puisque sans plaisirs vifs tu ne peux parvenir à la vie heureuse, laisse-là ton ame & Sénèque; chansons pour toi que toutes les vertus stoïques, ne songes qu'à ton corps. Ce que tu as d'ame ne mérite pas en effet d'en être distingué. Les préjugés, les pédans, les fanatiques s'armeront contre toi; mais quand tous les élémens s'y joindroient. . . . Que faisoient à Tibulle, dans les bras de sa Cloris, la pluie, la grêle & les vents déchaînés? Ils ajoutoient à sa félicité qui les bravoit. Prends donc le bon temps quand, & partout où il vient; jouis du présent; oublies le passé qui n'est plus, & ne crains point l'avenir. Songes que le bled qui est semé hors du champ est toujours du bled; qu'un grain perdu n'est pas plus pour la nature qu'une goutte d'eau pour la mer; que tout ce qui la délecte est plaisir, & que rien n'est contr'elle que la douleur. Que la pollution & la jouissance, lubriques, rivales, se succédant

tour-à-tour, & te faisant nuit & jour fondre de volupté, rendent ton ame, s'il se peut, aussi gluante & lascive que ton corps. Enfin puisque tu n'as point d'autres ressources, tires-en parti : Bois, manges, dors, ronfles, rêves ; & si tu penses quelquefois, que ce soit entre deux vins, & toujours, ou au plaisir du moment présent, ou au desir ménagé pour l'heure suivante. Ou si, non content d'exceller dans le grand art des voluptés, la crapule & la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, l'ordure & l'infamie sont ton partage ; vautres-toi, comme font les porcs, & tu seras heureux à leur maniere. Je ne te dis au reste que ce que tu te conseilles à toi-même & ce que tu fais. Je perdrois mon temps & ma peine à prendre un autre ton : parler de tempérance à un débauché, c'est parler d'humanité à un tyran.

Qu'on ne dise point que j'invite au crime ; car je n'invite qu'au repos dans le crime. L'homme paroît en général un animal faux, rusé, dangereux, perfide, &c. il semble suivre plutôt la fougue du sang & de ses passions, que les idées qu'il a reçues dès l'enfance & qui font la base de la loi naturelle & des remords. Voilà à quoi se réduit en substance tout ce que je dis. Mon but est de raisonner & d'aller aux causes, en faisant abstraction des conséquences, qui cependant n'en seront ni plus fâcheuses, ni plus difficiles à réprimer.

Si tant de méchans, malgré tous les préjugés, contraires à leurs actions, dans lesquels ils ont été élevés, ne sont pas toujours malheureux, n'est-il pas évident qu'ils le seroient conséquemment encore moins, dans la double supposition, ou qu'ils en pourroient secouer le joug, ou sur-tout qu'ils ne l'eussent jamais porté. Je dis donc ce qui me semble, & ne donne qu'une hypothese philosophique. Je ne soutiens point, à dieu ne plaise ! la méchanceté, trop opposée à mon caractère ; j'y compâtais, parce que j'en trouve l'excuse dans l'organisation même, quelquefois difficile & même impossible à dompter. Les chevaux ne sont pas les seuls animaux qui prennent le mors aux dents. Que chacun s'examine ; qu'il se rappelle ses anciennes coleres, ses vengeances, ses querelles & tant d'autres mouvemens qui l'ont emporté, il se trouvera cheval comme un autre. Tout homme fougueux & violent en est un.

Mais ( pour me parler à l'imitation de Sénèque ), tu ne poursuis point les vices & les crimes avec un style de fer ? Je ne suis point tenu de remplir une tâche qui n'est point la mienne. Je la laisse aux satyriques & aux prédicateurs. Je ne moralise, ni ne préche, ni ne déclame, j'explique. Je suis & me fais l'honneur d'être citoyen zélé ; mais ce n'est point en cette qualité que j'écris, c'est comme

philosophe. Comme tel , je vois que Cartouche étoit fait pour être Cartouche , comme Pyrrhus pour être Pyrrhus : je vois que l'un étoit fait pour voler & tuer à force cachée , & l'autre à force ouverte. Les conseils sont inutiles à qui est né avec la soif du carnage & du sang. On pourra bien les écouter , & même les applaudir , mais non les suivre. Voilà ce que me dicte la philosophie. L'amour du public me dicte autre chose. Je déplore le sort de l'humanité , d'être , pour ainsi dire , en d'aussi mauvaises mains que les fiennes. Je suis fâché de croire tout ce que je dis ; mais je ne me repens point de dire ce que je crois. Au travers de ce qui me semble révolter au premier coup-d'œil , les gens qui ne sont pas sans odorat , pénétrant l'écorce , trouveront que ma philosophie ne s'élève point sur les débris de la société. Je ne puis trop insister sur cet article. Qu'on y prenne bien garde , & qu'on distingue en même temps l'homme de l'auteur. Je n'ehardis point les méchans , je les plains par humanité , & je les tranquillise par raison. Si je les soulage d'un pesant fardeau , je ne reconnois pas moins qu'ils en sont eux-mêmes un bien plus onéreux pour la société. Elle a ses coutumes & ses loix , & ses armes , quand on les a blessées ; je ne suis point ici son vengeur , ni son appui. Thémis ne m'a point remis sa balance , elle ne m'a point chargé de péser les vices & les vertus , les peines

& les récompenses. Et comme Crébillon n'en est pas plus noir pour avoir fait la tragédie d'*Atrée & de Thyeste*, je n'en suis pas moins vertueux, pour avoir essayé de détruire les vices absolus. Pour exempter des remords, il ne s'ensuit pas que je sois capable de ce qui les donne. Pour savoir apprécier les hommes, il ne s'ensuit pas que je dédaigne de les servir & que je tende à la ruine. Je déteste au contraire tout ce qui nuit à la société. Je voudrois que ces armes de la politique ( les remords ), fussent aussi effrayantes & efficaces que la potence & l'échafaut. Ou plutôt que ne puis-je empêcher les hommes de se nuire les uns aux autres ? Que ne puis-je les pétrir, en quelque sorte, comme une pâte excellente, les tourner à la sûreté, à l'avantage & à l'agrément de la patrie ! Qu'ils seroient nobles, doux, tendres, désintéressés, généreux, compatissans, sans envie, sans autre ambition que d'être utiles, contens de tout, sans excepter la fortune & les succès de leurs propres ennemis ; mais il n'y en auroit point dans la société que je suppose ; elle ne formeroit qu'une famille, dans laquelle chacun couleroit dans le sein d'une tranquille & vertueuse volupté, des jours purs & sereins, semblables à ces ruisseaux, dont l'onde claire & filtrée au travers de pierres poreuses, qui la rendent encore plus belle, se répand dans la prairie, suivant un cours si naturel & une pente si douce, qu'elle pa-

roit véritablement ne pas l'arroser sans plaisir. C'est l'image de la vie d'un bon citoyen.

J'ai cru cette espece d'apologie & de digression nécessaire, & je viens enfin à la conclusion.

Puisque tout est sacrifié dans la vie à ce contentement interieur, auquel Epicure a donné le nom de volupté, concluons qu'il est la source de cette béatitude qui fait le souverain bien. Toutes les opinions des philosophes reviennent donc à celle-là, & la nôtre même, au fond, n'en est pas différente. Epicure dit que c'est toujours l'envie de satisfaire, qui fait commettre les actions bonnes ou mauvaises; & moi je dis que c'est le sentiment du bien-être qui nous détermine. J'en infere que le bonheur est, comme la volupté, à la portée de tout le monde; des bons comme des méchans; que les plus vertueux ne sont pas plus heureux: ou que, s'ils le sont, ce n'est qu'autant qu'ils sentent avec délices leur maniere d'exister & d'agir. J'en infere que, faute de cette modification des nerfs, les bons peuvent être malheureux, tandis que ces mauvais sujets qui sont à eux-mêmes leur patrie, leurs amis, leur maîtresse, leur femme & leurs enfans; éternels contempteurs de la vertu & des *vrais biens* ainsi nommés, vivent contens seuls & inutiles au monde, *pondus inutile terræ*, dans la jouissance des *faux biens*, qui ne sont apparemment si faux que de nom. J'en conclus que chacun a sa portion de feli-

cité , les gueux comme les riches , les ignorans  
 comme les savans , les animaux comme les hommes  
 (car le temps d'en faire des machines dépourvues  
 de sentiment est passé) , que chaque individu par-  
 vient conséquemment à son degré de bonheur ,  
 comme à la santé , à la gaieté , à l'esprit , à la force ,  
 au courage & à l'humanité possibles ; & qu'ainsi on  
 est construit pour être heureux ou malheureux , &  
 presque à un tel ou tel point , comme pour mourir ,  
 jeune ou vieux , de tel ou tel mal , entouré de mé-  
 decins.

On voit encore par ce qui a été dit , le cas  
 qu'on doit faire des riches , de la volupté des sens ,  
 de la société , de la vertu & des loix. Montagne ,  
 le premier François qui ait osé penser , dit que  
 celui qui obéit aux loix , parce qu'il les croit justes ,  
 ne leur obéit pas *justement* , par ce qu'elles valent.  
 Ce n'est que comme loix qu'elles sont respectables ,  
 autrement on n'eût point suivi toutes celles dont  
 l'histoire fourmille , qui me semblent si souvent  
 injustes & cruelles ; & on se fût cent fois révolté  
 contre les décrets du sénat romain. Les loix , la  
 vérité & la justice , paroissent mériter la même  
 considération ; les unes comme émanées des mains  
 de la politique , les autres , comme filles du sen-  
 timent. Mais puisqu'il y a eu dans tous les temps ,  
 qu'il y a aujourd'hui , & y aura toujours des loix  
 contraires à ce qu'on appelle vérité , ou à ce qui



paroît justice , comment concilier ensemble des intérêts si oppoſés ? A qui donner la préférence ? La vérité , comme tout bon parti , ( c'eſt encore l'idée de mon philoſophe , & de celui de la nature ) doit ſe ſoutenir *juſqu'au feu ; mais excluſivement*. Les loix les plus injuſtes ont la force en main ; il n'y a qu'un fou qui oſe les braver. La loi de nature , faite avant toutes les autres loix , nous dicte de leur livrer plutôt la vérité que nos corps. Il eſt naturel de traiter la vertu , comme la vérité. Ce ſont des êtres qui ne valent , qu'autant qu'ils ſervent à celui qui les poſſède. Vous éclairez les hommes , vous ſervez la ſociété à vos dépens ; c'eſt le fruit de l'éducation , le germe en eſt dans l'amour-propre , mais non dans la nature. Mais faute de telle ou telle vertu , de telle ou telle vérité , les ſciences & la ſociété en ſouffriront ? Soit ; mais ſi je ne la prive point de ces avantages , moi j'en ſouffrirai. Eſt ce pour autrui , ou pour moi , que la nature & la raiſon m'ordonnent d'être heureux ? Le poète Auterau , dans *Démocrite prétendu fou* , répond en vrai philoſophe , *on eſt heureux pour les autres*.

Cela poſé , à combien peu de frais , & de combien de façons on peut être heureux ! Et qui n'admireroit la magnificence de la nature dans ſa grande ſimplicité ? Comme toutes les veines portent le ſang au cœur par une ſeule , le plaifir & la douleur ;

modifiés

modifiés à l'infini, arrivent à l'ame par un seul chemin, qui est le sentiment. Pour le former, il a fallu que tous les nerfs se donnassent, pour ainsi-dire, un *rendez-vous*, dans un endroit particulier du cerveau, où ils sont tous réunis. Et comme encore le cœur se contracte plus souvent, ou plus fortement, quand le sang & les esprits y sont abondamment précipités par diverses causes; de même le sentiment de notre bien ou mal-être s'aiguise & s'excite par celles qui agissent intérieurement ou extérieurement sur nos organes sensitifs. De sorte que celui dont les nerfs sont le plus agréablement affectés par quelque cause que ce soit, est nécessairement le plus heureux.

Tel est le tronc, duquel partent toutes les branches du bonheur, luxe charmant de l'arbre de la vie, à l'ombre duquel, si par fois nos chagrins nous éclairent trop vivement sur notre condition, il faut être bien peu sage, pour ne pouvoir pas les supporter avec patience.

Voilà le but que nous nous étions proposé d'atteindre : le champ est vaste, la carrière brillante : si nous avons su la remplir avec autant de distinction, que nous nous sommes écartés de la route ordinaire des philosophes & des beaux esprits.

Il ne me reste plus qu'à parler de mon auteur,

*Tome II.*

P

plus particulièrement que je n'ai pu faire jusqu'ici. (1) Son *traité de la vie heureuse*, tel que je le donne, est très-fameux. La dignité du sujet, la réputation de l'écrivain, ce que tant d'auteurs en ont écrit, & sur-tout Descartes à son illustre princesse Palatine, tout m'a intéressé à Sénèque & à son ouvrage. Non-seulement j'ai cru qu'il méritoit d'être mieux examiné & autrement réfuté qu'il ne l'a encore été; mais quoiqu'en dise Descartes, je l'ai jugé digne d'être traduit, sans avoir égard aux traductions qui ont précédé la mienne. Tous les défauts, & l'imperfection avec laquelle il est probable qu'il nous est parvenu, ne m'ont pas empêché d'y trouver de grandes beautés.

Sénèque, il est vrai, n'a pas traité son sujet avec assez de précision & d'exactitude. Pour être capable de former un système dont les parties bien liées & enchaînées entr'elles se répondent toutes parfaitement, il faut un esprit d'ordre, un art d'écrire, plus commun aujourd'hui qu'autrefois, une marche d'esprit suivie, un génie vaste, pénétrant & vraiment philosophique. Celui de Sénèque me paroît consister dans une imagination

---

(1) Ceci se rapporte à la traduction du *Traité de la vie bienheureuse de Senèque*, que l'auteur a publié, & qui étoit précédé de ce discours.

riche qui le maîtrisoit. Esprit précieux, le néologisme ne remonte pas plus haut que lui; raisonneur étudié, le plus souvent peintre de colifichets, je compare les lumières dont il brille, tant elles sentent l'artifice, à ces étoiles que les fusées laissent dans l'air après elles. Génie obscur lorsqu'il veut être concis, entrecoupé de plus de ténèbres que de lueurs philosophiques, peu consistant ou peu solide, de-là peu conséquent, éloquent à sa manière, en paroissant mépriser l'éloquence, vigoureux par vertu, vertueux par secte, fort de choses par secousses, fort d'esprit par affectation, poutilleux par minauderie : enfin s'appliquant plus à orner son langage qu'à se faire entendre ou à s'entendre lui-même, je conviens qu'il a mieux aimé se répéter en termes artistement variés, content de briller par des phrases & des antithèses qui marquent le jeu & l'enfance de l'esprit, piège inévitable pour qui cherchant toujours l'agrément de la diction & la vanité des paroles, préfère le fard de l'éloquence à ces beautés naturelles qui sont bien mieux sans ornement : panneau couvert de clinquant, où donneront toujours ces beaux esprits peu philosophes, que la variété des images éblouit jusqu'à leur faire prendre pour de nouvelles choses un brillant tissu d'autres mots joliment arrangés. Mais, au reste, je trouve que Sénèque a plus de force que Cicéron. Si celui-ci étoit plus

philosophe dans la théorie, Séneque l'étoit plus dans la pratique ; moins incertain, quoique moins conséquent ; marchant à la mort d'un pas ferme & intrépide, il a fait une fin, non aussi gaië que celle de Pétrone, mais glorieuse, & telle, en un mot, que Cicéron l'eût enviée, & jamais suivie. Quant au courage & à la vertu, quoique trop fanatique, il avoit une ame d'une toute autre trempe. L'éloquence, le savoir & la vanité faisoient toute l'excellence du consul Romain. Montagne estime peu l'homme dans l'orateur qu'il admire.

Critiquons, blâmons même Séneque, admirons-le quelquefois, & estimons-le toujours. Une ame médiocre n'outré rien ; elle ne s'élève point, elle nage, pour ainsi dire, entre deux eaux. Louons les plus vains efforts ; pardonnons, comme sur nos théâtres, une exagération qui invite à la vertu. Séneque a cherché à être vertueux, comme Pascal à croire. Du fond des vices, il est difficile de monter au sommet des vertus. L'un a le courage de l'aigle, l'autre en a le vol, peu en ont la vue ; l'homme est porté par son génie, comme l'oiseau par ses aîles. Mais n'est-ce pas assez, comme notre auteur l'insinue lui-même, qu'il s'évertue, s'excite, & rampe moins ? Heureux cent fois qui aux facultés naturelles d'être heureux, joint celle de rendre son bonheur communicatif, comme est la vertu & le courage de Séneque.

Voilà mes idées sur le bonheur, & ce que je pense de l'auteur illustre qui m'a fait naître l'envie de les mettre par écrit. Bien des gens seront peut-être choqués de ma façon de penser, principalement sur la vertu & les remords, d'autant plus qu'elle est quelquefois aussi nouvelle que hardie : car je n'ai consulté ni Hobbes, ni Mylord S., & j'ai tout puisé dans la nature. Mais qu'ils sachent, ces esclaves de l'exemple & de la superstition, ces petits génies qu'on ne voit point où la vérité paroît, qu'on peut ici ( quelle plus belle invitation à ses amateurs ! ) braver les préjugés & tous les ennemis de la philosophie, comme on se rit du courroux des flots dans un port tranquille ! Je n'entends plus en effet gronder les miens que de loin, & comme la tempête qui bat le vaisseau dont je me suis échappé. Ici, encore une fois, quel plaisir pour un philosophe ! chacun peut à son gré cultiver la philosophie, les sciences & les beaux arts ; la carrière est ouverte par le prince qui s'y est distingué presque dès l'enfance ? *Dux & exemplum & necessitas*, comme dit Pline le jeune en un autre sujet. Tous ces sacrés perturbateurs d'un repos plus respectable qu'eux, ne se troublent point dans ces heureux climats. On peut élever la voix, se servir de sa raison, & jouir enfin du plus bel apanage de l'humanité, la faculté de penser. Les théologiens juges des philosophes ! Quelle pitié ! C'est vouloir

ramener la superstition & la barbarie. Au contraire; brider ces bêtes arrogantes, leur laisser peu de pouvoir (ils en usurpent assez), c'est le moyen de favoriser le progrès des lettres, & de faire fleurir les états. L'ignorance commence par les avilir, & finit par les détruire.

O ! que ma reconnoissance & mon zele s'exerceroient avec plaisir à célébrer les vertus du *Salomon du Nord*, s'il m'étoit aussi facile de le suivre que de l'admirer ! Mais ce seroit trop présumer de mon peu de forces, car que peut-on ajouter à la gloire d'un prince, qui, tandis que presque tous les autres rois font consister leur bonheur à s'endormir mollement dans les bras de la volupté, n'en connoît d'autre, que celui qui résulte de l'humanité la plus éclairée, & du parfait héroïsme ; d'un prince qui met dans ses études la même discipline que dans ses troupes, dont l'esprit est plus vif que leur feu, plus brillant, plus conquérant, plus victorieux que leurs armes ; d'un prince enfin rempli de sagesse & de lumieres, qui jeune encore, n'a eu besoin que de lui-même pour aller de plein vol à l'immortalité. Qu'il me suffise donc de sentir, (quoi de plus flatteur pour le maître & pour les savans de son royaume !) que c'est à son puissant génie que nous devons tous, ce que tant d'autres doivent ailleurs à la faveur, à l'intrigue, à la

bassesse, & à tout ce vil manège de dévots, de femmes & de courtifans qui n'a point lieu devant un roi philosophe.

*Tous les arts à la fois composent sa science.  
Rival de Cicéron, il brille en éloquence :  
De la nature il a sondé les profondeurs ,  
Des charlatans dévots confondu les erreurs.  
Voyez ce savant roi sans soin & sans affaire ;  
Il passe un ignorant dans l'art heureux de plaire :  
Il fait tout , il fait tout , il s'élançe à grands pas ;  
Du Parnasse à l'Olympe, & des jeux aux combats.*

---





É P I T R E

A

MLLE. A. C. P.

O U L A

MACHINE TERRASSÉE.



## É P I T R E

A M<sup>LLE</sup>. A. C. P.

M A D E M O I S E L L E ,

R I E N n'est plus flatteur pour moi , que la bonté que vous me faites , en me demandant un récit fidele de la machine , qui a paru dans nos jours. J'exécute vos ordres d'autant plus vîtement , que je compte sûrement sur votre approbation ; motif pour moi , qui charme & qui l'emporte sur tous les attraits possibles.

J'entre donc en matiere , ma chere , & je vous dis , que la machine que vous admirez , cette machine sans ame , cette matiere organisée , a enfin terrassé & mis à la Bastille *Pluton*.

Toujours mobile , elle roula jusqu'à se casser enfin le cou. Elle chercha à l'emporter sur les machines vulgaires par son caquet , par ses manœuvres , par sa médisance , & par l'effort de composer des livres. Elle alla même jusqu'à faire des réflexions sérieuses sur la félicité : » *Mais l'ignorance commença par l'avilir & finit par la détruire* ».

*Mr. Machine*, car c'est son *nomen & omen*, s'entêta, que l'opium soit le véritable moyen de parvenir à la félicité & au paradis d'une machine. « Je » *veux*, dit-il, *parler de ces états doux & tranquilles que donne l'opium, dans lesquels on voudroit demeurer toute une éternité, vrai paradis de l'ame, s'ils étoient permanens* ». *Mr. Machine*, trop jaloux de sa tranquillité heureuse, pour n'en vouloir pas jouir sans cesse, prit enfin le parti de se plonger, par le moyen de la poudre de rats, dans ses douces ténèbres. Il en prit une bonne dose & réussit dans son dessein.

Vous blâmerez, je le prévois, la folie de *Machine*; mais je vous en prie, ma chère, ne vous irritez pas contre lui. Rappelez-vous, s'il vous plaît, que c'est *Mr. Machine*. Une machine n'agit pas à ce qu'elle veut, mais plutôt à ce qu'elle doit. Chantant ses louanges, je ne permettrai jamais qu'on le décriât. Je le mets à couvert de tout reproche de sa folie, je lui conserve la réputation, malgré toutes objections calomnieuses, en disant: il fut machine, & pas plus.

Pardonnez-le-moi, ma chère, d'avoir entamé mon histoire par la mort de mon héros. Il est un peu bizarre; & il faut que la relation de sa vie ne le soit pas moins. Je reviens sur mes pas, & je vous promets d'observer dans la suite un meilleur ordre.

Pour la naissance de *Mr. Machine*, je serai le plus court du monde. Je me console facilement de ne savoir pas, dans quelle retorte cette matiere lourde & grossiere se soit organisée. Dès qu'elle l'étoit, elle devint machine. *Cœleno*, qui annonce toujours sa présence par quelques obscénités, la monta, & c'étoit *Mr. Machine* qui parut peut-être à la maniere des cannes de *Mr. Vaucanson* à *Paris*. Car *Mr. Machine* est comme elles sans ame, sans esprit, sans raison sans vertu, sans discernement, sans goût, sans politesse & sans mœurs; tout est corps, tout est matiere en lui. Pure machine, homme plante, homme machine, homme plus que machine; ce sont les titres qu'il affecte, qu'il ambitionne, & dont il fait gloire.

Il célébra solemnellement son jour de naissance pendant le cours de quatre années une fois: car il fut mis au jour au je ne fais quel bissexté.

Je vous avertirois aussi de son éducation; mais je ne fais que dire de celle d'une machine. Chacun a son tour; la machine poursuit le sien. On la monte, & elle joue son rôle jusqu'à tomber dans le trou. Elle se conforme à ses regles; & c'est ce que fit aussi *Mr. Machine*. Il poussa ses efforts, ses études, ou plutôt ses manœuvres à *Paris*, à *Leyde*, & à *Rheims*, jusqu'à en venir à bout. Il fut créé docteur en M.... n'est-ce pas assez d'honneur pour une machine?

Ce n'est pas encore tout ; il fut maintenir avec adresse la figure, sous laquelle il parut. Il ravagea machinalement dans la république des lettres, se signalant entr'autres par quelques *institutions de M.....* qu'il mit au jour. Cette traduction, car elle n'est presque plus par-tout, lui fit beaucoup d'honneur. Il ne se contenta pas de traduire ; il tâcha même à métamorphoser à son gré. *Breslau*, ah ! quelle admirable machine ! selon lui est un auteur. *Breslau*, dit-il, *l'a vu sortir par la cornée*, en voulant citer les recueils de *Breslau*. Dans un autre endroit il parle plus que machinalement : » je parle, dit-il, *d'une injection où l'on ne met pas plus de force que le cœur, ce qui est prouvé par l'imperfection de la perfection* ». Galimatias sans bon sens ! De la même manière parle-t-il *des œufs dissous* : pour moi, j'aimerois à dire des œufs séparés. La chatte de *Bythinie*, selon lui, est une civette. Et pourquoi cela ? parce qu'il est bon connoisseur de la nature. Et qu'est-ce que signifient ces mots ? » *L'une & l'autre cave & fort cave est plus large que la trace du trou ovale* ». Il est vrai, c'est sur ce point-là que je le gronderois ; mais je fais dont il s'agit, c'est *Mr. Machine*.

Ne vous laissez pas, ma chère, de lire encore quelques manœuvres de *Mr. Machine*. Ils sont trop jolis pour vous les cacher. *Aldrovandus*, dit-il, dans un autre ouvrage, *a hérité son ornitologie de*

*Mr. Willoughby*. Et pourquoi cela, mon héros ? Cela est facile à comprendre, me répond-il. Car *Aldrovandus* mourut long-temps avant que *Willoughby* fut né : il est donc bien possible, qu'*Aldrovandus* a pu hériter de *M. Willoughby*. Bon, *Machine*, c'est la plus belle plaisanterie du monde. Mais, dites-le-moi, je vous en prie, en confiance, pourquoi mesurez-vous la vessie & sa force par pouces & pas plutôt par onces ? *Trois pouces*, à ce que vous dites, c'est ma foi trop pour une vessie. Pour moi, je n'aimerois pas une vessie de *Machine*. Et qu'est-ce que vous voulez exprimer, mon cher, par l'écrivain *Giorno* ? Quel drôle que vous êtes, *Machine* ? Quelle merveille ! quel esprit créateur ! C'est sans-doute quelque chose de conséquence, que de personnifier un journal, qui s'appelle *Giornali de litterati*. Mais je n'ose plus vous embarrasser par mes louanges. Remettez-vous donc en repos. Vous êtes *machine* ; & une machine est au-delà de la connoissance de l'anatomie, de l'histoire, des langues & même de dieu.

Je vous demande mille pardons, ma chere amie, de m'être égaré de vous quelques momens. Ma machine m'entraîne même jusqu'à sa demeure ténébreuse. Je m'en retourne, vous assurant en confiance, que nous avons à regretter plus qu'on ne pense, la perte de *Mr. Machine*. On avoit lieu



d'espérer qu'un jour par son moyen tous les singes & aussi le vôtre, ma chere, commenceroient à parler. Mais voilà l'espérance échouée; le maître descend aux enfers, & les disciples gémissent après lui sans ressource.

D'ailleurs *Mr. Machine* se crut toujours plus redoutable qu'il ne l'étoit en effet. Il oublia quelquefois qu'il étoit machine. Il appelle son système » *superbe, qui fait frémir les préjugés. Que dis-je,* » ajoute-t-il, *le jour qu'il parut, la sacrosainte* » *théologie en trembla jusques dans ses fondemens,* » *& les chapeaux larges & plats pardevant de* » *tous ces scaramouches ou pantalons, que le* » *peuple respecte, furent mis plus de travers que* » *jamais* ».

Ce sont, direz-vous, en vérité des idées crues, crasses & matérielles; & c'est ce que je veux. Mon héros s'imagine d'être « *l'Hercule de la fable. Pour* » *peu, dit-il, qu'on soit versé dans la littérature* » *& dans la seule connoissance des auteurs; on* » *voit que je suis, comme Mr. de Voltaire le dit* » *de Newton, l'Hercule de la fable, à qui l'on* » *attribue tous les faits des autres héros* ». *Mr. Machine est donc l'Hercule de la fable.* Vous le savez, ma chere; & voilà, vous êtes versée dans la littérature. Quel avantage pour vous, de savoir que *Machine est l'Hercule moderne!*

Parlant en quelque endroit des théologiens, vos  
gens

gens favoris, il se met tout en colere. *Bridet*, dit-il, ces bêtes arrogantes, leur laisser peu de pouvoir, ils en usurpent assez; c'est le moyen de favoriser le progrès des lettres & de faire fleurir les états. Quelle foudre ! Mais il a raison. C'est à la Herculienne. Un léger traducteur de quelques institutions de M., dont il ne fait qu'altérer & corrompre le sens, & qu'il met au jour, même sans corriger les fautes d'impression, lesquelles il va plutôt augmenter par son ignorance & volatilité; un auteur, dis-je, qui a copié l'homme plante de quelque dissertation de *Mr. Linnæus*, dont le titre est : *sponsalia plantarum*, dans laquelle les fleurs sont comparées avec l'homme; un héros enfin, qui prend généralement toutes les sciences sérieuses pour des bagatelles & pédanteries, c'est à la vérité *l'Hercule* & l'arc-boutant de la république des lettres; c'est, dis-je, le héros, qui pourroit toucher la pierre fondamentale de la barbarie, & renverser les faux principes sur lesquels elle roule.

A propos de *l'homme plante*, ma chere, je sais que vous aimez les grottes, les jardins, les fontaines, les plantes, les livres qui sont écrits là-dessus. C'est pourquoi je vous aurois sans doute communiqué l'homme plante. Mais, ma chere, j'eus à ménager le caractère, la modestie, la pudicité & la vertu, qui regne dans vos veines. Ce n'est qu'un effet digne de son auteur & d'une tête

qui est par-tout corps, par-tout matiere, par-tout machine montée par la harpie *Cœleno*. C'est assez, je l'ai dit ci-dessus, & je le répete pour excuser l'auteur, qui, étant sans ame, poursuit les tours, les mouvemens & les impressions de sa premiere motrice.

Je dis, sans ame; mais je me reprends moi-même. Quelquefois *Mr. Machine* en avoit une, ou du moins il crut l'avoir: « *L'ame, dit-il, vient* » *en je ne sais quel temps, & je ne sais comment,* » *se nicher incognito dans mes veines* ».

Il parle raison. Peut-être que ce sont là ces trois momens heureux, qu'il a été en état de parler sans blesser la vérité. C'est sans contestation, lorsqu'il avoue ingénument, « *d'avoir copié la plupart* » *de ses observations de la M... pratique: qu'il se* » *vante d'avoir dépensé cent mille livres par* » *débauches & voluptés, avant que de devenir* » *docteur; & qu'il se fait gloire de s'être fait créer* » *docteur par le moyen de l'argent, qui lui restoit* » *après ses débauches* ». Pour moi, je ne lui reproche pas ces démarches; il n'en est point du tout coupable. Il agit en machine, il copie, il figure, il cajole, il cabriole aux dépens de son matérialisme. L'unique faux pas, qui me déplaît, c'est qu'il inquiette les cendres de ce premier pédant de quelque université, qui lui a donné le titre de docteur; car c'est blesser en même temps.

la confiance & la réputation de son bienfaiteur. Cependant *Machine* est mort. Il n'est responsable de rien. Peu de temps avant sa mort, il s'avisa de dire naïvement dans quelque épître à son esprit, ou plutôt à sa matiere, qu'il étoit fou. Je ne le crus pas d'abord ; mais en peu de temps je l'aperçus évidemment sans conclusions forcées. *Mr. Machine* prit la fatale poudre de rats, pour faire durer sa félicité toute une éternité.

Mais il se trompa lui-même. L'éternité se finit malgré lui. Il ne fit, pour ainsi dire, que changer de scene & se retirer derriere les rideaux. Ils furent tirés, & voilà *Mr. Machine* monté malgré lui la seconde fois, pour jouer un autre rôle.

Cependant *Machine* fut mort en effet quelque temps. Il coucha tout étendu le long de la riviere d'*Acheron*. Son ame, ou plutôt sa matiere, ressembloit alors à une corde de violon, qu'on a relâchée. Il étoit enveloppé dans des ténèbres plus noires que le chaos, la nuit éternelle & les *Cocytès*.

Mais à peine avoit-il commencé à jouir de son bonheur prétendu, que *Caron*, ce fameux voiturier, par ordre de *Pluton*, se tenoit déjà sur ses gardes au-delà des ondes ténébreuses. *Pluton* étoit averti des desseins de *Mr. Machine* ; il envoya donc *Caron* les traverser le plutôt, pour ne se faire pas

dérober un sujet qui lui étoit dû. *Caron* ne s'aperçut pas sitôt de sa recrue, qu'il cria trois fois : Qui est là ? Ce qu'il fit d'un ton si terrible, que *Mr. Machine* se réveilla malgré lui. Cette fois sa machine se monta elle-même ; il avoit soutenu pendant sa vie que cela étoit possible, & il en prouva la vérité par son exemple.

La première action de *Machine* dans cette nouvelle carrière, fut qu'il trembloit extrêmement, & se mettoit à répondre. Je suis machine, dit-il, je suis « tout corps, toute matière, un hors-d'œuvre » inutile, hors-d'œuvre de parade & d'orgueil, » que la nature n'a point apprêté. Peut-être suis-je » jetté au hasard sur un point de la surface de la » terre, sans qu'on puisse savoir ni comment ni » pourquoi, semblable à ces champignons, qui » paroissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs » qui bordent les fossés & couvrent les murailles. » Pourquoi m'envies-tu, continua-t-il, ces éternités sacrées, ces doux sommeils, ces véritables sources de perfections ? Bouche cousue, repartit *Caron*, c'est le silence qui regne dans nos quartiers. *Pluton* m'a donné ordre de t'amener à l'auberge qui te convient.

Il dit. Et tout d'un coup, après lui avoir fait passer les ondes d'*Acheron*, il l'amena aux vaites & superbes édifices de *Pluton*. Enfin ils parvinrent par un labyrinthe tortueux & obscur à la forge des

*Cyclopes. Machine* promenant ses yeux & voyant ces gens affreux , cet abyme du feu & des flammes , ces soufflets effroyables & les carreaux de foudre qu'ils forgeoient , commença à frémir. Il n'osa ni reculer ni protester. Cependant à chaque coup de marteau il sembla vouloir s'évanouir , tant il étoit hors de lui.

*Caron* enfin l'introduisit dans la chambre , qui étoit vis-à-vis la forge des *Cyclopes* , & s'en retourna. Ce fut l'appartement des charlatans , des Scaramouches & des Pantalons. *Pluton* les avoit séparés de ses autres sujets , pour conserver entre ceux-ci la paix , la conservation & la tranquillité éternelle. Les charlatans , de leur côté , ne furent pas mécontents de cette disposition de *Pluton*. Ils vécurent depuis dans le voisinage des *Cyclopes* à leur aise , dans une libre république , sans loix , sans ordre , sans gêne , sans contrainte & même sans souverain.

Ils poussèrent justement des cris horribles comme *M. Machine* entra dans la porte. Ils se préparèrent pour faire ce même jour un repas à pique-nique. *M. Machine* fut d'abord bien satisfait de se voir dans une compagnie si amusante , qui favorisoit le matérialisme.

Mais à peine avoit-il fait ses premiers complimens , qu'on demanda son nom. Je suis *Machine* , dit-il. Quoi ! répondit un certain pédant de quelque

université , *Machine* ? Oui , répondit notre héros , je suis *Machine*. Bougre , répliqua ce pédant , est-ce là me traiter d'honnête homme que de toucher à ma réputation d'une manière si basse & si vilaine , & de me blâmer de vous avoir vendu le titre de docteur ? Il est vrai , je vous l'ai donné ; mais vous savez que vous m'en devez encore l'argent à cette heure.

Il parla encore d'un ton si menaçant , qu'il le prit à l'imprévu par la gorge , & la ferra si furieusement que *M. Machine* ne put respirer. L'ame de *Machine* , ou plutôt sa matière , se trouvant pressée péniblement , tâcha d'abord de se retirer par la trachée-artère ; mais étant trop grossière pour pouvoir pénétrer par ce canal étroit , elle se tourna çà & là jusqu'à prendre le parti de glisser par derr. . . . Et voilà la machine terrassée & privée de la vie à jamais. On n'en vit plus que les os & la peau. Ce fait héroïque donna au festin de cette journée un nouveau lustre ; & tous les charlatans applaudirent à la bravoure de leur compagnon.

Enfin ils accorderent généralement de métamorphoser la dépouille de *Machine* pour en faire un bon usage. Après bien des disputes on la fit prendre la forme d'une cornemuse , qui auprès de ces gens-là tenoit lieu de trompette. On voulut avoir une bonne musique ; & en effet , *M. Machine* métamorphosé en fournit une qui charmoit tous

les charlatans. On fiffla , on cria , on chanta , on dansa ; mais rien n'égalait la cornemuse ; elle sonne d'une manière surprenante.

Mais touchons la grosse corde ; il faut congédier *M. Machine*. Vive la contenance , mon cher ! C'est pour vous une nouvelle époque. Vous êtes à présent la cornemuse. Vous faites le fac , mon cher ; mais courage ! on ne vous connoît gueres dans nos quartiers. Vous êtes un fac d'ignorance ; c'est assez.

Faites donc votre devoir , & achevez dans une autre figure les persifflages , que vous aviez promis dans celle de *Machine* ; peut-être réussissent-ils mieux dans votre situation d'à-présent. Adieu , Voiture , portez vous bien , *Machine* , donnez dans la bonne plaisanterie , cornemuse , sonnez la bonne année , fiffliez , pipez , cajolez le mieux que vous pourrez , & voyez vos Scaramouches , vos Pantalons & vos charlatans.

C'est la carrière de feu *M. Machine*. Vous me pardonnerez , ma chère , d'en avoir fait une relation si détaillée. Vous l'avez voulu , je me suis tiré d'affaire. Et si vous vous êtes ennuyée de lire une si longue lettre , ressouvenez-vous , s'il vous plaît , ma chère amie , que j'ai eu la peine de l'écrire. Je suis avec respect , &c.

*FIN du Tome second.*



T A B L E  
D E S M A T I E R E S

Contenues dans le Tome II.

<i>S Y S T E M E d'Epicure.</i>	Page	x
<i>L'Homme plante.</i>		49
<i>Les Animaux plus que machines.</i>		77
<i>Anti-Séneque, ou discours sur le bonheur.</i>		139
<i>Epitre à Mlle. A. C. P. ou la Machine terrassée.</i>		233

FIN de la Table du Tome second.

Hatchuel

17. 6. 91

3 vols

[VOLT]

511110







